



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

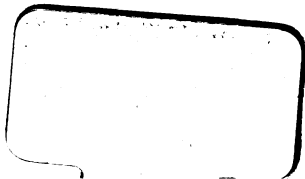
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Vet. Fr. III B. 1542



NS. 99 a 28



LE

CHEVALIER D'AI

OUVRAGES DE M. LE MARQUIS DE BELLOY

KAREL DUJARDIN,
Comédie en un acte et en vers.

PITHIAS ET DAMON,
Comédie en un acte et en vers.

LA MALARIA,
Drame en un acte et en vers.

Sous presse

LES COMÉDIES DE TÉRENCE
Traduction en vers.

LILITH
Poème.

LE
CHEVALIER D'AI

SES AVENTURES ET SES POÉSIES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR M. LE MARQUIS DE BELLOY

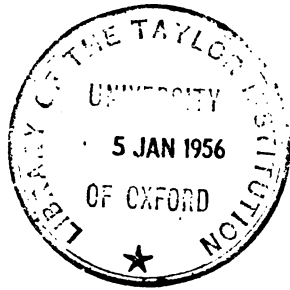
1766 — 1847

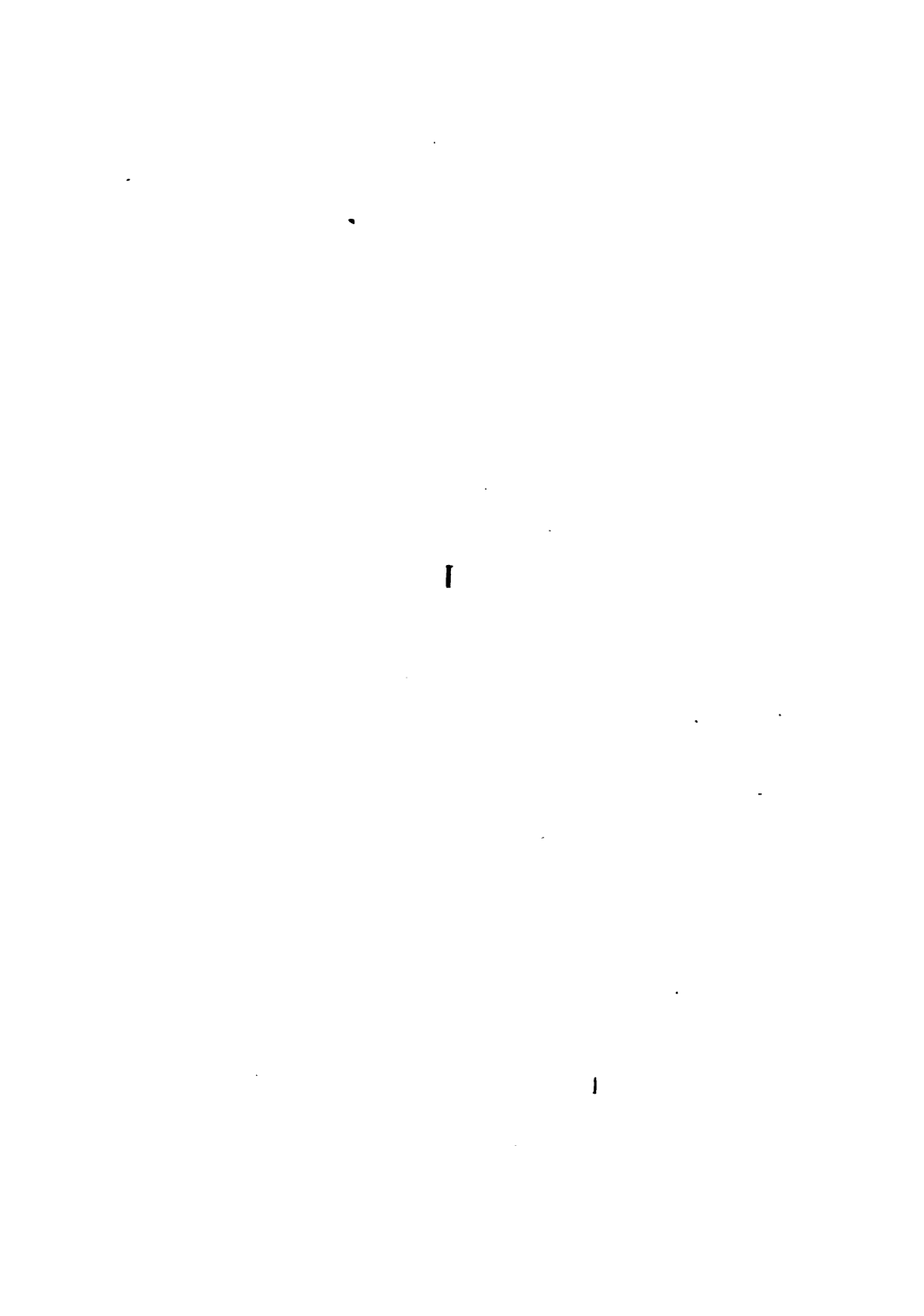
PARIS
VICTOR LECOQ, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
40 — Rue du Bouloi — 40

MDCCCLIV

132

7







Tout le monde a vu au moins une fois le chevalier d'Aï, ne fût-ce qu'aux Italiens, dont il faisait ses galeries dans le bon temps ; mais peu de personnes de la génération présente l'ont connu aussi intimement que celui qui écrit ces lignes. Nous appuyons au début sur cette circonstance, comme sur l'unique titre que nous puissions offrir au public pour nous permettre de lui présenter qui que ce soit.

Dépositaire des nombreux manuscrits dont l'extrait qui va suivre ne donnera qu'une faible partie, nous avons dû faire un choix rigoureux parmi des poésies familières inspirées par des circonstances qui ont perdu leur principal intérêt. Il a paru, en outre, à certains amis de l'auteur que la plupart de ces petits morceaux,

assez peu dans le goût et les habitudes d'esprit de notre siècle, gagneraient au moins en clarté, précédés ou suivis de quelques explications sommaires. Ils se sont dit que des détails, le plus souvent biographiques, rendraient un semblant d'à-propos à des productions déjà surannées. Nous avons pensé, quant à nous, que ce mélange, d'un goût assez douteux, pourrait conjurer, jusqu'à un certain point, l'effroi bien naturel qu'inspire d'avance au public une longue suite de vers; les personnes sujettes à l'aversion contraire étant, d'ailleurs, parfaitement libres de laisser de côté la prose.

Fidèle au rôle qui nous est marqué, nous serons aussi bref que possible sur une vie qui n'a jamais été publique, et dont les plus fières tempêtes se sont passées dans un verre d'eau. Nous nous bornerons à indiquer les faits relatifs aux poésies qui figurent dans ce recueil, guidé nous-même le plus souvent dans cette facile recherche par les nombreux morceaux que nous avons cru devoir élaguer, comme trop faibles ou trop intimes.

Un mot encore d'explication, sinon d'excuse, sur le manque d'à-propos moins réel qu'apparent d'une telle publication.

Plus les affaires publiques ont aujourd'hui de sourde gravité, plus nos Égéries politiques affectent de dédain pour tout ce qui n'est pas du ressort du ministère de la Guerre ou du ministère d'État, et plus le moment nous semble propice à l'essor de ces petits vers. N'est-il pas

bien temps, en effet, de protester contre la sériomanie au nom de la frivolité, non que celle-ci soit précisément bannie de nos réformes les plus graves, de nos assemblées les plus augustes et les plus chères, mais parce qu'elle n'y est plus admise que sous un masque rébarbatif. Ce que n'a plus assez la France, c'est le courage de sa gaieté.

« Dépêchons-nous d'être légers, disait parfois le chevalier d'ĀĪ, l'on ne sait pas ce qui peut arriver. » Ce grand principe, qui dirigea la vie entière de notre respectable ami, devait s'inscrire en tête de ses œuvres, qui n'en sont que l'application.

Henri-Louis-Nestor d'ĀĪ naquit, le 7 mars 1766, à Sémillant, terre seigneuriale située en Picardie, près de Beauvais. La famille d'ĀĪ, originaire de la Champagne, comme son nom l'indique, appartenait à cette noblesse de province si bien raillée par celle de cour pour ses habitudes loyales. Le père de notre poète, retiré du service avec le titre et la pension de brigadier des armées du roi, était l'unique rejeton d'une famille déjà ruinée par l'inobservance de ce droit d'aînesse, qui n'était malheureusement plus qu'une lettre morte à l'époque où on l'abolit.

Le vieux marquis avait trois fils. L'aîné, qui suivit la carrière de la marine, resta au service pendant la Révolution, et mourut des suites d'une blessure reçue à la bataille d'Aboukir. Le second, entré par vocation dans les ordres, émigra en 1792, et, revenu en France sous

l'Empire, y vécut peu d'années curé d'une petite paroisse de Picardie. Le troisième fils du marquis, le petit chevalier, comme on l'appelait dans la famille, n'eut pas le bonheur de connaître sa mère. Il entra tout enfant au collège d'Amiens, où s'éveilla aussitôt sa vocation poétique, et d'où sont datés ses premiers essais, encouragés par l'aimable auteur de *Vert-Vert*. A seize ans, il avait terminé ses études ; il lui fallut quitter ses bons amis les jésuites, le souvenir des services de son père et les bontés du prince de Conti lui ayant fait obtenir son admission dans les mousquetaires. C'est alors qu'il passa auprès de son vieux père, et dans l'intimité de quelques aimables parentes, ce congé de six mois que tout le monde a eu, et qui rayonne au début de la vie pour en éclipser tout le reste.

Quelques vers du petit chevalier, datés de cette heureuse époque, dénoncent, au milieu des joies sereines de la famille, l'éveil d'un sentiment plus vif.

JE VOUS HAIS

CHANSON

Abusant de l'amitié même
 Et des droits du sang entre nous,
 Vous m'osez demander qui j'aime,
 Cousine? Eh bien, ce n'est pas vous.

A peine échappé du collège,
Pour vous j'ai déjà des secrets.
Dans vos bontés je sens un piège;
Enfin je crois que je vous hais !

Au bal, où toute une jeunesse
Vous entoure comme un essaim,
Voit-on jamais que je m'empresse
A lui disputer votre main ?
Seul dans un coin, rêveur, morose,
Bercé par de vagues souhaits,
Je voudrais parfois... mais je n'ose :
Vous voyez bien que je vous hais.

Montrez-vous quelque préférence
Pour un ami que j'ai vanté,
Je me dérobe par l'absence
Au tourment de le voir fêté.
L'auteur qui vous coûte une larme,
Ah ! volontiers je le battrais ;
C'est assez pour moi qu'il vous charme :
Vous voyez bien que je vous hais.

L'autre jour, en jouant aux gages,
Designé pour vous embrasser,
Au mépris de tous les usages,
Ne m'y vit-on pas renoncer ?
Moi, ciel ! effleurer de ma lèvre !...
En y songeant, je défailtais ;
Vous rougissiez, j'avais la fièvre :
Vous voyez bien que je vous hais.

Enfin, pour preuve plus certaine,
 Sachez qu'hier votre mouchoir,
 Qu'en passant près de la fontaine,
 Au parc vous avez laissé choir,
 Au clair de lune, avec le garde,
 Après minuit, je le cherchais ;
 Je l'ai trouvé, mais je le garde :
 Vous voyez bien que je vous hais.

L'écolier, on le voit, ne s'est pas encore dégagé du mauvais goût de la province ; tout ce qu'il fait à cette époque est de la force des deux madrigaux suivants. Tirés des oubliettes par une main habile en évocations de ce genre, ils cloront cet aperçu de la première manière de l'auteur ⁴.

Iris a brisé son miroir,
 Qui ne la fait plus assez belle ;
 Mais les yeux d'Alcippe infidèle,
 Quand Iris a voulu s'y voir,
 Ont deux fois vengé le miroir.

L'hiver a fui ; la terre consolée
 Semble renaitre et frémit de plaisir ;

⁴ Nous ne voyons aucun motif pour dissimuler au public le nom de M. Bobineau, à qui l'archéologie du goût doit la conservation de ces deux textes.
 (Note de l'éditeur.)

Nouvelles fleurs émaillent la vallée,
Nouveaux boutons s'emprescent de fleurir ;
Et vous aussi, timide violette,
Vous fleurissez, mais c'est pour vous cacher...
Pour vous cacher? Ah! je crois bien, coquette,
Que c'est plutôt pour vous faire chercher.

Brusquement enlevé à ces tendres relations, vagues préfaces de la vie, le chevalier, le cœur un peu gros, dut enfin demander la bénédiction paternelle et partir à franc étrier pour Paris, où l'étourdissement d'une vie nouvelle ne tarda pas à lui rendre, du moins par éclairs, toute sa gaieté. Les agréments de sa jeunesse et la faveur du prince de Conti lui ouvraient toutes les portes, il eut l'audace de choisir. Sans négliger la compagnie des femmes et des gens de lettres, il trouva en outre dans les officiers de son corps une société faite pour dissiper les dernières vapeurs de sa mélancolie. Parmi eux était le marquis de P..., seigneur de Gien, qui n'est qu'un rocher en Provence, homme de plaisir à ses heures, mais d'une gravité comique en certains cas, et un peu trop sur le point d'honneur entre amis. Pressé de toutes parts d'accepter un parti qui relevât sa fortune et perpétuât son nom menacé de s'éteindre, ce gentilhomme, préoccupé des menaces de l'avenir, disait souvent qu'il voulait être le dernier marquis de Gien. Notre poète lui fit cette épitaphe anticipée :

LE DERNIER MARQUIS DE GIEN

TRIOLET

Le dernier marquis de Gien
Est mort sans laisser une obole.
Le dernier marquis de Gien
Aux avocats ne laisse rien ;
J'approuve fort, sur ma parole,
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
Eut des vertus et quelques vices.
Le dernier marquis de Gien
Donnait aux belles tout son bien ;
Il baillait le reste aux hospices,
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
Eut un château dans sa presqu'île ;
Le dernier marquis de Gien
Y mourut ne regrettant rien ;
Les rats y visitaient par mille
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
En cent lieux montra son courage ;

Le dernier marquis de Gien
De nos princes n'eut jamais rien ;
Il n'attendait pas davantage,
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien,
En fait d'art, aimait la nature ;
Le dernier marquis de Gien,
En musique, n'entendait rien ;
Aussi buvait-il sans mesure,
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
Payait le plus souvent ses dettes ;
Le dernier marquis de Gien
Payait ses dettes assez bien ;
Mais il les payait en sornettes,
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
Trouva mainte dot assez ronde ;
Le dernier marquis de Gien
Put se mésallier très-bien ;
Il aima mieux être en ce monde
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien
Près de Saint-George était un aigle ;
Le dernier marquis de Gien
Tuait son homme bel et bien ;

Mais comme il le tuait en règle,
Le dernier marquis de Gien !

Le dernier marquis de Gien
Ne crut pas, dit-on, à grand'chose ;
Le dernier marquis de Gien
Cependant ne doutait de rien.
Ainsi finit l'apothéose
Du dernier marquis de Gien ¹.

P..., chansonné si librement, demanda que la pièce fût jetée au feu. On lui fit observer que vingt personnes la chantaient déjà de mémoire. La rencontre eut lieu le jour même. Le chevalier, effleuré à l'épaule, et qui s'était vu ménagé, demanda ses tablettes à son valet de chambre, qui le pansait, et, pendant qu'on faisait avancer les carrosses, il ajouta au morceau le couplet suivant, qui lui fit un ami de son adversaire.

Au dernier marquis de Gien
Ne refusez pas votre estime ;
Le dernier marquis de Gien
Fut un brave, et, sachez-le bien,
J'ai reçu des leçons d'escrime
Du dernier marquis de Gien.

¹ Le marquis de P..., dont l'honorable carrière n'a justifié qu'en partie cet étrange horoscope, est mort dans sa province en 1837, entouré de l'estime générale. Fidèle aux engagements de sa jeunesse, il n'a point laissé de postérité.

Les petits soupers étaient alors fort à la mode. Ils servaient d'occasion, d'excuse, de prétextes, à des rencontres où la surprise pouvait être jouée sans appréhension d'être crue sincère, à des invitations galantes, où la plume facile du chevalier était souvent mise à l'épreuve. Celui ci, en pareil cas, s'épargnait volontiers le mérite de l'invention, comme dans cette imitation d'Horace.

A MADEMOISELLE D...É

Quitte Cythère pour un jour,
Reine de Paphos et de Gnide,
Vole, suis l'encens qui te guide
Jusqu'à la demeure splendide
Où Clarisse t'offre un séjour.

Qu'Amour suive, ardent, point jaloux !
Grâces, quittez votre ceinture,
Accourez, nymphes et Mercure,
Et toi, que Vénus seule épure,
Jeunesse, sois du rendez-vous.

La Clarisse substituée ici à la Glycère du poète latin était une veuve assez coquette, qui habitait à Lucienne

une charmante retraite où elle recevait périodiquement une société d'hommes distingués et de femmes aimables. Le chevalier, sans autres droits que ceux de l'amitié, était l'enfant gâté de ces réunions choisies. Il fut assez heureux pour y rencontrer plus d'une fois M. André de Chénier, qui l'honora de ses conseils et de sa bienveillance. Nous attribuons à cette bonne fortune l'amélioration sensible qui se produit dès cette époque dans la manière du chevalier, l'accent plus vrai, plus grave, qui en corrige la fadeur.

Les coteaux de Lucienne immortalisés par le maître, les bords enchantés de la Seine depuis Chatou jusqu'à Poissy, étaient bien faits d'ailleurs pour ramener à la nature un jeune esprit que la ville et la cour n'avaient pu absorber encore.

Cette double influence d'un beau pays et d'un grand poète apparaît déjà confusément dans la pièce que l'on va lire :

Nina, ma belle rieuse,
Laisse blâmer ta gaité,
Laisse la foule envieuse
Te prêcher la gravité,

Ris, jeune âme rose et blanche,
De te sentir exister,
Comme l'oiseau sur la branche,
Toujours prêt à remonter.

LE CHEVALIER D'AÏ.

19

Ris à mes graves moustaches ¹,
Et, d'un air intimidé,
Ris du billet que tu caches
Là, dans ce mouchoir brodé.

Ris de moi, ris de toi-même,
Ris des austères censeurs,
Ris du savant au front blême
Avec les Grâces tes sœurs.

Ris, car tes dents sont d'ivoire
Et tes lèvres de corail,
Ris toujours, et, pour ma gloire,
Ne ris pas sous l'éventail.

Mais, quand nous irons dans l'île
Où sont les grands peupliers
Marqués du chiffre immobile
De tant d'amours oubliés ;

Des peupliers et des saules,
Si la plaintive chanson
Fait sur tes blanches épaules
Courir un nouveau frisson ;

Si la voix des solitudes,
Saisissant ton jeune cœur,

¹ L'auteur servait alors dans les mousquetaires.

LE CHEVALIER D'AI.

Des mondaines habitudes
Étouffe l'accent moqueur,

Cède au trouble, cède au charme,
Laisse tomber sans regret,
Laisse une perle, une larme :
Le gazon sera discret.

Puis, à mes regards avides,
Rends ton sourire adoré,
Et, les yeux encore humides,
Ris encor... d'avoir pleuré.

Un sentiment moins recueilli a dicté la ronde suivante :

LA CHASSE D'AMOUR

RONDE

Au bord d'une fontaine
La reine l'autre soir
Vint s'asseoir.
Si tu sais, Madeleine,
Pourquoi,
Dis-le-moi,
Car je suis bien en peine

D'en savoir la raison,
Madelon !

L'amour nous mène,
A dit Madeleine,
L'amour nous mène,
Et non
La raison.

Ce qu'attendait la reine,
Rêvant seule et si tard,
A l'écart,
Était-ce, ô Madeleine !
Le roi ?
Non, ma foi !
Le roi battait la plaine
En chasse d'un tendron,
Madelon.

L'amour nous mène,
Eh ! gué ! Madeleine,
L'amour nous mène,
Et non
La raison.

Le tendron, hors d'haleine,
Suivait dans le faubourg
Un tambour ;
Le tambour, Madeleine,
Garçon

LE CHEVALIER D'AI.

Sans façon,
 Aimait à la semaine
 La femme d'un baron,
 Madelon.

L'amour, etc...

La baronne hautaine
 Avait pour sigisbé
 Un abbé;
 Mais l'abbé, Madeleine,
 Sans bruit,
 Chaque nuit,
 Se damnait pour Climène,
 Danseuse au pied mignon,
 Madelon.

L'amour, etc.

La danseuse inhumaine
 Adorait à son tour,
 Sans retour,
 Un page, Madeleine,
 Œil bleu
 Plein de feu.
 Amoureux de la reine
 Et poète, dit-on,
 Madelon.

L'amour, etc...

J'ai dit qu'à la fontaine
La reine, l'autre soir,
Vint s'asseoir.
Or sais-tu, Madeleine,
Pourquoi,
Dis-le-moi,
Ce qu'attendait la reine?
C'était un marmiton,
Madelon.

L'amour nous mène,
Eh! gué! Madeleine,
L'amour nous mène,
Et non
La raison ¹.

Évidemment le trait de chute qui dépare ce petit morceau dut être une boutade inspirée au poète par quelque disgrâce récente.

Bien que la reine Margot, de galante mémoire, offre, au dire des chroniqueurs, un précédent presque identique; et bien que l'Angleterre, sans parler de l'Espagne, ait fourni à l'auteur un exemple non moins fâcheux, nous n'hésiterons pas à prononcer qu'il devait

¹ Cette petite pièce, ainsi que deux ou trois autres qui la suivront de près, a paru dans un recueil moderne sous le nom d'un ami de l'auteur. Le chevalier, dans sa vieillesse, avait d'étranges fantaisies, auxquelles on se prêtait par déférence.

avoir beaucoup souffert pour rire ainsi, suivant l'expression d'un grand poète.

La pièce suivante, qui porte la même date, nous fournit à cet égard une indication précieuse. A n'en voir que le ton, si étranger à la muse du dernier siècle, ces vers ne sauraient être confondus avec tant d'autres, où l'auteur exprime, à tête reposée, suivant la coutume de son époque, des sentiments de convention pour des beautés imaginaires.

Sous le masque jaloux qui voile un front timide
Avez-vous, dans un bal, reconnu la sylphide,
Que son aile, changée en soulier de satin,
Dans l'amour et les fleurs berce jusqu'au matin ?

Avez-vous entendu, par une nuit sereine,
S'élever sur les flots une voix de sirène,
Confiant à la lune, avec un rire amer,
Les secrets d'un amour changeant comme la mer ?

Le soir, quand vous rêvez les deux pieds sur la cendre,
Avez-vous vu passer l'agile salamandre,
Formant en lettres d'or un nom dont chaque trait
Sous un autre bientôt s'éclipse et disparaît ?

Telle est, pour mon malheur, cette brune adorée,
Que, guéri d'une blonde, un soir j'ai rencontrée,
Et qui, voyant mon cœur déjà convalescent,
Se plut à rallumer la fièvre dans mon sang.

A l'onde insaisissable, à l'éther, à la flamme,
Elle a pris à la fois et son corps et son âme;
De ces trois éléments Dieu la fit pour changer,
La terre n'ayant rien qui fût assez léger.

Toute cette période, qui comprend quatre années de la jeunesse du chevalier, fut, du reste, pour lui, une époque de déceptions amoureuses. Il les subissait avec amertume, et s'en relevait lestement, consolé par quelque trait décoché en fuyant à la façon des Parthes; heureux surtout quand il pouvait dorer la flèche, et cacher quelque noire malice au fond d'un rose madrigal. On verra, par quelques exemples, s'il touchait juste en pareil cas.

DÉPIT

A MESDEMOISELLES DE ***, DONT L'AÎNÉE S'ÉTAIT JOUÉE
DE LA PASSION DE L'AUTEUR

Paris a des blondes rieuses
Que l'amour berce comme un jeu;
Londre en cache de sérieuses
Qui se troublent au moindre aveu;
J'en ai rencontré de cruelles,
O Venise! sous ton ciel bleu;
On dit qu'il en est de fidèles
En Allemagne, où je vais peu.

LE CHEVALIER D'AI.

Une seule, en un rêve étrange,
M'enlaçant de ses tresses d'or,
Fut pour moi l'ombre du bel ange
Qu'à ses côtés je vois encor.
Je la crus belle, aimante et douce,
Mais, après un mois, ô noirceur !
Je découvris qu'elle était rousse,
Hélas ! et que j'aimais sa sœur.

Croirai-je encor, froide Clémence,
Vous que, présent, j'aimais en vain,
A ces regrets de mon absence
Signés de votre blanche main ?
Non, j'ai pris de l'expérience,
Et je vous connais mieux enfin :
Vous ne désirez ma présence
Que pour jouir de mon chagrin.

ROSE

Rose, déjà l'été remplace
Les beaux jours de votre âge d'or,
Craignez le sort dont vous menace
Le doux nom qui vous sied encor.

Redoutez le malin augure
Qu'ose fredonner ma chanson ;
Tout est leçon dans la nature,
Écoutons-la sous ce buisson.

Comme vous, paré d'églantines,
Qu'un seul jour voit poindre et jaunir,
Il a blessé de mille épines
Tout ceux qu'il a pu retenir.

Emblème de votre jeunesse,
Perfide avec un nom si doux,
Il a défendu sa richesse
Pour la disperser comme vous.

Naguère encore, en son hommage,
Pleuvaient rondeaux et triolets,
Plus nombreux que sous son feuillage
Ne gazouillèrent d'oiselets.

Et le soir, enclos dans la ronde,
Tressaillant au pas des danseurs,
Sur chaque tête brune ou blonde,
Il secouait parfums et fleurs.

Mais bientôt les feuilles chassèrent
Les fleurs, que le vent emporta.
A leur tour les feuilles passèrent,
L'hiver vint, l'épine resta.

Aujourd'hui, vous le voyez, Roses,
L'églantier n'est plus qu'un buisson.
De vos tristes métamorphoses
Le poëte fait sa chanson.

Et, de tant de joyeux complices,
A peine un visiteur oisif
Passe et reproche à vos calices
D'étaler un carmin trop vif.

Au milieu d'une société si attrayante et si futile, et ou le chevalier avait quelque succès, dans ce monde fermé aux bruits menaçants du dehors, il ne resta pas aussi étranger qu'on pourrait le croire au mouvement de l'esprit public. Plus d'une fois, éveillé en sursaut par des tressaillements précurseurs, il jeta un regard au-dessus des remparts de jasmins et de roses qui séparaient le salon de la rue. Sa sympathie pour une cause que de funestes excès lui rendirent ensuite odieuse s'exprimait avec abandon dans sa correspondance avec son père. Le vieux marquis s'en effraya et s'affermir alors dans un projet longtemps médité, et qui eut pour effet de soustraire son jeune fils au double entraînement des plaisirs et d'une philosophie déjà grosse des systèmes qui nous menacent aujourd'hui. On jugera, par la pièce suivante, si ces craintes étaient fondées. Elle est datée de novembre 1787.

UN SOIR A LA FENÊTRE DE LA COMTESSE DE M***

AU CHATEAU DE M***

LE CHEVALIER.

Pauvre voleur que deux gendarmes
Trainent en laisse comme un chien,
Et que suit une femme en larmes,
Qu'as-tu fait aux riches, vaurien?

Qu'as-tu fait aux heureux du monde?
As-tu glané dans leurs sillons?
Dans nos palais, où l'or abonde,
Qu'as-tu pris, voleur en haillons?

LE PRÉSIDENT.

Votre pitié bat la campagne ;
Ces gens-là sont nés pour le bagne.
Force doit rester à la loi.
Buvons frais, et vive le roi !

LE CHEVALIER.

Le ciel est gris, la terre est sale ;
Ils vont, la femme et le bandit,

LE CHEVALIER D'AÏ.

Ils vont; la bise glaciale
Hurle autour du couple maudit.

Mais la brume qui l'environne
Émane de ce sol impur;
Au delà, le soleil rayonne,
Au delà, le ciel n'est qu'azur.

Pauvre captif, un dieu propice
A nos regards se voile ainsi :
Innocent, demande justice,
Coupable, demande merci.

LA COMTESSE.

Fi donc! votre muse nous raille,
Prendre parti pour la canaille,
Vous, le poète aux vers musqués!
Chevalier, vous me suffoquez!

LE CHEVALIER.

Oui, parfois je me sens une âme,
Parfois m'échappe un cri du cœur,
Alors tombe, pardon, madame,
Le masque au sourire moqueur.

Alors comme aujourd'hui, comtesse,
En vain des charmes bien connus
Tentent d'égarer ma tristesse
Loin du voyageur aux pieds nus.

Je le vois avec sa compagne,
Par elle seule ranimé,
Mon cœur le suit dans la montagne,
Et je me dis qu'il est aimé.

On comprend que ce socialisme en germe, sentimental et à l'eau de rose, accompagné, en outre, d'un train de vie assez fastueux, dut trouver peu d'écho dans l'esprit ferme et sain du vieux marquis. Bien qu'à un certain point de vue désintéressé dans la question, car il en était alors réduit à vendre (pour payer leurs dettes) le domaine de ses aïeux, il observait avec effroi la marche des idées nouvelles. Habitué depuis l'enfance à la discipline des camps, il regardait la royauté comme son drapeau, et ne se fût jamais consolé de la voir reniée par un rejeton de sa race. Peut-être, en outre, se cachait-il, tout au fond de ce cœur de père, l'arrière-pensée d'écarter du grand théâtre de la lutte au moins le plus jeune de ses enfants. Il se souvint alors, fort à propos, que le grand bailli de France, le comte de Loras, son parent, une des gloires de l'ordre de Malte, avait fait, dans sa jeunesse, un séjour de quelques semaines au château, et s'était loué, en plusieurs rencontres, de l'accueil distingué qu'il y avait reçu. Il s'empressa de lui écrire, et reçut, dans une réponse flatteuse, l'assurance que le fils du marquis d'Aï trouverait, dans le bailli de France, un protecteur et un Mentor. Le chevalier, contre l'attente de son père,

ne se fit nullement prier : un mot suffit pour éveiller en lui le goût des voyages. Il fit donc ses preuves, ce qui lui était facile, et, après une tournée en Belgique, où il avait à visiter une vieille parente, il se rendit à Malte, d'où il commença ses caravanes, en avril 1788.

II

3.

Embarqué sur un navire de la Religion, le chevalier en était encore à l'apprentissage de sa nouvelle carrière lorsqu'il se vit rappelé dans sa patrie par la mort de son père et la gravité croissante des événements politiques.

— Que fût-il arrivé en France si j'avais pu y revenir alors? disait-il un jour au marquis de Rivarol.

C'est ce qu'on ne saura jamais.

Le chevalier parlait-il sérieusement? Il est permis d'en douter ¹. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la prise

¹ Nous n'hésitons pas (toutes réflexions faites) à voir une plaisanterie, et peut-être une légère malice, dans ce propos, qui a trop couru pour que nous ayons pu l'omettre. Le marquis de Rivarol (frère de l'écrivain), homme d'esprit, poète aimable, avait quelquefois la faiblesse de se comparer à l'empereur Napoléon. « En 1795, disait-il un jour au café Valois, Barras m'offrit le commandement de l'armée d'Italie; j'étais royaliste,

de la Bastille lui arriva dans le port de Catane, où une gabarre, en charge pour Marseille, le reçut comme passager. Mais à peine eut-on pris le large, qu'assailli par une bourrasque et jeté sur les côtes barbaresques, le navire, en perdition, faisant eau et désarmé, se trouva, au matin, sous le feu de trois corsaires tunisiens. Le chevalier opinait pour la résistance, on n'en tint compte; il insista, on lui rit au nez; il se fâcha, on le lia au grand mât comme Ulysse, et on amena pavillon. Rendu par l'ennemi à une liberté relative, il fut emmené à Tunis, mis à l'encan avec ses compagnons d'infortune, acheté, grâce à sa bonne mine, par le pourvoyeur d'un riche bassa, et attaché aux jardins de son maître, comme peut bien penser le lecteur.

On voit avec surprise, en feuilletant la biographie de Feller, cet ouvrage de tant de critique et de style, combien d'hommes célèbres ont vu leur captivité adoucie par cet honnête emploi de jardinier, que ne dédaigna pas jadis un empereur démissionnaire.

Dire qu'en s'y voyant réduit l'amour-propre du chevalier ne fut pas agréablement chatouillé par cette conformité entre sa destinée et celle de Michel Cervantes, ce serait connaître bien mal le cœur d'un nourrisson des Muses.

je refusai. Il le donna, ah! ah! ah! à Buonaparte!... J'étais aussi brave que lui (ceci était vrai), j'avais plus de capacité; où ne serais-je pas arrivé?... — Tu aurais été demi-dieu! » lui repartit Thiange en fureur. Ce même colonel de Thiange amputé à Essling... Mais n'abusons pas de la patience du lecteur.

Cette impression, néanmoins, fut chez lui de courte durée, et fit bientôt place au dégoût de ses occupations journalières et à l'ennui de sa captivité. Toutes ses pensées se tournèrent alors vers un projet d'évasion, dont la réussite eût pu lui donner un nouveau trait de ressemblance avec son auteur favori. Cette faveur insigne lui fut refusée par le sort, qui lui en réservait une autre. On verra s'il perdit au change.

Un soir qu'il jardinait, tout en fredonnant une barcarolle italienne au pied des hauts murs du sérail, qui, en leur qualité, ne manquaient pas d'oreilles, il aperçut, papillonnant sur un buisson de roses, un billet suspendu à un fil de soie écarlate. Ce billet, qu'il ouvrit d'une main tremblante, était écrit en italien, langue familière au chevalier. Nous le trouvons dans ses papiers, à la cote DLXXXIV, treizième liasse, avec la réponse qu'il y fit.

Se, dal canto armonioso,
Noto al ver si fa l'augel,
Tu sei, caro virtuoso,
Amoroso,
Bello, e porti un cor fedel.

Io, che, muta, stò nei laci,
Colle labbra e colla man,
Già ti mando, sì, ma taci!
Mille baci,
Involati al mio tiran.

RIPOSTA

Se, dai fiori, è noto aprile,
 Se, da gli alti, ogni virtù,
 Se pare anima gentile,
 Allo stile,
 Bella e nobile sei tu.

Sorridendo a i cari pegni,
 Grato, accetto il tuo bel don,
 Che mandar mi, nota ai segni
 Pur ti degni,
 Diva incerta, l'ombra al suon.

« L'imprudent chevalier avait à peine abandonné au fil conducteur cette réponse improvisée, que, sentant une lourde main se poser sur son épaule, il se retourna brusquement et se trouva en face du bostangi-bachi (directeur en chef des jardins). Enlevé à l'instant par quatre vigoureux gardiens de la chiourme, et nos lecteurs sont priés de croire qu'il n'en fallait pas un de moins pour triompher de sa résistance, le chevalier se vit moins conduit que traîné en présence du bassa, dont

¹ Tout ce qui est compris entre les guillemets est extrait de la correspondance du chevalier, qui parlait habituellement de lui à la troisième personne, comme Jules César et M. de Kaunitz.

la réputation de sévérité n'avait rien de rassurant dans un cas semblable. Ce personnage, d'une figure assez imposante, bien qu'elle accusât à peine trente ans, était assis, les jambes croisées, sur un riche tapis de Smyrne, et fumait une longue pipe turque avec l'impassibilité ordinaire aux Orientaux. Sa barbe noire descendait jusque sur sa poitrine, et un immense turban ombrageait ses traits calmes et réguliers. Il entendit le rapport sans aucune émotion apparente, et, congédiant d'un signe le bostangi-bachi et sa brigade :

« — Parbleu ! chevalier, dit-il en bon français, il faut avouer que tu es incorrigible !

« D'abord muet de surprise à cette vive apostrophe d'une voix bien connue :

« — Le vicomte de Fleuri ! s'écria enfin le chevalier quand il eut recouvré l'usage de la parole.

« Et déjà il serrait dans ses bras un ami de jeunesse, le plus joyeux conteur des soupers de Lucienne, l'hôte favorisé de la belle Clarisse.

« — Le vicomte de Fleuri lui-même, répondit le bassa en rajustant sa barbe postiche, qu'avait quelque peu dérangée l'accolade du chevalier, l'ex-vicomte de Fleuri, ou plutôt Abdallah-sidi-el-Mansour, ou Almanzor tout court, comme l'on dit en France, échappé au naufrage qui l'a fait croire mort, et qui, d'abord esclave comme toi, est devenu, par la grâce d'Allah et de Mahomet son prophète, un des plus opulents bassas de la régence, car ici, mon cher chevalier, tu tombes en pleine régence.

« — Quoi ! s'écria le chevalier en reculant d'effroi, auriez-vous embrassé?... »

« — L'islamisme ? Pour qui me prends-tu, chevalier ? Je me serais plutôt fait pendre. On n'a pas exigé de moi un forfait aussi ridicule ; mais, sur bien d'autres points, j'ai dû me conformer aux usages du pays, et me résoudre à entretenir un sérail qui me coûte fort cher et ne me sert pas à grand'chose. Là, tu trouveras une personne qui a déjà bien des droits à ta reconnaissance et à la mienne, puisqu'elle a daigné prêter le secours de sa blanche main à la surprise que je te ménageais.

« — Ainsi la dame qui m'a écrit...

« — Ne l'a fait jusqu'ici que par complaisance pour moi ; mais je ne doute pas qu'avant peu...

« — Elle fait partie de ton sérail ?

« — Elle en est le plus bel ornement. Née en Perse, il y a vingt ans à peine, elle parle admirablement le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand...

« — Et l'italien à ravir.

« — Oh ! pas précisément : il y a des fautes dans son billet.

« — Et dans ma réponse ?

« — Nous verrons cela avec elle, car j'entends bien que tu la lui remettes toi-même.

« En disant ces mots, le bassa entraînait son captif vers un splendide appartement, où il l'abandonna aux soins d'un valet de chambre maltais. Accommodé en un

instant à la française, le chevalier se trouva ainsi en état de paraître devant les dames.

« Le bassa, qui pendant ce temps avait subi une transformation analogue, vint à sa rencontre en habit de cour, et l'introduisit dans une galerie qui ne le cédait point en élégance aux plus renommées du faubourg Saint-Germain. Les dames y étaient au nombre de soixante environ ; diverses de race et de couleur, chacune d'elles avait conservé le costume de sa patrie. Quelques-unes étaient Françaises.

« Le bassa, les ayant priées de considérer le prisonnier comme son frère, celui-ci se trouva bientôt, parmi elles, aussi à son aise que dans un salon de Paris. Dès le lendemain, une promenade à cheval et en palanquin réunit de nouveau la petite colonie. Un dîner champêtre l'attendait servi sur les ruines de Carthage, qui sont, comme on le sait, à peu de distance de Tunis.

« Inspiré par les souvenirs historiques, échauffé, d'ailleurs, par quelques verres de champagne, le chevalier, au dessert, cédant aux instances de la compagnie, improvisa le triolet suivant. »

SUR LES RUINES DE CARTHAGE

Sur les ruines de Carthage
Marius fut de mauvais goût.
Sur les ruines de Carthage,

LE CHEVALIER D'ÂI.

Comment se croire un personnage ?
Comment ne pas rire de tout,
Sur les ruines de Carthage ?

Sur les ruines de Carthage,
Didon, échappée au trépas,
Sur les ruines de Carthage,
Danserait, aujourd'hui, je gage,
Une gigue avec Iarbas,
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,
Énée, oubliant Iliou,
Sur les ruines de Carthage,
Conterait, pieux, mais volage,
Fleurette à la sœur de Didon,
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,
Rendant hommage à son rival ;
Sur les ruines de Carthage,
Scipion, encor tout en nage,
Trinquerait avec Annibal,
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,
Tous deux boiraient, comme je bois,
Sur les ruines de Carthage,
A la mort des prêteurs sur gage,
A la mort des peuples bourgeois,
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,
Quand Comus vide son bissac,
Sur les ruines de Carthage,
La grande affaire, pour le sage,
C'est d'avoir un bon estomac,
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,
Dames de toutes les couleurs,
Sur les ruines de Carthage,
Quand Bacchus rit après l'orage,
Quand Vénus étale ses fleurs
Sur les ruines de Carthage,

Sur les ruines de Carthage,
Où l'or eut d'infâmes autels,
Sur les ruines de Carthage,
Chantons, gais oiseaux de passage,
Le vin et l'amour immortels,
Sur les ruines de Carthage!

Cette pièce, qu'il n'a pas tenu à nous de supprimer, marqué déjà l'altération passagère que subirent ici le goût et la moralité du chevalier. Les trois suivantes en donneront une idée plus fâcheuse encore :

A LA BELLE PERSANE

Beauté sans pair, honneur des rivages persans,
 Oh! laisse-moi percer, sous tes rideaux de perse,
 Le secret de ces yeux dont l'éclat me transperce,
 O Persane aux yeux pers, si doux et si perçants!
 Que personne du moins, sous ta verte persienne,
 O perfide Persane (on dit aussi Persienne)!
 N'aperçoive tes traits, toi que nul ne perd sans
 Périr! Ah! si ton cœur m'ouvrait une percée,
 O perle d'Ispahan! j'irais, tel que Persée,
 Perçant l'air sur le dos d'un arabe pur sang,
 Te ravir ou me perdre, et, foulant, renversant,
 Tes argus dispersés, je me ferais Persan!

SUR L'ALBUM DE CORA'

NÉGRESSE FAVORITE

Qu'importe la couleur si la forme est parfaite?
 Vénus se reconnaît dans le marbre ou l'airain.
 L'amour préfère au lis la noire violette ¹,
 Et la nuit vaut le jour sous le ciel africain.

¹ Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

(Vinc., Egl. II, v. 48.)

CHANSON

Dans le joyeux port du bassa,
Où la tempête nous poussa,
Grâce au bon vin qu'il nous versa,
On ne fit pas eau ce jour-là.
Tant qu'on y boira la tocane,
Ma barque y veut rester en panne.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Le bassa tient pour le Coran ;
Mais le vicomte est tolérant.
Chrétien, quand vient le Ramadan,
En carême il est musulman.
Celui qui ferait le contraire
A la fin ne pèserait guère.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Almanzor, le faux renégat,
A le goût assez délicat.
En auteurs, en tabac, en vin,
Ce Turc a le goût vraiment fin :

LE CHEVALIER D'AÏ.

Il fait, dans sa bibliothèque,
Son pèlerinage à la Mecque.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Almanzor, dit-on, autrefois,
Fit un peu flèche de tout bois;
Aujourd'hui, c'est bien différent:
Ce qu'il a de trop, il le rend.
Des blancs il fait encor la traite;
S'il en vend, c'est qu'on en achète.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Vive Almanzor! vive Fleuri!
Il est bon prince et bon mari.
Vive Fleuri! vive Almanzor!
Pour ses femmes c'est un trésor.
On dit qu'il n'en sait pas le compte,
Rien n'est tel qu'un bassa vicomte.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça?

On comprendra qu'un poëte de si belle humeur et de

si bonne compagnie (en Afrique) dût être considéré par Almanzor comme une acquisition d'autant plus précieuse, qu'elle lui avait coûté moins cher; aussi ne montra-t-il nul empressement à s'en défaire. De son côté, prisonnier sur parole, le chevalier n'eut à former aucun projet d'évasion, et, pendant cinq années, ses prières les plus instantes échouèrent devant l'inflexible attachement qu'il avait eu le malheur d'inspirer au bassa et à sa nombreuse famille.

Les refus de ce dernier n'étaient point, au reste, dépourvus d'une certaine délicatesse dans leurs motifs. On sait quels événements se passaient alors en France. Almanzor, pour y soustraire son ami, eut l'idée de les lui cacher, ce qui, ailleurs qu'à Tunis, eût pu être assez difficile. De loin en loin, il prétendait avoir reçu d'excellentes nouvelles de France. Tout allait bien dans ce pays, un moment agité par les questions les plus futiles; la monarchie légitime y avait été restaurée par le général Bonaparte, nommé depuis grand connétable. Grâce au désintéressement et au génie de ce grand homme, l'Europe jouissait des loisirs d'une paix profonde; Paris continuait à tenir d'une main légère le sceptre du goût et des arts; M. de Calonne était ministre.

Que désirer de mieux? Tranquille sur un sujet si important, disposant d'une bibliothèque choisie, entouré d'une société charmante, qu'il contribuait à polir et à concilier dans ce qu'elle avait d'éléments un peu incultes ou hétérogènes, sérieusement occupé d'ailleurs

de la conversion de ces dames, le chevalier prenait son mal en patience. On atteignit ainsi à l'année 1795, époque où, après les plus tendres adieux, Almanzor, moins inquiet sur l'avenir de son captif, le remit aux mains d'un de ses corsaires, qui eut bientôt débarqué le chevalier sur les côtes de la Sicile.

Arrivé peu de jours après à Palerme, où se trouvaient alors un certain nombre d'émigrés français, le chevalier, nouvel Épiménide, tomba de surprise en surprise en apprenant ce qui s'était passé en Europe pendant son sommeil de six ans. Le premier coup lui fut porté par la belle Clarisse, qu'il trouva demoiselle de comptoir au café de la *Pernice innamorata*, dont l'émigration française faisait ses galeries. La reine hospitalière du riant château de Lucienne, assez mûre déjà aux temps de sa splendeur, n'avait sauvé des injures de l'âge et de la fortune que son esprit et sa gaieté. Le chevalier, sachant fort bien qu'il faut surtout louer les femmes des avantages qu'elles n'ont plus, lui adressa ce madrigal, qui eut le plus grand succès parmi les habitués de la *Perdrix amoureuse* :

Quoi ! toujours belle et toujours
 Aimable autant que volage !
 L'inconstance n'a point d'âge.
 Mais, le temps eût-il son cours,
 Vous seriez encor, je gage,
 La grand'mère des amours.

III



Après un séjour de quelques semaines à Palerme, où il fut fêté comme on peut le croire, et où le récit de sa captivité fit les délices de l'exil, le chevalier s'embarqua pour Trieste avec le projet de rentrer en France par l'Allemagne, l'armée française lui fermant la voie de l'Italie, et les vaisseaux anglais celle de la Méditerranée. Il désirait, avant de retourner à Malte, obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Cette démarche, qui naguère encore l'eût exposé à mille dangers, lui réussit complètement sous le Directoire. Sa qualité de chevalier de Malte (absent de France pour le service de son ordre) lui fut un titre suffisant, et il put ainsi recueillir en partie l'héritage de son père et de son frère aîné. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne songea point à se

prévaloir de l'arrêt qui dépouillait son frère l'ecclésiastique, alors émigré en Irlande?

Assuré désormais d'une modeste aisance et dégoûté du spectacle qu'offrait Paris, livré aux goujats de l'armée révolutionnaire, dont les héros combattaient alors en Orient, le chevalier ne songeait plus qu'à retourner à Malte pour y achever son noviciat. Une nouvelle aussi agréable qu'inattendue lui fit ajourner son départ.

Les aimables cousines, dont l'une avait été l'objet de son premier amour et qu'il croyait émigrées, n'avaient jamais quitté la France. Toutes deux étaient chanoinesses.

Informé qu'elles habitaient le château de Vernouillet, à sept lieues de Paris, sur la route de Mantes, le chevalier les voulut revoir, ne fût-ce que pour un adieu ; il prit donc un matin le chemin de leur retraite sans pressentir le charme qui devait l'y fixer.

Le château de Vernouillet, propriété de la famille de Girardin, était devenu, un peu avant 89, le point de réunion d'une société fort élégante, lettrée, et soupçonnée, à raison ou à tort, de donner dans l'illumination. La Révolution, en éloignant quelques-unes des personnes qui composaient ce cercle, lia plus étroitement que jamais celles qui, soit fermeté, opinion, indolence, ou quelque autre raison secrète, ne se laissèrent pas effrayer. Réunies par la conformité de leurs goûts, et peut-être d'une doctrine, dans un nombre que limitaient les convenances du lieu, leur retraite

demeura fermée pendant le fort de la Révolution ; le malheur seul y trouva plus d'une fois un asile, sans distinction de parti.

Là, pendant quatre années, régna dans un calme implacable le génie de l'ancien régime souriant devant la Terreur. Je raconte et je ne juge pas. La poudre et le bon goût, la politesse et les manchettes, les mouches et le bel esprit, s'étaient réfugiés dans cette forteresse, défendue par de simples charmilles contre la fureur populaire et le crayon des proscriptionnaires. Point de nouvelles du dehors, pas un journal, fort peu de lettres. Aux heures de réunion, toute question d'un intérêt actuel et général était sévèrement prohibée par une convention tacite. Des lectures à haute voix, les cartes, la tapisserie, le parfilage, la promenade dans le parc, tels étaient les délassements officiels de cette vie exempte de fatigues.

Le dimanche, l'abbé disait la messe à la chapelle ; quelques honnêtes gens du bourg y étaient admis en cachette ; pour eux seuls s'ouvrait furtivement la petite porte du parc.

Après le 9 thermidor on se relâcha un peu d'un système d'exclusion conseillé jusque-là par la prudence moins que par la tristesse. Les réunions devinrent plus nombreuses. D'anciens membres de la société, des parents, des amis, purent se retrouver dans cette oasis échappée au déluge de l'ancien monde. Un long jeûne en faisait plus délicieusement savourer les délicatesses mûries par le temps, confites, si j'ose m'exprimer ainsi,

dans leur propre substance ; et qui ne connaît la saveur raffinée de ces retards auxquels un goût blasé peut seul préférer les primeurs¹?

Le chevalier avait sa place marquée au château de Vernouillet, où régnaient ses belles cousines ; là, il se trouvait doublement en famille, et sut si bien apprécier son bonheur, que sa vocation religieuse et militaire y sommeillait encore le jour où une lâche capitulation livra aux Français l'île de Malte et détermina l'extinction de l'ordre.

Què pouvait faire le chevalier ? Il gémit et se résigna aux douceurs de la vie privée, dont il n'est pas sorti depuis, malgré les flatteuses avances que n'ont pas manqué de lui faire les divers pouvoirs qui se sont succédé en France. Pour lui, la société de Vernouillet fit quelque peu fléchir l'extrême rigueur de sa règle. Sans l'initier à des mystères, qu'il se montra du reste peu soucieux d'approfondir, elle créa pour lui le titre de membre honoraire, dont elle fut presque aussi avare que de celui d'affilié. Cette dignité n'obligeant pas plus à la résidence qu'un bénéfice de l'ancien régime, il fit du château son quartier général, et persista dans cette préférence plus longtemps qu'on n'aurait pu l'attendre de l'inconstance de ses goûts. Aussi, jusqu'à l'année 1811, est-ce de Vernouillet que sont datées la plupart

¹ La société de Vernouillet, qui avait sagement renoncé à se perpétuer par des recrues, s'est éteinte tout récemment dans la personne de mademoiselle de Persan, qui, déjà plus qu'octogénaire, habitait seule le château quand l'auteur de cette notice eut l'honneur de lui être présenté par le chevalier d'AI lui-même.

de ses poésies, dont nous allons donner un choix, heureux de pouvoir suspendre un moment ces commentaires déjà trop longs pour l'impatience du lecteur.

RONDEAU

En amitié, quand l'Amour se déguise,
Prompt à changer son regard et sa voix,
Humble, soumis, sans ailes ni carquois,
Mieux il se cache, et plus l'enfant narquois
Est sûr du trait que dans l'ombre il aiguise.
Bien qu'à ce tour il m'ait pipé deux fois,
Dans vos liens mon âme s'est reprise,
Quand vous juriez que rien ne vaut Orphise
En amitié.

Sous ce beau masque admis en tapinois,
Amour me tient, et je rime à sa guise ;
Vous le souffrez, c'est beaucoup, le sournois
S'en applaudit, lorsqu'en mon vers gaulois
Vous permettez que son nom se traduise
En amitié.

SONNET

Rien qu'un regard furtif et qu'un demi-sourire,
A qui, depuis un an, s'est donné tout entier,
Orphise, c'est bien peu pour un si long martyre;
De moins riches que vous sauraient le mieux payer

Vous êtes trop avare, il faut bien vous le dire :
On vous apporte un cœur, vous offrez un denier.
Des gages si légers sont loin de me suffire,
Mais je vous donne encor jusqu'au premier janvier.

Pareil à ces valets (hélas ! suis-je autre chose ?)
Qu'on voit, d'une maîtresse exigeante et morose,
Dans l'espoir d'un cadeau, supporter les mépris,

En ce jour de l'année où les femmes sont reines,
Si je n'obtiens de vous un louis pour étrennes,
Je demande mon compte, et j'entre chez Iris.

RONDEAU

Sans y songer, autour d'une rebelle,
Objet d'un feu que l'on croit passager,
Sûr de soi-même, et riant du danger,
On l'entretient de la peine éternelle
Que d'un sourire elle peut abrégér ;
On fait la roue, on brille, on étincelle ;
Dans maint sonnet galant et mensonger,
Jurant de vivre et de mourir pour elle,
Sans y songer.

Ainsi voit-on, sémillant et léger,
Autour des réts où chante sa femelle,
Le gai pinson jouer et voltiger ;
Mais l'Amour vient qui tire la ficelle,
Et l'on est pris, oiselet ou berger,
Sans y songer.

STANCES

Éclairs sereins d'un œil bleu comme la pervenche,
Dont le jais qui l'entoure avive encor l'émail,
Rayonnements d'un sein blanc sous la gaze blanche,

Doigts roses et menus agitant l'éventail,
Ligne qui va fuyant de son col à sa hanche.

Espoirs toujours déçus, enchantement soudain
D'un geste familier, d'une noble attitude,
D'un sourire attendri, d'un regard plus humain,
Qui, disputant ma vie aux charmes de l'étude,
Prémices du bonheur, me laissent en chemin.

Tout ce qui prend les yeux, tout ce qui ravit l'âme,
Tout ce qui porte aux sens de plus molles langueurs,
Une beauté sans tache, et, défiant le blâme,
Un cœur dont ma faiblesse aime jusqu'aux rigueurs,
Tout ce qui fait qu'on vit et meurt pour une femme.

N'est-ce donc pas assez pour assurer tes droits,
Quand tu me vois esclave aux pieds d'une rebelle,
Qui se rit de ma peine et méprise tes lois,
Amour, et faudra-t-il qu'une étreinte nouvelle
Fasse encor, chaque jour, mes liens plus étroits?

Quelle sera la fin d'une si rude guerre,
Impitoyable enfant, et qu'en espères-tu ?
A quoi bon me cribler des traits de ta colère ?
Dans mon âme soumise est-il une vertu
Qui n'ait fui devant toi comme une ombre légère?

Vainqueur du premier coup, que sert de redoubler ?
T'ai-je même un instant disputé la victoire ?
Qu'ai-je fait, la voyant, que rougir et trembler ?

Ah ! comprends mieux enfin ce qu'exige ta gloire :
C'est elle et non pas moi que tu dois accabler.

Car elle seule encor méconnaît ton empire,
Dans ce riant séjour où tu descends parfois ;
Et, tandis qu'à l'écart je rêve et je soupire,
Son pas léger résonne à la porte du bois,
Elle passe... Entends-tu sa chanson et son rire ?

Et tu la souffrirais ainsi te défler !
Ah ! venge-toi, fais d'elle un exemple terrible.
Que toute autre s'incline en la voyant plier !
Ouvre-moi le chemin de ce cœur insensible,
Montre-moi le défaut de son corset d'acier.

Confonds de sa gaité l'orgueilleuse bravade ;
Dans un rêve inquiet fais-la se consumer,
Rends à ma voix l'accent qui touche et persuade ;
Cet art fier et soumis qui saura la charmer,
Donnes-en le secret à mon esprit malade.

Fais que j'en sois aimé ; mais est-ce trop pour moi ?
Dois-je éternellement souffrir de tes atteintes ?
Eh bien ! qu'un plus heureux la range sous ta loi.
Et si tu n'as, enfant, nul souci de mes plaintes,
Songe au moins à ta gloire et me venge avec toi !

De peur que tous ces dons qui nous la rendent chère,
Une forme si pure, un esprit si charmant,
Comme la fleur des bois, ne se fanent sur terre,

D'elle-même ignorés, sans que l'œil d'un amant
Ait jamais réfléchi leur grâce passagère ¹.

SONNET

Exalter sa déesse et la faire si belle,
Si pure, et de tout point sans égale ici-bas,
Qu'elle-même au portrait cherche en vain un modèle,
Est le plus sûr moyen de ne la toucher pas.

Si tu veux l'attendrir, ne la dis point cruelle,
Regrette de l'aimer, vante d'autres appas,
Jure que tu la sais fausse, vaine, infidèle,
Qu'elle ait tout à gagner quand tu la connaîtras.

Sinon, se retranchant dans sa gloire conquise,
Tu la verras bientôt à quelque antre soumise,
Sûre avec lui du moins de ne jamais déchoir.

De là tant de succès qui parfois nous étonnent ;
A d'indignes objets tant d'amours qui se donnent ;
Toi qu'on m'a préféré, tu dois bien le savoir.

¹ Les vœux du chevalier furent bientôt à demi exaucés ; l'aimable personne qui les lui avait inspirés se donna, trois mois après, un époux assez ridicule, s'il faut en croire le sonnet suivant.

SONNET

Allons, mon cœur, pardonne à l'infidèle ;
Volons gaiment à de nouveaux combats :
L'amour, hélas ! ne se commande pas ;
Un jour peut-être il te vengera d'elle.

Ce dieu gamin a pour règle éternelle
De s'en passer, ainsi que de compas ;
L'égalité règne dans ses États,
Et le plus sot peut charmer la plus belle.

L'archer divin, pour le mieux démontrer,
Dans les beautés dont nous rêvions la chute,
Avait visé celle qui te rebute.

Loin de te plaindre, il l'en faut admirer :
C'est bien assez que l'or nous les dispute
Sans que l'esprit les vienne accaparer.

DIAMANT-NOIR

POÈME

CHANT PREMIER

De quoi parler, dames très-chères,
Qui me demandez un récit?
De quoi parler en ce temps-ci?
Du temps qu'il fait? du prix des terres?
Du nain jaune ou du reversi?
Rien de nouveau dans les gazettes,
Le tambour chasse les musettes,
Le rossignol et les poètes
Ont peur aussi.

On aurait su du moins que dire à vos grand'mères :
A leur crédulité l'on joua plus d'un tour ;
Mais avec vous, dames du jour,
Têtes savantes et légères,
Qui ne croyez plus même aux bulletins de guerres ¹
Faits à la cour,

¹ Le chevalier, en vrai boudeur de son époque, ne crut jamais à toutes ces victoires racontées par le *Moniteur*.

De quoi parler, dames très-chères,
Sinon d'amour ?

L'amour ! ce sujet-là sera toujours de mode ;

Ample et fertile, quoique ancien,

Chacun le rajeunit en y mettant du sien.

Il se passe, au besoin, de règle et de méthode ;

L'ignorance n'y gâte rien

Et la pudeur s'en accommode,

Si le conteur raconte bien.

De sàvants docteurs en Sorbonne

Ont jugé la matière bonne ;

Des papes ont encouragé

Des clercs à s'y donner congé,

Et tous les auteurs qu'on remarque,

D'Anacréon jusqu'à Pétrarque,

Du païen Longus au dévot

Et savant évêque Amyot,

Tous, sans qu'on leur crie anathème,

N'ont fait que broder sur ce thème

Et conjuguer le verbe j'aime.

Hem ! poème : c'est un poème,

N'en déplaie au souris moqueur

De la baronne de Francœur,

Un poème de longue haleine

(Pour l'auteur qui n'en a qu'a peine),

Un poème avec fictions,

Harangues, imitations,

Réflexions, digressions,

Mais toujours sans allusions ;

Un vrai poème de poète,

LE CHEVALIER D'AI.

Combats sanglants, siège d'un cœur,
Et, pour que l'œuvre soit complète,
L'invocation de rigueur.

Inspirez-moi, beaux yeux d'Aline,

Taille divine

De Fœdora.

Main blanche et fine

De Cœline,

A qui l'aura.

Parler suave

De la margrave,

Roses d'Agnès, lis de Flora, .

Corail, ébène et cætera !

Mais vous surtout, grâces décentes,

Des deux Lesdiguières absentes ¹,

Dont l'une au moins nous reviendra.

Et toi que j'oubliais, toi que l'on calomnie,
Mère de plus d'un trait que l'on prête au génie,

Charme de l'oreille et des yeux,

Mystère étrange,

Rime qu'a fait tomber des cieux

L'archet d'un ange,

Rime qu'à mes premiers essais

Je maudissais

Et que j'adore,

Guide sonore

¹ Madame la duchesse de Lesdiguières et sa fille, cette dernière morte l'année précédente, âgée de dix-neuf ans; elle avait épousé le comte de Mabaut-Bassoncourt, qui fut tué à la bataille de Dresde. L'empereur le regretta.

Qu'avoue encore
L'esprit français,
Rends-moi mes faciles succès
Dans le temps où... rime, tu sais ?
Marche devant moi, vole, vole ;
Sonne, grelot ; luis, luciole ;
Arrière, arrière la raison !
Que tout obéisse à la folle
De la maison.
Plan et sujet, règles d'école,
Ordre, clarté, chansons ! chansons !
Commençons, rime, commençons !

Non loin des bords de la Durance
Naquit dans son petit castel,
Tout nu comme un simple mortel,
Renaud-Popon-Robert-Guy-Désiré-Michel,
Unique et tardive espérance
De très-haut et puissant seigneur,
Renaud-Michel-Onfroy-Guy-Popon de Mercœur,
Et de haute et puissante dame
Berthe-Alice-Mahaud-Poponne-Girolame,
De Vandame,
Qui mourut de plaisir en lui donnant le jour.
Le père la suivit pour lui faire sa cour,
Et le pauvre orphelin, nourri par une chèvre,
Eut pour tuteur son oncle, un Vandame-Bellièvre,
Grand buveur, grand chasseur, gentillâtre endetté,
Crotté,
Partant de bon matin l'hiver comme l'été,
Botté,

Avec son cor en bandoulière,
 Son vieux coutelas ébréché,
 Fiché
 Dans son ceinturon de lisière,
 Rentrant le soir, jurant,
 Sacrant,
 Arrosant un civet de lièvre
 De force vin, bière et genièvre,
 Et se couchant tout habillé
 Pour partir sitôt réveillé.
 Au demeurant, d'humeur facile,
 Surtout quand rien ne lui manquait,
 Et s'occupant de son pupille
 Moins que de son dernier roquet.

En ceci toutefois que rien ne vous alarme,
 Jeunes mères qui m'écoutez;
 Mon héros négligé se portait comme un charme,
 J'entends charme, de ceux que Dieu seul a plantés,
 Libres enfants de la nature,
 Dont l'art n'a point taillé la verte chevelure,
 Et non de ces charmes balais
 Qu'un jardinier rogne et torture,
 Et dont la poudreuse verdure
 Cache les murs de nos palais,
 Si laids.
 Il grandissait, le blond pupille;
 Sans servir de montre ou d'essai
 A quelque pédant de la ville,
 Doux et sauvage il grandissait.
 Hormis Peau d'âne et l'Évangile,

Rien ne lisait,
 Et, quant aux préceptes d'Émile,
 Il s'en passait.

Plus tard, avec le second âge,
 Vincent Homère, Anacréon,
 Virgile, Horace, enfin tout le sacré vallon,
 Que le bon curé du village,
 En esquivant plus d'un passage,
 Lui faisait déchiffrer, dit-on,
 Quand il avait été bien sage,
 Après la messe et le sermon.
 Quant à l'ennuyeux Cicéron,
 Il le laissait au fond de la bibliothèque,
 Avec Sénèque,
 Tacite, si méchant pour ce pauvre Néron,
 Et mille beaux esprits dont je tairai le nom ;
 Car, de tous les auteurs de la Grèce et de Rome,
 De Florence à Madrid, de Londres à Nérac,
 Tels que Dante, Milton, Caldéron ou Pibrac,
 Qu'il mettait dans le même sac,
 Sans en excepter ceux qu'à Paris on renomme,
 Dont le *Mercur*e nous assomme,
 Ou qui rédigent l'almanach ;
 Celui qu'il préféra, son poète, son homme,
 Jusqu'à seize ans, fut Bergerac ;
 Bergerac, voyageur aux sphères inconnues,
 Trop moraliste encore et gascon dans les nues.
 Renaud le sentait bien, mais, sans aller au fond,
 Préférant des lazzi même à la *Henriade*,
 Il laissait le pédant et suivait le bouffon,

Lorsqu'un jour, sous sa main, tomba Schéhérazade
 Offrant à l'Occident sceptique et nébuleux
 L'éblouissant écrin de ses doux contes bleus.
 Vous les nommiez ainsi, bon curé, digne prêtre.

« Renaud, Renaud, songez-y bien,

Disiez-vous à l'enfant, livre qui n'apprend rien,

Livre à jeter par la fenêtre. » —

Quand vous parliez ainsi, *Candide* allait paraître,

Et l'on publiait *Angola* ;

On apprend quelque chose avec ces contes-là,

C'est une justice à leur rendre ;

Mais il eût fallu les attendre,

Et, frisant déjà ses vingt ans,

Mon héros n'avait pas le temps.

Il en resta donc aux fadaïses,

Qui ne soutiennent point de thèses,

Au pur et simple merveilleux,

Aux véritables contes bleus.

Honneur aux contes bleus ! Heureux qui sait s'y plaire !

Plus heureux qui saurait en faire !

Mon héros avait bien ce qu'il faut pour cela :

Mais il se contentait d'en lire

Et d'en rêver sans les écrire,

Mieux avisé sur ce point-là

Que certain que je pourrais dire.

Notre sultane donc lui plut jusqu'au délire ;

Il crut à ses récits vingt fois lus et relus,

A ses poissons causant avec qui les fait frire,

A ses blanches périss, à ses gnomes velus,

Il vit Bagdad, Mossul, Samarcande, Médine,

Et cent villes qu'on ne voit plus ;

Il aima Zoraïm, Schemselnihar, Amine ;

Il eut peur de la dive aux appétits goulus ;
 Il descendit le Tigre, et pêcha dans l'Euphrate
 L'anneau de Salomon volé par un pirate ;

Mais il le perdit à Surate.

L'oiseau Rock lui parut simple comme bonjour ;
 Il connut Giafar et l'eunuque Mesrour,
 Et, cent fois, il ferma sa porte à double tour,

Pour lui dire : Ouvre-toi, Sésame !

N'en riez pas trop, belle dame :

Je sais des portes à Paris

Qui s'ouvrent à moins... aux maris,

Soit dit sans offenser personne.

Mais je m'arrête, minuit sonne.

Demain nous apprendra quels fruits

Mon héros retira des Mille et une Nuits.

Nous, d'ici là, tâchons d'en passer une bonne.

CHANT DEUXIÈME

« Ma chère sœur, si vous ne dormez pas... »

Renaud en était là du livre,

Qu'il relisait entre deux draps,

Et sans doute il allait poursuivre,

Quand, pris d'un vertigo subit,

Il se jette à bas de son lit,

Dans le costume le moins russe,

Voit la coupable et la saisit

Sur le corps même du délit.

La coupable était une puce,

Le corps du délit un mollet,
Nerveux, blanc, ferme et grassouillet,
Où la friponne s'étalait.

Prendre une puce au lit, rien de plus ordinaire ;
La tuer, c'est tout une affaire.
Aussi mainte dame, en tel cas,
Éprouve un certain embarras :
L'horreur du sang... qui tache, et le choix du supplice,
La noyade, le feu, l'ongle, que sais-je, moi ?
On appelle Lisette, on cherche autour de soi,
Le temps passe, la puce glisse,
Paf! paf! paf! en trois sauts se perd sous la pelisse
Où dort le fidèle angora,
Et malin qui l'y reprendra.
En un mot, c'est une science,
Et bientôt, par expérience,
La statistique nous dira,
Sur tant de puces qu'on attrape,
Combien en somme il en réchappe.
Et, sur le marbre, elle écrira :
Nec plus ultra !

Quant à Renaud, joyeux et triomphant d'avance,
Le premier point qu'il établit,
Ce fut de se remettre au lit
Pour y savourer sa vengeance.
Or, comme il s'y plongeait, un doute l'assaillit :
La grande question de la métempsycose,
La possibilité d'une métamorphose.

Du moment qu'il réfléchissait,
 La prisonnière avait gagné sa cause.
 L'index était vaincu ; le pouce faiblissait :
 La puce, entre deux, se glissait,
 Et déjà l'on voyait sa tête.
 Renaud lui dit : « Petite bête,
 Sois libre, et, s'il le faut, nourris-toi de mon sang,
 Pour une goutte
 Qu'il m'en coûte,
 Je ne veux point ta mort, petit être innocent.
 Le Dieu qui nous a faits vos maîtres
 Veut le bonheur de tous les êtres. »

Cela dit, il lâcha la puce, qui bondit,
 Et, sautant jusqu'à son oreille,
 En ces termes lui répondit :
 « Seigneur, vous parlez à merveille
 Et vous agissez encor mieux.
 La vie est un don précieux,
 Et nous tenons fort à la nôtre,
 N'ayant pas, comme vous, la ressource d'une autre ;
 Soyez toujours ainsi, digne de vos aïeux,
 Bon, naïf, confiant, ami du merveilleux,
 Des légendes et des mystères :
 Gardez en vous la foi, l'espérance et l'amour,
 Et vous éprouverez un jour
 Que les esprits élémentaires
 Font faire à leurs amis d'assez bonnes affaires.

- Madame, dit Renaud, ne pourrait-on savoir?...
 — Mon nom ? Très-volontiers : je suis Diamant-Noir ;

Je suis puce, mais je suis fée.
 Vous ne m'auriez pas sous la main
 Si, vous voyant hier au bain,
 De vous je ne m'étais coiffée.
 Ce teint d'un rose vif et ces veines d'azur,
 Bleu réseau sous une peau blanche,
 Promettaient un sang frais et pur ;
 Je me laissai tenter. Vous voyez, je suis franche.
 Vos habits étaient là, bercés par une branche ;
 Je m'y tapis.
 Il eût pu m'arriver bien pis ;
 Mais vous m'avez sauvée, et, croyez qu'en revanche
 Vous m'aurez
 Tant que vous voudrez
 Dans votre manche.

— Madame, dit Renaud, cet espoir est bien doux,
 Je ne saurais avoir de plus gentille escorte ;
 Mais, entre nous,
 Ménagez-vous :
 Vous n'avez pas la tête forte,
 Et je vois, d'après vos aveux,
 Que j'ai le sang très-capiteux.

— Bah ! bah ! bah ! bah ! fit la gourmande,
 Le vin est bon, la cave est grande. »

Et, scintillant
 Sur le drap blanc,

Elle s'enfuit en boitillant.
Renaud en rit longtemps du rire de son âge,
De ce bon rire de vingt ans,
Aux longs éclats, aux belles dents ;
Mais il ne lut pas davantage,
Et, se renfonçant dans son lit,
En soi-même il se recueillit :
Avait-il ou non fait un rêve ?
Sa méditation fut brève,
Il en sortit au point du jour.
Les chiens aboyaient dans la cour.
Les chevaux piaffaient sur les dalles,
Tout vibrait dans les hautes salles,
Et, dominant le son du cor,
Son tuteur l'appelait d'une voix de stentor,
En vrai butor.
Renaud chassait parfois, n'osant trop s'en défendre ;
Mais alors il fallait l'attendre.
Sans trop de hâte il se vêtit,
Déjeuna de bon appétit,
Et l'on partit.

La chasse est, nous dit-on, l'image de la guerre.
Passe pour la chasse au lion,
Au tigre, à l'ours, à la panthère ;
Mais la chasse aux perdreaux a moins de caractère,
Et pourtant plus d'un la préfère ;
Moi, je l'aime avec passion,
Mais je l'entends à ma manière,
Dût-on la trouver singulière.

D'abord il fait beau temps : l'air est doux, le ciel bleu,
 Et le pays abonde en agréables sites ;
 Il offre au besoin de bons gîtes ;
 Bacchus y rit en plus d'un lieu ;
 Les Bacchantes
 Y sont piquantes ;
 Les bergers,
 Coquets et légers :
 Les vassales,
 Sentimentales ;
 Et les vilains,
 Pas trop malins.

Cela donné, l'on sort dans un costume agreste,
 En veste,
 Ayant en poche un pain mollet,
 Avec une aile de poulet,
 Un bon flacon de malvoisie
 Et quelque nouveauté choisie
 En prose ou même en poésie.
 En passant à la ferme, on va boire du lait ;
 On le compare aux dents, au teint de la fermière :
 Elle a ri, l'image lui plaît.
 Puis on descend chez la meunière ;
 On la trouve à son batelet,
 On pousse au large ; à la dérive,
 On s'en va ; puis, sur l'autre rive,
 On saute dans le serpolet,
 On poursuit ses exploits en manquant une grive.
 Plus loin, d'un lièvre adolescent
 On répugne à verser le sang ;

C'est si beau, la jeunesse! — autant qu'il m'en souvienn.

Là-dessus on pense à la sienne,
Et l'on s'en va, toujours chassant
Et rêvassant,

Le long de l'eau, parmi les aunés,
Où le merle, en pantoufles jaunes,
Laisse trainer près du lavoir
Les basques de son habit noir.

La bergeronnette,
Fluette,

Y piétine sur le gravier,
Sans s'effrayer.

La linotte

Y file sa note;

Le chardonneret y jabote;

Le pinson

Chante sa chanson.

Chacun s'en mêle à sa façon :
Le vent gémit, l'arbre soupire,
L'eau résonne comme une lyre,
Tout est amour, mirage et son ;
Doux concert, musique naïve,
A la fois joyeuse et plaintive,
Qu'interrompt le geai nasillard
D'un éclat de rire criard.

Rappelé par cette anicroche

Des régions de l'infini,

On étale sous une roche

Les vivres dont on s'est muni.

Puis, le déjeuner pris, l'on tire de sa poche

Le livre en question, livre cent fois béni,
 Car il ajoute aux plaisirs de la table
 Un sommeil non moins délectable,
 Qui vous mène du déjeuner
 Jusqu'au diner.

On rentre alors, chasseur modeste,
 Les mains vides, mais le pied leste,
 Et l'on entonne l'hallali,
 Le soir, en se mettant au lit.

Dût notre grand veneur me faire la grimace,
 Dût la belle Soyecourt m'abandonner ici,
 Voilà comment j'aime la chasse.
 Renaud la comprenait ainsi,
 Sauf la collation, qu'il trouvait indigeste.
 Il en était donc à la sieste,
 Dormant d'un léger somme au murmure de l'eau,
 Le col et les bras nus, jeune homme fier et beau,
 Quand une vierge au front noble et modeste...
 Mais je m'arrête à ce tableau,
 Puissiez vous désirer le reste!

CHANT TROISIÈME

Lorsque deux cœurs doivent se rencontrer
 Dans un amour simple et fidèle,

Tout les protège à l'heure solennelle
 Où le charme va s'opérer.
 Un vague instinct les guide et les appelle :
 A son insu chacun y met du sien ;
 Amis, ennemis, tout s'en mêle :
 Le temps, le lieu, le vent, la grêle,
 Et le bon Dieu, ce qui ne gâte rien.

Auriez-vous autrement, ô noble damoiselle !
 Vous, fille d'un baron, à quadruple tourelle,
 Auriez-vous, répondez, sans guide et sans témoin,
 Égaré ce jour-là si loin
 Vos pas et vos yeux de gazelle ?
 Quel désir vous fit tout à coup,
 Vous qui, naguère,
 Trembliez rien qu'au nom du loup,
 Descendre seulette au parterre ?
 Quel imprudent, pour cette fois,
 Ayant laissé la porte ouverte,
 Vous permit d'entrer dans le bois,
 Petite Berthe ?
 Et quelle fée ou quel lutin,
 Quand vous erriez parmi le thym,
 En chapeau de paille et sans voile,
 Vous fit trouver sans le vouloir
 La grotte où mon héros, conduit par son étoile,
 Vous attendait sans le savoir ?

Hélas ! que ne peut-il vous voir !
 Une main sur le cœur et l'autre suspendue,

Voulant fuir et n'osant de peur d'être entendue,
 Et puis, rassurée à demi,
 Comme autrefois Psyché, contemplant tout émue
 Les traits de l'Amour endormi !

L'Amour, c'était bien son visage
 Tels que les peintres nous le font.
 L'Amour !... Mais un sombre nuage
 A déjà passé sur son front ;
 Il gémit, s'agite, une larme
 Tout à coup sur sa joue a lui,
 Et Berthe, qui déjà s'alarme,
 Soupire et s'incline vers lui.

A ce moment — voyez l'astuce —
 Diamant-Noir, l'adroite puce,
 Mord, pique et suce,
 Fort à propos
 Notre héros
 Près de l'oreille ;
 Renaud s'éveille,
 Et devant soi
 Voit Berthe immobile d'effroi.
 « O vous qui n'êtes pas une simple mortelle!
 Lui dit-il à genoux et lui tendant les bras,
 Vous qu'un songe m'offrait moins belle,
 Ange, déesse ou demoiselle,
 Oh ! restez, ne me fuyez pas !
 Quelques moments encor laissez durer le charme,
 Surtout ne craignez rien d'un amour innocent ;

Je donnerais mes jours, jé donnerais mon sang
Pour vous épargner une larme ;
Vous aimer, vous le dire, entendre votre voix,
C'est assez. » Berthe alors : « Jeune ami, je vous crois.
De longtemps, je vous sais aimant, droit et fidèle, .
Car, depuis que je rêve, en rêve je vous vois,
Et je vous aime... comme un frère ;
Mais sachez qu'un fatal mystère
Nous sépare sur cette terre,
Et que vous m'y voyez pour la dernière fois. »

Elle dit, et, des pleurs lui coupant la parole,
Elle fuit, ou plutôt s'envole.

Resté seul, Renaud se désole ;
Puis il se relève, et, sans bruit,
A travers le bois il la suit
Jusqu'à certaine porte verte,
A grand hasard restée ouverte,
Où d'un garde-chasse il apprit
Le rang, l'âge et le nom de Berthe,
Tant l'amour peut donner d'esprit.
L'âge... Elle avait seize ans. Que nous fait tout le reste

Renaud, le lendemain, alla voir le curé,
Bon vieillard savant et modeste,
Asile et conseil assuré.
Le curé jardinait, récitant son bréviaire,
Quand Renaud lui conta l'affaire,

Sans broder, sans un mot de plus,
 Sauf un portrait imaginaire
 Et quelques hélas superflus.
 Le récit terminé, l'abbé mit ses lunettes,
 Et, le regardant par-dessus :
 « Mon enfant, lui dit-il, j'ai bien peur d'un refus,
 Car, je n'en puis douter, vos projets sont honnêtes,
 Et nous allons tout de ce pas
 Tenter le cas.

La fille aura du bien ; elle est des plus discrètes,
 Et parle souvent
 D'entrer au couvent ;
 Mais, sans lire dans sa pensée,
 Volontiers je l'y crois poussée,
 Ou par un caprice d'enfant,
 Ou par quelque dépit dont j'ignore la cause.
 Son discours avait trait à cela, je suppose,
 Car, sans ce mystère fatal,
 Qui peut bien n'être pas grand'chose,
 N'ayant ici point de rival,
 Bien né, jeune et l'oreille rose,
 Vous l'emporteriez sans combat
 Sur les attraits du célibat. »

Le curé là-dessus secoua son rabat,
 Saupoudré de tabac d'Espagne,
 Remit, avec un geste à lui,
 Ses lunettes dans leur étui,
 Prit son chapeau, sa canne et se mit en campagne,
 Escorté de l'ami Renaud,
 Moitié joyeux, moitié penaud.

Le père les reçut de même,
Moitié figue, moitié raisin,
Ayant toujours eu pour système
De fermer sa porte au voisin ;
Mais tout changea dès qu'il sut leur dessein,
Et sa joie en parut extrême.

« Jeune homme, dit-il à Renaud,
J'ai connu jadis votre père ;
Dans les Flandres, dans le Hainaut,
Nous fûmes compagnons de guerre.
Deux fois, dans un hiver, nous passâmes l'Escaut
Sur la glace, morbleu ! Mais il y faisait chaud.
Votre oncle est, m'a-t-on dit, quelque peu bien rustaud,
Nigaud,
Pataud,
Badaud,
Lourdaud ;
Mais, comme disait feu la baronne ma femme
De notre cousin le vidame,
Quand il fumait et parlait haut :
« Mieux vaut Noble vilain que Vilain sans défaut. »
Aujourd'hui grand chasseur et jadis bonne lame,
C'est assez qu'il tienne aux Vandame.
De tels noms suffiraient, bien qu'à vous parler franc
J'aime à vous trouver pour garant
Ce digne prêtre,
Que j'estime sans le connaître,
Pour le bien qu'on en dit chez nous.
Donc, sans consulter ni remettre,
Touchez là, ma fille est à vous. »

Et, d'un coup, rompant la sonnette :
 « Qu'on m'aïlle querir Bichonnette, »
 Dit-il au rustre galonné
 Qui le premier montra son nez. (*Sic.*)
 A ce moment la belle, qui, sans doutes,
 Discrètement se tenait aux écoutes,
 Parut... — Berthe? — Non pas, un singe, une guenon,
 Un sapajou coiffé d'un vieux pennon,
 Un mascaron, une gargouille,
 A mettre en fuite la patrouille,
 Un monstre au poil couleur de rouille,
 Avec un ventre de citrouille,
 De larges pattes de grenouille,
 La bouche en gueule de canon,
 Un être sans sexe et sans nom.

Et c'était votre sœur, tant ce monde est étrange
 (Sœur aînée au moins de dix ans),
 Ou plutôt votre mauvais ange,
 O Berthe! aimable fille aux yeux bleus languissants.

Le bon curé s'en prit à ses lunettes,
 Regarda par-dessus, par-dessous, les brossa,
 Espérant les rendre plus nettes,
 Les quitta, puis les replaça,
 Les recula, les avança,
 Si bien qu'enfin il les cassa,
 Jeta l'étui par la fenêtre,
 Et toujours, depuis, s'en passa.

Ce coup de maître
Servit Renaud et lui laissa
Le loisir de se reconnaître.

Il fallait ça.

Autrement, à coup sûr, je frémis quand j'y pense,
Il eût, par quelque impertinence,
Gâté son affaire à jamais ;

Mais,

Se rappelant alors qu'un seul coup de baguette,
Ou la vertu d'un talisman,
Peuvent d'un héros de roman
Faire un bichon, une chouette,
Et, non moins impertinément,
D'une Berthe une Bichonnette,
Il sut trouver une défaite,
Et s'en tira fort galamment.

« Renoncez, dit-il, belle ingrata.

A changer votre nom, votre taille et vos traits.

Berthe, vous avez moins d'attraits.

Mais vous êtes première en date,

Cessez de m'éprouver, ou je succomberais ;

Avant de me rendre infidèle,

Reprenez, croyez-moi, votre forme réelle,

Et contentez-vous des regrets

Que vous me laisserez près d'elle. »

L'altière Bichonnette, à ce discours prudent,

Se mordit le menton de son unique dent,

Mais elle avala la pilule,
 Tant la vanité rend crédule,
 Tant la louange a de douceur.
 D'ailleurs, il lui restait encore une espérance;
 Elle fit une révérence,
 Cahin-caha, comme l'on pense,
 Et courut tout dire à sa sœur.

Le baron, en deux mots, expliqua la méprise,
 Et s'en excusa de son mieux.
 « Quant à Berthe, dit-il, elle sera sœur grise,
 Et va bientôt quitter ces lieux.
 J'aimerais mieux la voir attendre,
 Ou plutôt me donner un gendre;
 Mais ce que fille s'est mis là,
 Bien fin qui l'en délogera.
 Attendons toutefois, l'amour, quand il s'en mêle,
 Change en agneau la plus rebelle.
 Ne perdez donc pas tout espoir;
 Sans qu'il soit besoin de nous voir,
 Si le miracle a lieu, comme je le désire,
 J'aurai soin de vous en écrire,
 Et d'ici là, voisins, bonsoir. »

CHANT QUATRIÈME

Berthe avait un défaut, parlons sans artifice,
 Dût ce détail vous affliger,

Un grand défaut, dont rien n'eût pu la corriger,
Un défaut capital, un vice...
— Impossible! — Une énormité.
Un jeu cruel de la nature,
A tromper toute conjecture,
Un signe de fatalité,
Bref, une monstruosité,
Qu'il fallait tenir bien secrète,
Si l'on en croyait Bichonnette,
Et Berthe l'en croyait si bien,
Qu'elle s'en fût cachée à son ange gardien,
Jurant, vieille fille ou béguine,
Pour que nul homme n'en sût rien,
De coiffer sainte Catherine.

Bichonnette, il est vrai, la soutint dans ce vœu,
L'entretenant, dès le bas âge,
Du bonheur de n'être qu'à Dieu
Et des soucis du mariage;
Gémissant sur soi-même, en songeant qu'un beau jour,
Il lui faudrait, suivant l'usage,
Permettre qu'on lui fit la cour,
Subir patiemment quelque bon gros amour,
Aller à l'église en carrosse,
Et danser encore à la noce,
Avec sa bosse.

Aussi, quand d'un air triste et la bouche en pruneau,
Elle exposa les vœux de notre ami Renaud,
Et, malice bien féminine,

Ce qu'il avait d'esprit, de tournure et de mine,
Que le curé le présentait,
Et que leur père consentait,
Le coup fut rude, on l'imagine,
Pour notre innocente héroïne.

Mais elle n'écoula ni son cœur qui battait,
Ni la perfide Bichonnette,
Qui lui contait mainte sornette :
Et de ne précipiter rien,
Et qu'en somme il se pourrait bien
Que Renaud, la trouvant si belle,
Malgré ce terrible secret,
Qu'avant la messe il apprendrait,
Voulût encor s'arranger d'elle,
Et qu'à la longue il s'y ferait ;
Que certains hommes sont des anges,
Et qu'il est des goûts bien étranges,
Et des preuves qu'elle en cita,
Et patati, et patata.

Hypocrisie en pure perte :
Sans la honte d'un tel aveu,
Que rien n'eût arraché de Berthe,
Il lui suffisait de son vœu.

Ferme dans ses projets, fidèle à son mystère,
Elle refusa tout, sut souffrir et se taire,
Et, pour la fin du mois suivant,
Fixa son entrée au couvent.

Çà, maintenant, parlons affaires.
Voilà Renaud majeur. Son oncle lui rendit

Ses comptes par-devant notaires.
Total : juste, à ce qu'on m'a dit,
De quoi payer les honoraires ;
Mais le château restait, sans compter le crédit :
Il avait chassé, le bonhomme,
S'en fiant à son économe,
Et dinant de bon appétit.

Renaud n'en montra de rancune
Aucune.
Il prit quelques louis, s'en alla dire adieu
Au curé, qui pleurait un peu,
Et, sans accuser la fortune,
Il partit bravement à la grâce de Dieu,
Par un assez beau clair de lune.

Heureux, heureux,
Un amoureux !
Pour lui, les larmes
Ont des charmes.
A la main qui veut les tarir,
Soit par pitié, soit par envie,
Il dit : Non, laisse-moi souffrir,
Ma douleur est toute ma vie ;
En guérir,
Ce serait mourir !

Désespoirs qui font le poète,
Pleurs d'amour, comme on vous regrette
Un jour !... Départs doux et cruels,

Vous, surtout, adieux solennels,
 Deuils éternels,
 Que l'on projette,
 Exil sans fin, aux longs regrets,
 D'où l'on revient six mois après.
 On en revient toujours à moins que l'on n'y reste,
 Repris, hélas !
 En d'autres lacs,
 Ou bien, quand on ne s'en va pas,
 Arrêté sur le seuil, par un mot, par un geste.
 Cela peut arriver au plus ferme, au plus leste,
 Voyez plutôt Renaud, que l'on croit déjà loin :
 Il est là, furetant, visitant chaque coin,
 Tout lui parle, tout le rappelle,
 Le pré, le donjon, la chapelle,
 La ferme aux sonores abois,
 Et le moulin de la meunière,
 Les longs détours de la rivière,
 Et le petit chemin du bois
 Qui conduit à la porte verte,
 Et puis la fenêtre de Berthe,
 Et, là, comprenez-vous qu'il s'arrête un instant,
 Rêvant, priant et sanglotant ?

Et vous, là-haut, douce martyre,
 Enfant, vous pleuriez bien aussi,
 Car le curé, la veille, était venu vous dire :
 « Notre amoureux est loin d'ici ;
 Il est parti sans vous maudire,
 Ne craignez plus son désespoir.
 Vous pourrez, désormais, sans redouter sa vue,

Vous promener dans l'avenue,
Et sortir de votre manoir. »

Maintenant, sur cette assurance,
Si Berthe, dès le point du jour,
Cherchant le frais et le silence,
Du parc au petit bois, de détour en détour,
De souvenance en souvenance,
Est enfin arrivée aux bords de la Durance
Plutôt qu'aux rives de l'Adour,
Qui s'en étonnera n'entend rien à l'amour.
Et je dis mieux, n'est guère fine
Qui, dès à présent, ne devine
Comment Berthe s'arrêtera
Sous la grotte où jadis Renaud la rencontra,
Et comme lui s'endormira.
Quant à savoir s'il la verra
Et la suivra,
Aucun de nous, je l'imagine,
N'en doutera.
Mais comment le tout finira
Pour le héros et l'héroïne,
Détail assez intéressant
Que j'ignorais en commençant,
Marquis, je te le donne en cent.

J'attends... Hé quoi ! pas de réponse ?
Vous voyez, marquise, il renonce.
Comment, baronne, vous aussi ?
Eh bien ! voici :

Quand Renaud, tout tremblant de ce qu'il osait faire,
Et non pas sans avoir bien longtemps hésité,

Pénétra dans le sanctuaire

Où dormait sa divinité

Sur un nuage de batiste,

Je dois, en fidèle annaliste,

Avouer qu'il fut enchanté.

D'abord il esquivait le premier feu, l'orage

Qu'il avait si fort redouté

(Que ne craint-on pas à cet âge ?);

Et, de plus, il pouvait en toute liberté

Observer à son tour, la trouvant endormie,

Sa cruelle et douce ennemie.

Sur ce beau front, déjà pâli

Par les veilles et la souffrance,

Il lisait, dans un léger pli,

Le suprême adieu de l'enfance.

Ses yeux contemplaient ce beau corps,

Chaste et gracieux dans sa pose ;

Que de charmes ! que de trésors

Promis à ce cloître morose !

Sourcils d'or fin, lèvres de rose,

Sein virginal qui, lui, point ne repose,

Et que gardent pieusement

Deux blanches mains que l'on croise en dormant.

« Oh ! ne crains rien, pauvre petite, »

Disait Renaud, lorsque soudain

Berthe s'agite,

Et, de sa main,

De cette main naguère si discrète,

Détache guimpe et collerette

(En poursuivant Diamant-Noir),

Si bien qu'enfin elle fit voir
La monstruosité secrète
Que lui reprochait Bichonnette.

Or, qu'était-ce? Un objet charmant,
Un signe à ravir un amant,
En un mot, une violette,
Si bien dessinée et si nette,
Que la main d'un anachorète,
La plus sèche, la plus discrète,
Et la moins sujette à faillir,
Aurait brûlé de la cueillir.

Qu'ajouter à présent que chacun ne devine?
Que Berthe s'éveilla, qu'elle faillit mourir,
D'effroi d'abord, puis de plaisir?
Que Renaud la tira d'une erreur enfantine?
Qu'elle devint sa femme et ne fut point béguine?
A quoi bon? Vous savez mieux que moi tout cela.
Mais, ce qui pourra bien vous plaire davantage,
C'est que Bichonnette en creva
De rage.

Quant à Diamant-Noir, après de si bons tours,
On la nourrit *gratis* le reste de ses jours.
Beaucoup ont mieux servi leur maître

De leur épée et de leur bien,
Qui n'en auront pas tant peut-être;
Leur maîtresse, je n'en dis rien.

Croissy, 4808.

IV



Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, dit un proverbe mérovingien. La société de Vernouillet, si aimable et variée qu'elle fût, ne répondait pas en somme à toutes les secrètes aspirations du chevalier. Si les besoins de son esprit y rencontraient un aliment inépuisable, il n'en était pas de même de son cœur; aussi arriva-t-il qu'un beau matin, le 9 octobre 1810, notre capricieux ami passait la frontière à Genève. On assure qu'il avait juré de ne jamais rentrer en France, où paraissait vouloir s'éterniser une forme de gouvernement qui n'avait pas, comme aujourd'hui, les sympathies universelles. Nous savons ce qu'il en est, pour tout poète, de ces grandes résolutions. De tous les motifs qui avaient agi sur le nôtre, le plus sérieux après

la politique, c'était la peur, il faut l'avouer. Le chevalier s'était fait nombre d'ennemies et des plus dangereuses par une action fort raisonnable assurément, mais, par cela même, en opposition directe avec ses précédents. Disons seulement en passant que le coupable n'était pas seul dans la berline qui l'emporta vers cette belle Italie, où il erra jusqu'en 1814.

Cette circonstance aggravante n'empêcha pas les bruits les plus contradictoires de se répandre dans le public. Le départ du chevalier devint l'objet de mille commentaires, et son voyage donna lieu à des fables absurdes.

Tandis que les uns le disaient enlevé par une princesse et d'autres par une danseuse, un journal affirma que le chevalier s'était fait moine dans un couvent des Apennins.

Ce dernier bruit prit tant de consistance, que le poëte crut devoir y répondre par quelques vers, où, malgré la recherche du langage demi-gaulois, se fait déjà sentir l'influence de l'Italie.

Télesme, avril 1814.

Oui, mes amis, point ne m'en veux desdire;

Au fol Amour,

Pour me venger et deffier son ire,

Sans renoncer l'amitié ni la lyre,

Ay faict ce tour.

En un moustier qui n'est point sur sa liste
Enregistré,
Jà redoutant qu'on m'y suive à la piste,
Or, me voilà pour tout de bon trappiste,
Moine cloistré.

Point ne diray que j'y porte cilice
Dessous un froc;
D'Amour assez m'esprouva la malice
Pour qu'aujourd'huy ne boive autre calice
Que de Médoc.

Point ne feindray que j'y chante matines
Avant le jour;
Assez jadis, parmi neige et bruines,
M'a faict chanter de stances non latines
Ce traistre Amour.

Si, qu'ayant fait de jà mon purgatoire,
Un jour me dis :
« Est-ce point temps, sans pluz aultre déboire,
Que Dieu te baille en tour de fin ivoire
Ton paradis? »

Or, m'exauçant en ce moment-là même,
Le doux Seigneur,
Bien loin, bien loin, au pays où l'on aime,
Jà me montrait du moustier de Télesme
La tour d'honneur,

Dont les regards, par sa double vitrine,
Italiens,
Tels que rayons, traversaient ma poitrine,
Et qui chantait de sa voix argentine
Viens! viens! viens! viens!

Au front chenu des jaunes basiliques,
Blanc couvre-chef,
Fin clocheton plaqué de mosaïques,
Pluz qu'aux dezerts pyramides antiques,
Solide nef!

Nid bien caché, que ne trouverez mie,
Gens de là-bas,
Couvent benin dont la règle affermie
Veut què l'amant habite avec l'amie
Jusqu'au trépas!

Plaisant séjour! Un beau lierre vivace
Du monument
Cercle le fust, bouche mainte crevasse,
Et de cent bras s'y cramponne et l'embrasse
Courtoisement.

Lox y réside ; Honnête-Confiance,
De tout danger,
Mieux que *Souçon*, le tient en assurance
Tant qu'on y dort le doux sommeil d'enfance,
Calme et léger.

En lettres d'or, sur la haute architrave,
Se lit *Hymen* ;
Ce que voyant je pris la chose en brave,
Et, me signant d'un air devost et grave,
Je dis : *Amen* !

En foy de quoy vous fais cette cedula,
Calme et beat,
Rien ne craignant, sinon que le rost brusle,
Et, ferme, attends en si gente cellule
Mon *exeat*.

Frère d'AI.

Si sérieuse que fût la claustration du chevalier, il faut croire que ses vœux ne l'obligeaient pas à la résidence ou que son ordre était fort répandu, car ses lettres de cette époque sont datées successivement de toutes les principales villes de l'Italie, et permettent de suivre, mois par mois, son itinéraire.

Ce voyage, raconté en détail, manquerait aujourd'hui d'intérêt après tant d'autres relations du même genre dont le public est tous les jours gratifié.

La Suisse et l'Italie, d'ailleurs, amusèrent plutôt la curiosité du chevalier qu'elles n'excitèrent sa verve poétique.

Amant assez froid de l'antiquité, plus qu'indifférent pour le moyen âge, la nature même, qu'il adorait à sa

façon, n'offrait plus que des cadres au bonheur paisible où il s'enfermait.

Pendant tout ce voyage, ses notes sont brèves et rares, et la plupart des poésies qu'il composa nous ont été refusées par une personne qui a tous les droits possibles à les garder pour elle. Dans sa correspondance même le chevalier ne s'étend un peu que sur Venise, où il paraît avoir retrouvé avec joie les traditions de l'ancienne société, qui, du reste, s'y conservent encore aujourd'hui, dans la bonne compagnie, avec les aspirations les plus nationales.

Ce silence relatif du chevalier, jusque-là si peu avare de sa muse, nous est indirectement expliqué par les stances suivantes, qu'il composa plus tard sur madame de C... la jeune, fille de sa meilleure amie.

LE MOULIN A PAROLES

Elle parlait, parlait, du matin jusqu'au soir,
 Aux bêtes comme aux gens, à tout, à son miroir,
 A Zétulbé, son épagneule,
 Qu'on l'entendit ou non, sans s'en apercevoir,
 Et même au besoin toute seule.

Nous l'écoutions charmés : Zerbin, son perroquet,
 Essayait de lutter ; puis la voix lui manquait,

Ou nos bonbons le faisaient taire ;
Mais elle poursuivait son gracieux caquet
Sans jamais se laisser distraire.

Voyages, poésie, histoire, sentiment,
Elle parlait de tout mieux que profondément,
Avec cet instinct qui devine ;
Et mille traits dorés lancés ingénument
Partaient de sa lèvre enfantine.

N'ayant jamais rien lu ni jamais écouté,
Son babil éclatait en pleine liberté,
N'imitant celui de personne,
Comme le rossignol qui chante aux nuits d'été
La chanson que Dieu seul lui donne.

Plus d'un, tant notre cœur est prompt à s'engager.
La voyant près de lui s'animer, ramager,
Plus d'un, qui souffre encore et l'aime,
A compris que l'enfant, hélas ! sans y songer,
Chantait pour s'enivrer soi-même.

Aujourd'hui mariée, un sourire discret
De son rêve accompli trahit seul le secret.
Adieu le moulin à parole !
L'écrin s'est refermé, l'arc a lancé son trait,
La fleur a plié sa corolle.

Ainsi l'heureux Zerbin, perroquet favori
 De la jeune épousée et de l'adroit mari,
 Qui le flagorne et le câline,
 Se recueille et fait trêve à son charivari
 Lorsque enfin il tient sa praline.

Ce que nous regrettons souvent, c'est que le séjour du chevalier à Venise n'ait pu coïncider avec celui de lord Byron dans la même ville. Que fût-il résulté du choc de ces deux célébrités si diverses, de ces deux vanités égales, l'une si offensive, l'autre si amusante?

De quel air, de quel front, de quel noble salut, se seraient-ils abordés, ces deux poètes de race, ces deux gentilshommes de lettres?

Où, comment se serait passée leur première entrevue? Au Lido ou à la Fenice; dans les salons de la blonde Guiccioli ou dans la galerie savante de la Parolini, si belle et accueillante?

De quel côté seraient venus les premiers torts?

Quels auraient été les témoins?

L'affaire se serait-elle arrangée?

Problèmes éternels que l'imagination se posera sans les résoudre. Ah! le hasard n'est pas toujours intelligent.

Où il montra pourtant assez de goût et de malice, ce fut dans la rencontre qu'il ménagea au chevalier avec la belle Persane.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié cette rusée captive du bassa, vicomte de Fleuri.

Renversé par un des brusques revirements de la fortune barbaresque, l'ami de notre ami n'avait échappé au supplice du pal que par une évasion presque miraculeuse, dont les détails font partie de l'histoire de la belle Persane, que nous publierons quelque jour à part.

Cette courageuse personne, ou Persane, ou Persienne, comme disait l'ingénieux chevalier, non contente d'avoir procuré la délivrance de l'ex-bassa, avait accompagné celui-ci jusqu'à Naples, où, après lui avoir vainement offert sa main et ses droits éventuels au trône des sophis, elle s'était laissé enlever de dépit par le second *basso-cantante* du théâtre de *San-Carlino*.

Le chevalier la retrouvait à la *Pergola* de Florence, à bout de voix et de beauté, mais bonne actrice dans les rôles tragiques et supportée encore par un public trop indulgent.

Leur entrevue fut assez froide. Le chevalier n'était pas dans une position qui lui permit des relations trop suivies avec une personne, à la vérité, de haute naissance, mais qui avait bien un peu dérogé.

Quelques lignes à peine et le sonnet suivant sont les seules traces qu'ait laissées cette rencontre dans les notes du chevalier. Le lecteur ne pourra que s'en applaudir.

ALLA SIGNORA PERSIANA

PRIMA DONNA DI CARTELLO NEL TEATRO DELLA PERGOLA

En vain le temps nous chasse et nous disperse,
Le ciel où sont nos doux rêves bercés
Réservait donc, après plus d'une averse,
Un même asile à nos jours traversés!

Toujours fidèle... aux leçons de Properce,
Sirène aux pleurs sincèrement versés,
Vous renoncez au trône de la Perse,
Riche d'amour avec des bas percés.

Aussi toujours Rome, Florence et Sienne,
Folles de vous, Catalani persienne,
Vous garderont en dépit des Persans.

Zerline, Orphée, Irmingilde, Roxane,
Depuis longtemps vous n'êtes plus Persane,
Mais vos cris sont toujours perçants.

Dans cette même ville de Florence, le chevalier eut
l'honneur d'être admis dans l'académie des *Immobili*.

l'unique dont il ait jamais consenti à faire partie, malgré les persécutions de tant d'autres. Cet événement est le seul qui le rattache un peu à la vie publique pendant les quatre années que dura son pèlerinage; mais là encore il éprouva une de ces déceptions qui, trop vite, le rejetaient dans le clair-obscur des relations intime et de la poésie inédite.

Par une méprise fort naturelle, ou, selon d'autres, par une malice calculée, il avait pris à la lettre le nom de l'académie florentine qui voulait bien l'appeler dans son sein; de là, pour son discours de réception, un effet tout autre qu'il ne l'attendait.

L'excellence de l'immobilité en politique, en littérature et en arts y était démontrée par des arguments spécieux, et confirmée par des exemples aussi nombreux que bien choisis :

Le soleil immobile au milieu des planètes;

Les sénateurs romains cloués sur leurs chaises curules lors de l'invasion des Gaulois;

Le caractère et la durée prodigieuse des monuments de l'art égyptien;

.

La vieille demoiselle qui voit sa sœur réduite en cendres par la foudre, et, sans bouger, dit à sa bonne :
 « Marianne, balayez ma sœur. »

Tout ce que le chevalier enfin avait pu trouver de

plus congruant à sa thèse, l'illustre compagnie le prit en fort mauvaise part.

Remuants par nature, idolâtres de l'art tourmenté qui se personnifie en Michel-Ange, subissant d'ailleurs en ce moment-là même une invasion de Gaulois non moins rapaces que les autres, les sénateurs florentins se fâchèrent.

Les Italiens, comme tous les railleurs, entendent mal la plaisanterie.

Le chevalier put s'en convaincre ce jour-là ; il fut... *fischiato con furore*.

La belle Persane était vengée.

On comprend que notre héros ne dut pas tarder à quitter Florence, un meilleur succès ne l'y eût pas d'ailleurs retenu bien longtemps.

Forcément distrait par l'intérêt douloureux que lui inspiraient les convulsions de la patrie, il se rapprochait peu à peu de nos frontières menacées. Une vague inquiétude le détachait après un court séjour des lieux où, à chaque arrivée, il avait cru pouvoir se fixer à jamais.

Les pièces suivantes, accompagnées de leurs dates, indiquent à la fois l'état moral du chevalier et l'itinéraire qu'il suivit pendant la fin de son voyage. Nous en supprimons quelques-unes, dont la tristesse trop marquée et la tendance politique ôteraient à ce recueil son caractère dominant.

CLAIR-OBSCUR

Mon âme est comme la prairie
Où passent les ombres du jour :
Le clair au sombre s'y marie,
Le doute y suit de près l'amour.

La place où le soleil flamboie,
Où l'oiseau chante à l'unisson,
S'éteint bientôt avec ma joie,
Et l'herbe y prend comme un frisson.

Pourtant garde-toi d'un murmure,
Ame à qui Dieu, dans sa bonté,
Donne et reprend avec mesure
La douleur et la volupté.

Bénis ce bon ciel qui te laisse,
Quand l'orage gronde en tous lieux,
Dans l'universelle tristesse
Un petit coin presque joyeux.

Plains seulement le mont aride,
Toujours brûlé des feux du ciel,

Plains la steppe au manteau livide
Que glace un hiver éternel.

Nice, avril 1844.

Allons, Fanny, l'aube s'éveille,
La mer chante au pied de la tour,
Voyageurs fixés de la veille,
Parcourons ce nouveau séjour.

A défaut du genêt farouche
Qui parmi les reines du bois
T'emportait l'écume à la bouche,
Ou s'arrêtait fixe à ta voix,

Entends hennir en son langage
L'âne fringant qui, d'un pas sûr,
Va nous guider sur ce rivage
D'où l'œil embrasse tant d'azur.

Sous ces vieux pins à haute cime,
Assis après de longs détours,
Nous verrons au fond de l'abîme
Des rocs velus comme des ours,

Et leur verdoyante crinière
Ondoyer sous le flot mouvant,
Comme sous ta main familière
La blonde tête d'un enfant.

Plus bas, sous la roche inclinée,
Palais de quelque vieux dauphin,
La bonne Méditerranée
Te garde un lit de sable fin.

Là, dans ton bain frais et limpide,
Tu verras le reflet des eaux
Aux voûtes de la grotte humide
Danser en lumineux réseaux ;

Et, jouet d'un rêve quelconque,
Ariane auprès d'Iacchus,
Tu croiras entendre la conque
Du vieux Nérée ou de Glaucus.

Certes, le golfe avec ses îles,
Gien, aux isthmes nés d'hier,
Enfermant des ondes tranquilles
Qu'assiège en vain la grande mer,

Ces jardins vantés par Chapelle,
Ces fruits d'or, ces bois toujours verts,

Ces champs de myrte et d'asphodèle,
Ce ciel bleu, ces fleurs et mes vers,

Tout cela, vers, parfums et roses,
N'est pas au dernier goût du jour.
L'Opéra fait bien mieux les choses ;
Mais il nous reste aussi l'amour.

L'amour, qui de cet humble asile
Va nous faire un monde enchanté,
Si nul souvenir de la ville
Ne t'importune à mon côté ;

Si Paris, jusqu'en ces retraites,
Poursuivant mon unique bien,
N'y fait pas, au bruit de ses fêtes,
Bondir ton cœur auprès du mien.

Vois, Coudon, la montagne sombre
Pareille au cœur de l'exilé,
Sans eau, sans verdure et sans ombre,
Un roc stérile et désolé ;

Vois pourtant comme il se colore
Aux premiers feux de l'Orient ;
Vois comme un baiser de l'aurore
L'a fait splendide et souriant !

Ainsi ton éclat se révèle,
Jeune astre en mes yeux reflété ;
Ainsi tu luis, aube nouvelle,
Sur le déclin de mon été.

Carqueirannes, juin 1814.

LES GRAINS DE GRENADE

SONNET

Ce pays est encor la terre d'autrefois,
Et Rome, son aïeule, en rose s'y reflète.
Fanny, tu t'en souviens : ce village et sa fête,
Cette fille si belle, aux yeux longs et sournois!...

Elle quittait la danse, égrenant sous ses doigts
Une grenade pourpre, et, sans tourner la tête,
Semant de grains vermeils son habile retraite.
Nous la vîmes ainsi tourner l'angle du bois.

Tu me vantais son geste et sa fierté romaine,
Quand un jeune danseur, éperdu, hors d'haleine,
Passa tout près de nous, qui marchions à pas lents.

Vers la forêt de pins où bleuit la Durance,
Il suivait les grenats, dans l'herbe étincelants,
Ta main serra mon bras... O jeunesse ! ô Provence !

Avignon, septembre 1815.

Provence ! voilà donc le dernier mot de cette Italie à perpétuité à laquelle s'était condamné le poète ! Provence ! et il ne lui faut déjà plus qu'un prétexte pour se croire forcé au retour, pour accomplir comme un devoir ce qui est son vœu le plus cher. Ce prétexte, la Restauration ne tardera pas à le lui fournir.

En attendant, « la gueuse parfumée le possède comme un caprice, sans le fixer. Hyères, la Sainte-Baume, les Mores, Ollioule et ses gorges, le délicieux petit port de Cassis, abritent ses lares nomades. » Tout ce passage lui appartient, nous le trouvons dans sa correspondance avec le récit d'une rencontre dont nous devons les détails au lecteur.

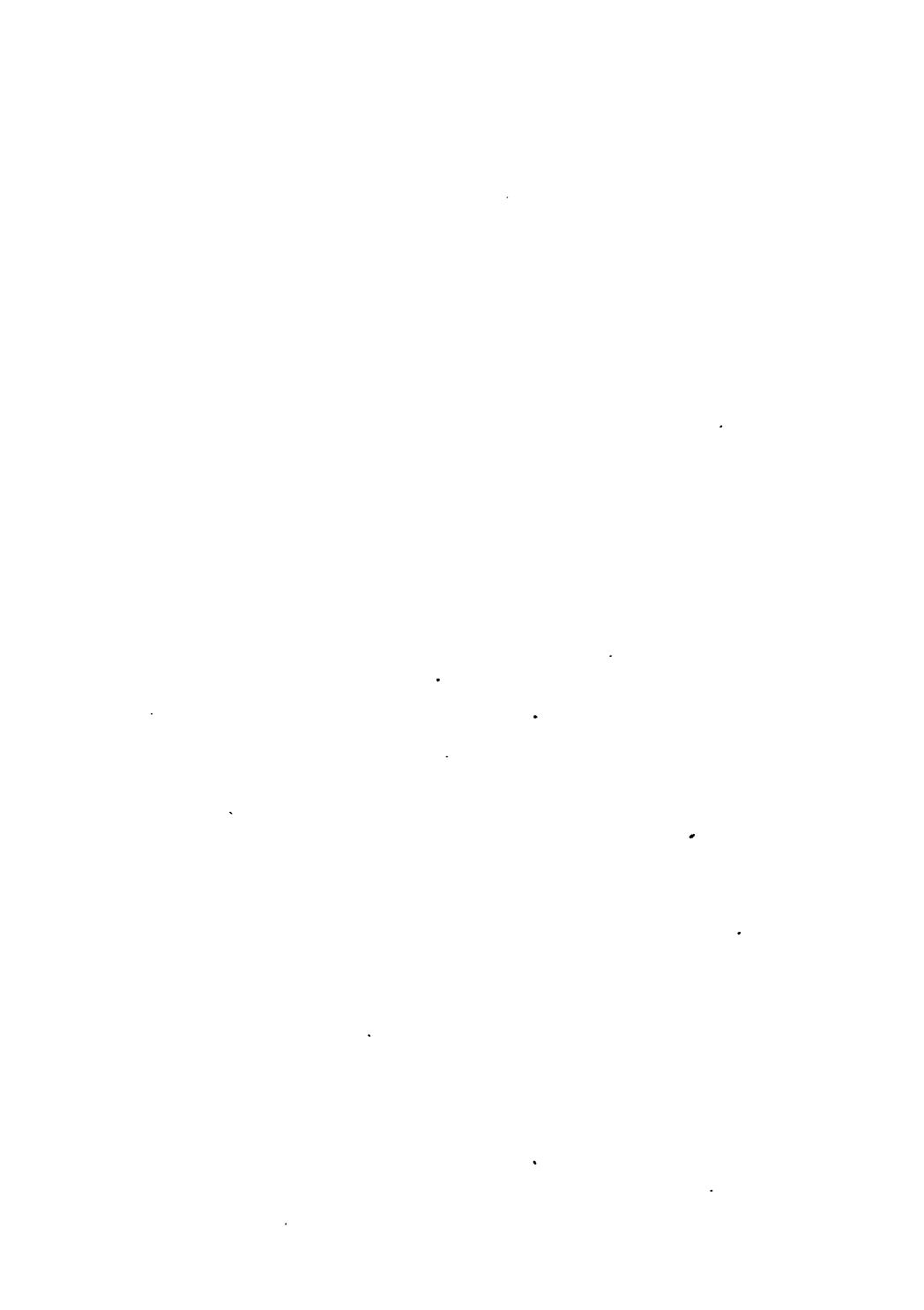
Laissons parler le chevalier lui-même :

« ... Mais devinez, Orphise, qui j'ai rencontré dans ce riant désert, dans ces montagnes boisées jusqu'à leur cime. On nous avait parlé d'un ermitage en grande vénération jadis, et qui, tombé en ruines, abandonné depuis vingt ans, venait d'être réparé tant bien que mal par un nouvel anachorète dont les austérités édificiaient tout le pays. Fanny, qui est devenue la plus inépide marcheuse, désirait vivement le voir. Un matin

donc que nous avons erré longtemps à sa recherche, et que nous commençons à nous rabattre sur Gémenos, où nous attendait un frugal déjeuner, un bruit de coups, accompagné de sourds gémissements, attira notre attention vers un épais taillis de chênes-lièges. Fanny s'effraya d'abord : mais elle cessa de me retenir en pensant que nous pourrions venir en aide à quelque pauvre mioche que l'on battait ; car la Provence est le pays du monde où les mères aiment et fouaillent le plus leurs enfants. Mais quelle ne fut pas notre surprise en découvrant, au tournant du sentier, que la victime et le bourreau n'étaient qu'un seul et même personnage, qui, armé d'une discipline, s'en fustigeait avec tant de conscience et d'application, qu'il me laissa arriver tout près de lui sans m'entendre. Fanny s'était déjà enfuie par un sentiment de bienséance que ne justifiait que trop le négligé du bon ermite. Résolu de mettre un terme à cette barbare exécution, j'éternuai de toutes mes forces. Le patient tourna brusquement la tête, et qui était-ce, je vous prie, et qui cela pouvait-il être au monde, sinon cet enragé vicomte de Fleuri, que je cherchais partout depuis deux ans ? Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et que vous dirai-je de cet aimable Tunisien, sinon que sa conversion est aussi complète que sa ruine ? Renversé par un caprice de son maître, contraint de fuir sous un déguisement, notre pauvre Almanzor avait enfin ouvert les yeux sur la coupable folie de sa conduite, et il s'en punissait comme je vous l'ai dit, quand j'ai eu le bonheur de le

rencontrer. Nous avons déjeuné fort gaiement tous trois à Gémenos; il n'a rien perdu de son esprit, et je ne désespère pas d'amener bientôt notre flagellant à des sentiments plus humains pour lui-même. J'ai écrit de suite à V...; il me promet pour ce pauvre vicomte une petite perception en province, ce qui me paraît une pénitence bien suffisante pour des fautes graves sans doute, mais que le cher homme, vous l'avez connu, a commises plutôt par étourderie qu'autrement.... »

La Restauration et à sa suite le milliard de l'indemnité rendirent bientôt aussi inutile qu'inefficace la bonne volonté du grand personnage auprès de qui le chevalier s'était fait solliciteur pour la première fois de sa vie. Rentré dans une faible partie de ses biens, confisqués pendant la Révolution, le vicomte Almanzor a vécu doucement à Paris jusqu'en 1842, dans l'intimité du chevalier, chez qui nous avons eu l'honneur de le rencontrer plusieurs fois.



La Restauration accomplie, le chevalier ne tint pas longtemps rigueur à une cour que ses vœux avaient si souvent rappelée. Il n'y fit cependant qu'une courte apparition.

Il était dans la destinée du chevalier, ou plutôt dans son caractère, de ne s'accorder avec nul pouvoir existant; l'exercice de l'autorité a des transactions forcées qu'il ne savait point reconnaître. Le roi Louis XVIII n'était pas assez royaliste, il portait des guêtres, et les réceptions des Tuileries parurent au chevalier un peu trop mélangées. Peut-être aussi ne lui accorda-t-on pas, dans les préoccupations d'une installation nouvelle, toute l'importance qu'il s'octroyait à si juste titre à lui-même.

Il fut plus heureux au château de Versailles, asile gratuitement ouvert, pendant quelques années, à l'ancienne noblesse éprouvée par le sort. Là, du moins, le chevalier fut goûté autant qu'il méritait de l'être. On le vit donc repapillonner de plus belle parmi les beautés un peu mûries qui avaient jadis obtenu ses premiers hommages. Sa muse, retrouvant un auditoire digne d'elle, lui fournit, on va en juger, quelques heureuses réminiscences de ses beaux jours.

A MADAME LA COMTESSE C... DE V...

EN LA REVoyANT APRÈS L'ÉMIGRATION

Après dix ans de répit,
Las de vous boudier, Climène,
J'arrive un peu décrépiti
Aux pieds où l'ennui ramène
Ceux qu'éloigna le dépit.

Marquis, abbés, mousquetaires,
Victimes de vos noirceurs,
Rivaux, membres honoraires,
Collègues et successeurs,
Je revols tous mes confrères.

Titulaire de l'emploi,
J'ai droit à leur accolade;
Ils sont tous ici, ma foi!
Sujets d'une cour nomade
Qui n'a point connu de roi.

Qu'à grand'peine on se console
D'un espoir évanoui !
Ame cruelle ou frivole
Pourquoi, disant toujours oui,
Ne jamais tenir parole ?

Et pourtant, j'en suis certain,
Vous ne mentiez pas, volage.
Quel caprice du destin
A mis dans un corps si sage
Un esprit si libertin ?

Tous ceux qu'un amour parjure
N'assassina qu'à moitié
Ont pardonné leur injure
A la fidèle amitié
Qui soigne encor leur blessure.

Aussi leur peuple soumis
Vous laissez compter sans peine

LE CHEVALIER D'AÏ.

Vos amants par vos amis,
Et c'est pourquoi, Madeleine,
Vos péchés vous sont remis.

A UNE BELLE PARLEUSE

Vous avez ces mots délicats,
Ce bel art de conter et ces formes exquisés
Qu'à nos petits soupers, à nos grandes marquises,
Envie un siècle d'avocats.

Sérieuse au besoin, mobile comme l'onde,
Esclave et reine du moment,
Vous interrogez finement,
Mais vous ne souffrez pas, hélas ! qu'on vous réponde.

Il est vrai que vous devinez
La réplique ou l'aveu d'une âme embarrassée,
Et que chacun en vous admire sa pensée
Aux tours heureux dont vous l'ornez.

Certe on regrette peu ce qu'on aurait pu dire
Aussitôt que l'on vous entend ;
Écoutez un avis pourtant,
C'est celui d'un amant réduit à vous écrire :

Vos yeux suffisent à charmer ;
Soyez donc quelquefois moins brillante et plus tendre :
Si vous parlez toujours, Orphise, à vous entendre
On oubliera de vous aimer.

PLUS TARD A LA MÊME

SONNET

A la ville, à la cour, régniez nonchalamment,
Marquise, et de bien haut regardez nos caillettes,
Vous avez tout : l'orgueil, splendide vêtement
Qui flotte, secouant et semant les paillettes ;

Ce qu'il faut de beauté sans le secret aimant
Qui mène aux jupons courts de certaines fillettes ;

Mais surtout, ah! surtout l'esprit, fin diamant
Dont l'art et le caprice ont taillé les facettes.

Hier, pour conquérir ce joyau précieux,
J'aurais, comme Encelade, escaladé les cieux.
Ou sondé sans pâlir les abîmes de l'onde.

Aujourd'hui je préfère, à ne vous rien céler,
L'humble perle qui tremble aux cils d'Emma la blonde
Quand son amant séduit vous écoute parler.

SONNET

J'ai rencontré la feinte et l'oubli, plus fatal,
L'épine sous la fleur, l'épingle sous la tresse,
Sans me décourager d'effeuiller ma jeunesse.
Sans avoir décidé si l'amour est un mal.

Pour quelque peu de lie au profond du cristal,
Je n'ai pas rejeté sa coupe et son ivresse ;

Du bonheur qu'il m'a fait j'ai béni la tristesse,
Et de ses nouveaux traits je brave l'arsenal.

Vénus le sait, Vénus, qui ne m'épargne guère,
M'a vu, las et blessé, recommencer la guerre
Au déclin de mes jours.

Je porte avec orgueil ma couronne fanée,
Et mon cœur s'abandonne à l'erreur obstinée
Des dernières amours.

Malgré quelques hardiesses qui étonnèrent ¹, ces productions et bien d'autres furent d'abord on ne peut plus goûtées à Versailles, ce fut un enivrement des deux parts. Mais le chevalier avait beau être ou avoir été de l'académie des *Immobili*, et tenir beaucoup à ce titre, il avait, à son insu, marché un peu avec son siècle, comme ces négateurs du mouvement qui n'en font pas moins neuf mille lieues par vingt-quatre heures ; aussi ne tarda-t-il pas à scandaliser, par de certains écarts de goût et par ce que j'appellerais en lui des fusées de conduite, une société qui n'admettait encore qu'avec une grande réserve le système de Copernic. Sans vouloir d'abord en venir à une scission ouverte, il se rendit

¹ Béni la tristesse d'un bonheur (septième vers du dernier sonnet) ; il y a contradiction, disait le marquis de Villepaille. Et il n'avait pas tort.

peu à peu assez rare au château, et donna enfin un certain éclat à sa retraite par l'envoi du morceau suivant, qui causa un scandale dont la génération actuelle ne saurait se faire une idée.

Appeler le progrès chimère,
Mépriser l'abbé de Raynal,
Trouver Crébillon immoral,
Traiter d'empoisonneur austère
L'auteur du *Contrat social*,
C'est à quoi volontiers j'adhère.
Refuser l'esprit à Voltaire,
Passe encor, c'est original.
Souffrir qu'on vante l'Angleterre,
Où je n'irai jamais, j'espère,
Cela m'est à peu près égal.
Nier la rondeur de la terre,
Je n'y vois pas encor grand mal;
Mais ne pas croire à la lumière
Serait par trop paradoxal;
Je veux bien être un fruit de serre,
Mais non pas un fruit de bocal.

VI



Les pailles une fois rompues, le chevalier partit sur cette pirouette, et ne s'arrêta qu'à Paris, où il débuta par le sacrifice de sa queue, à laquelle il tenait beaucoup. Il ne garda que l'œil de poudre. Transigeant ainsi peu à peu avec l'esprit moderne, il rajeunit le cercle de ses relations, et suivit avec un intérêt croissant le mouvement littéraire qui s'opérait sous les auspices d'une liberté modérée, dont la France depuis lors paraît s'être jugée indigne. Le chevalier, en somme, ne tenait à l'ancien régime que par ses bonnes manières et l'élégance de son esprit; il avait même été, l'on peut s'en souvenir, assez novateur en 89. Les germes déposés en lui par son commerce avec M. de Chénier (il n'appela jamais autrement notre André)

ne tardèrent pas à se réveiller dans la fermentation générale, et le chevalier donna bientôt avec ardeur dans le mouvement appelé romantique. Au café Valois, cercle royaliste et classique, nous l'avons vu souvent au milieu d'un gros d'ennemis s'escrimer et rompre des lances en faveur de Victor Hugo. J'en appelle aux souvenirs de Gérard de Nerval et du comte de Gramont. M. Gustave Planche lui-même, adversaire déclaré de notre grand lyrique, doit porter sous son gilet les marques de plus d'une botte que lui poussa le chevalier. Les choses allèrent plus loin que ne voudra le croire la jeunesse posée d'aujourd'hui. Le marquis de Rivarol, si spirituel et si bienveillant d'ordinaire, rompit avec le chevalier. Celui-ci, à la vérité, ne s'en tenait pas aux paroles ; payant bravement de sa personne, il composa quelques morceaux dont l'exaltation fantaisiste fut à peine égalée plus tard. Une si belle ardeur ne pouvait être que passagère.

En littérature comme en politique, l'esprit timoré du chevalier, horripilé des maraudes commises par les enfants perdus de l'armée révolutionnaire, devait revenir sur ses pas, et aller trop loin dans la réaction.

Il avait arboré, comme une déclaration nette et franche, un peu exagérée sans doute, mais posant haut la question, l'*Escalier* — *dérobé* du chef de l'école. Le *Point sur un i* d'Alfred de Musset l'avait bien un peu ébranlé ; mais au *Paul, il neige*, du jeune et bouillant Vacquerie, le chevalier perdit la tête, et, *relicta non bene parmula...*

Dieu seul est grand, mes frères.

Le malheur voulut qu'ayant ouvert le volume au hasard, le chevalier fût tombé précisément sur ce violent *Paul, il neige*, précédé et suivi de si charmantes choses, et qui, lui-même, tout bien examiné... mais il ne s'agit point ici de mes opinions personnelles.

Deux pages encore, deux pages, et le chevalier nous restait !

Mais, *sic voluere fata* ! Il fuyait, il n'écoutait rien.

A Fontanes, il courait encore.

Et encore à Delille.

Et toujours, et toujours.

Que n'alla-t-il jusqu'à Ronsard ?

Pour effacer jusqu'à la trace de ce qu'il voulait bien appeler ses erreurs, et éviter ainsi le procès que la postérité ne pouvait manquer de lui faire, le malin chevalier eut soin d'anéantir toutes les pièces de conviction.

Heureusement les recueils du temps nous en ont conservé quelques-unes, publiées sous des noms d'emprunt, innocente ruse qu'il nous appartient mieux qu'à tout autre de révéler.

Les délicats observeront dans ces divers morceaux la lutte sourde des deux principes qui se disputèrent jusqu'à la fin l'esprit mobile du chevalier.

BIANCA CAPELLO

Quand Bianca, l'amoureuse brune,
S'éveilla duchesse un matin,
Au nez du peuple florentin,
Dieu sait le bruit! — Quoi! duchesse, une...
Les mamans surtout se plaignaient
Et les bigotes s'indignaient.

On respirait sur la terrasse
L'air frais, l'air embaumé du soir;
C'était là qu'il faisait beau voir
Nains trapus, lévriers de race,
Perroquets aux vives couleurs
Gravissant des vases de fleurs;

Pages dont flottent les panaches
Sous la brise des éventails,
Cavaliers aux rouges camails,
Princes, cardinaux à moustaches,
Vieux Byzantins aux castans lourds
De brocart d'or et de velours.

Là, des cheveux noirs qui se tordent
Sous des griffes d'or et d'émail,

Saignent des gouttes de corail ;
Là, des seins montent et débordent
Quand sous l'ombre du parasol
Une haleine effleure un beau col.

En bas, sur les dalles brûlantes,
Le peuple sale, mais heureux,
Du melon frais et savoureux
Hume les tranches ruisselantes,
Beau, luisant, ventru, débâté.
Ivre de joie et de santé.

Et l'insouciant duchesse
Égrène en riant son collier
Sur les marbres de l'escalier,
Où la foule accourt et se presse,
Et plus d'un, en levant les yeux,
A cru voir un ange des cieus.

— Qui put s'y tromper de la sorte ?
Va s'écrier un connaisseur.
— Le premier fut son confesseur.
Le plus fin s'y trompe, et qu'importe ?
N'est-il pas deux fois insensé
L'amant que rongé le passé ?

Amis, gardons-nous des morsures
Du serpent nommé souvenir ;
Avons-nous peur que l'avenir

Nous garde trop peu de tortures ?
Pour jouir sachons oublier,
L'amour n'a point de sablier.

Le Médecis pensait de même ;
Que pouvait-il faire de mieux ?
Comme il était sentencieux,
Il exposa tout son système
De philosophie et d'amour
Par-devant les railleurs de cour.

On comprend que toute la glose
A mots couverts se déroula,
La duchesse était près de là ;
A ses pieds gisait une rose ;
Le duc vers la fleur se baissa,
Et gravement la ramassa.

Puis il sourit et dit : « Mignonne,
A combien de plats courtisans
As-tu prodigué ton encens,
Toi que déjà l'on abandonne ?
Petite fleur que Dieu bénit
Et que nul souffle ne ternit ;

« Petite fleur, l'ennui me ronge,
La création me déplaît,
Mon bouffon n'est pas assez laid.

A l'amitié, doux et vain songe,
Déjà mon cœur a dit adieu,
Et je ne croirais pas en Dieu,

« S'il n'eût créé deux belles choses
Dont le parfum a demeuré
Après que tous l'ont savouré :
Vivent les femmes et les roses ! »
Il dit. Tisbé se détourna.
La cour comprit et s'inclina.

Paris, 1851.

LA TORPILLE

Une fille, à Plô-meur,
M'a pris dans sa nacelle ;
J'étais assis près d'elle,
Sur le banc du rameur.

Là-bas dans le ciel rose.
Où le jour lutte encor,

LE CHEVALIER D'Ă.

Cet astre aux cheveux d'or,
C'est Freya qui dit : Ose.

Hélène, si j'osais,
Feriez-vous la rebelle ?
Mais Hélène est trop belle,
Je n'oserai jamais.

Quand je perdais haleine,
Quand l'onde jaillissait,
Ou si ma main laissait
L'aviron à la traine,

Mon regard inquiet
Cherchait les yeux d'Hélène ;
Mais, de me voir en peine,
Hélène souriait ;

Ou bien, faisant la moue,
Se détournait un peu,
Sous mon regard de feu,
Sentant brûler sa joue.

J'avais honte et souci
D'être encor si novice,
Lorsque de sa malice,
Mon jeune âge eut merci.

Sa main, qui me seconde,
Guide la mienne enfin ;
Déjà, comme un dauphin,
Notre barque fend l'onde,

Et nos rames au vent
Jettent plus d'étincelles
Que d'étoiles nouvelles
Ne brillent au levant.

Nos deux corps se confondent
En un seul mouvement ;
Harmonieusement
Nos efforts se répondent.

Mélas ! pauvre innocent,
J'ai touché la torpille.
Guéris-moi, chère fille,
L'amour est dans mon sang.

Hélène, ta main brûle,
Cesse enfin de m'aider,
Nous allons aborder,
Si le port ne recule.

YVONNE

I

Quand la mer est belle,
Yvonne, comme elle,
Chante dans son lit ;
Quand la mer moutonne,
La belle Bretonne
Frissonne et pâlit.

Alerte et sauvage,
Fuyant du ménage
Le soin calme et doux,
Souvent sur la grève,
Assise elle rêve,
L'oreille aux genoux.

Ses deux bras entourent
Sa jupe, où se fourrent
Ses pieds blancs et nus,
Et son œil embrasse,

A travers l'espace,
Des cieus inconnus.

Seule dans la foule,
Sa pensée, où roule
Quelque vision,
Ouvre une aile aiguë,
Et fuit sous la nue,
Comme l'alcyon.

Sa mère s'alarme
Et cache une larme.
Puis s'en va prier
Pour l'enfant morose,
Hirondelle éclose
Au nid du ramier.

Ce brick qu'on remorque,
Serait-ce pas l'Orque?
Il vint l'an dernier,
Pour une avarie.
Encor, je parie,
Quelque négrier.

Chez nous l'équipage
Fera du tapage,
Car, en l'attendant,

LE CHEVALIER D'AÏ.

Plus d'une fillette
Soupire, inquiète
Pour le commandant.

Qu'il charge d'ébène,
De fer ou de chêne,
C'est un homme fier;
Un œil doux et mâle,
Bleu sous un front pâle;
Un homme de mer.

II

— Viens, et sois-moi fidèle.
A bord, où je suis roi;
Le canon seul, ma belle,
Parle plus haut que moi.

— Je n'ai plus de courage,
Mon sommeil est troublé
Depuis ce jour d'orage
Où vous m'avez parlé.

— Viens, comme l'hirondelle,
Dormir dans mes agrès !

L'Océan qui t'appelle
Bercera tes regrets.

— Qui, moi? laisser ma mère
Pour aller avec vous!
Ne plus voir mon vieux père!...
Où nous marirons-nous?

— Je n'en sais rien, mignonne;
Quand nous prenons la mer.
Je dis à la madone:
Allons où va l'éclair.

— Pourquoi votre navire
A-t-il sous son beaupré
Un aigle qui m'attire.
Un grand aigle doré?

— Quand nous voyons au large,
Gouvernant au plus près,
Gabarre ou sloop de charge,
Et qu'il vente bon frais,

Comme vous, mes fillettes,
On met la toile au vent,
Cacatois et bonnettes
Et royaux en avant.

LE CHEVALIER D'AI.

Quand on veut aller vite,
Il faut tirer peu d'eau,
Ou bien à ma petite
Il faut faire un cadeau.

Voilà pourquoi, je pense,
On voit sous mon beaupré
Un aigle qui s'élance,
Un grand aigle doré.

III

Ah ! le beau novice
Qu'a le commandant !
Il fait son service
Fort commodément.

Rouge est sa ceinture,
Rouge est son bonnet :
Mais sa chevelure,
Nul ne la connaît.

— Quand le capitaine
Dormir je verrai,

Mes cheveux d'ébène
Je vous montrerai.

Ce mot-là, novice,
Vous coûtera cher...
Mais le pied lui glisse.
Un homme à la mer!

— Faut larguer l'écoute,
Dit le lieutenant.
— Timonier, en route!
Dit le commandant.

Les chanvres sont rares,
Faut les ménager ;
Gardons nos amarres,
Et laissons nager.

La ceinture rouge
Qu'on voudrait sauver,
Le premier qui bouge
Ira la trouver.

L'ÉMOTION DE BARBEROUSSE

Dans un vieux cloître d'Allemagne
Le vieux Barberousse est assis,
Pâle et froid comme la montagne,
Au front neigeux, aux flancs noircis.
Ses sourcils voilent sa paupière
Et sa barbe a troué la pierre
Depuis que, par enchantement,
Spectre vivant, ombre palpable,
Il attend, absous ou coupable,
Le jour du dernier jugement.

Bien des prélats avec leur suite,
Bien des rois en grand appareil,
A ce front qui toujours médite
Sont venus demander conseil.
Des guerriers sonnant dans leurs armes,
Des impératrices en larmes,
Ont mis à ses pieds leurs douleurs ;
Il s'est tu ; sous les voûtes saintes,
L'écho seul répondait aux plaintes,
Et le pavé buvait les pleurs.

Ni les sanglots de la patrie,
Ni la fanfare du vainqueur,

De sa profonde rêverie
N'ont pu distraire ce grand cœur.
Il a vu, sans même en sourire,
Le globe du très-saint empire
Tomber vermoulu de ses mains,
Et l'histoire du monastère
Dit que, seul, un pauvre trouvère
Émut ce grand roi des Romains.

Que n'ose un poète ? Le traître
Lui-même s'était accusé
D'aimer la fille de son maître,
Un duc non médiatisé !
Le monarque était d'humeur douce :
« Qu'il fasse pleurer Barberousse,
Dit-il, et je m'attendrirai ;
A ce prix est la main d'Orphise,
Bien qu'à cinq rois on l'ait promise. »
Le poète dit : « J'essairai. »

Aussitôt, sur un mot du Sire,
Le cloître s'ouvre à deux battants,
Et la cour au fade sourire
Entoure les deux combattants.
L'un sent pâlir sous la verveine
Son front, où de la jeune reine
Tombent les regards méprisants ;
L'autre, sphinx immobile et blême,
Semble écrasé sous le problème
Qu'il porte depuis six cents ans.

Mais le poëte se rassure ;
 Déjà, sur son cœur raffermi,
 Pressant, pour fermer sa blessure,
 Son vieux luth, son fidèle ami,
 Il chante, et les barons stupides
 Sentent sous leurs crânes arides
 Germer des restes de cerveaux ;
 Et vous eussiez vu des landgraves
 Aux nez busqués, aux fronts concaves,
 Souffler comme de vieux chevaux.

« Mais, disait un poëte aulique,
 L'enfant s'y prend tout de travers ;
 Pour charmer ce cataleptique,
 Que ne lui lisait-il nos vers ?
 S'il a renié tout symbole,
 S'il n'est de l'une ou l'autre école,
 Éteignons-le sous nos arrêts.
 Réduit à sa force intrinsèque,
 Pour lui point de bibliothèque
 Ni de *bons* sur les fonds secrets.

« Qu'il n'ait, pour ronfler dans sa chaise,
 Ni *mission* à Tombouctou,
 Ni *chaire* où l'on cause à son aise
 De n'importe quoi, n'importe où.
 En butte au silence qui tue,
 Qu'en vain il rime et s'évertue,
 Pauvre, méconnu, décoré,
 Pour lui, point d'auguste suffrage,

LE CHEVALIER D'Ă.

145

De tabatière à mettre en gage
Ni de porte-crayon doré ! »

Ainsi parlait cet honnête homme,
Et le poète allait rhythmant,
Quand du vieil empereur de Rome
Se gonfla le sein allemand.
De ses yeux deux larmes jaillirent,
Que les bons moines recueillirent.
Depuis, les larmes ont tari ;
Mais on montre encor la fiole.
Le duc ne tint pas sa parole,
Mais la duchesse avait souri.

Paris, 1856.

LA NORMANDE

PALINODIE

Il n'est pas qu'en Andalousie
Des brunes à l'œil agaçant,
Qui, sous la verte jalousie,
Tendent leurs filets au passant ;

LE CHEVALIER D'AI.

Je sais une fille à Trouville,
Brune à l'œil bleu,
Comme on n'en voit guère à Séville,
Par la sambleu !

Ses yeux sont fendus en amande,
Son pied est grand comme la main ;
Elle est vive, quoique Normande,
Et je l'ai vue aller au bain ;
Sa taille est fine et bien cambrée,
Mais, ô douleur !
Rose n'est pâle ni cuivrée,
C'est un malheur.

Son teint de lis, sans nul mélange
Des tons de l'ambre et du chaudron,
N'a ni les splendeurs de l'orange
Ni le pâle éclat du citron ;
Sa hanche n'est point opulente
A bon marché,
Et sa poitrine est excellente ;
J'en suis fâché.

Malgré tous ces désavantages,
O siècle ! ô mœurs ! la pauvre enfant
Fait tourner la tête aux plus sages,
Tant le goût va se dépravant ;
Et Paquita, retour sinistre,
Amour du laid,

En' est pour les frais de son bistre
Sur le galet.

Avec ses doux yeux, sa voix douce,
Cher objet de mes premiers feux,
On dit que Nourmahal la rousse
Va faire teindre ses cheveux.
Ainsi règnent, suivant nos modes,
Neige ou charbon ;
Comme la fleur qui nomma Rhodes,
Rose tient bon.

Il faut la voir quand, le dimanche,
Pour faire damner les galants,
Elle met sur sa coiffe blanche
Son grand bonnet à deux volants ;
On croit la prendre par les ailes,
Mais chaque fois
Rose, comme les demoiselles,
Fuit sous les doigts.

Parfois sa gravité lui pèse,
Et sa vertu l'ennuie un peu ;
Alors un moineau qu'elle baise
Lui sert à nous piquer au jeu ;
Moi-même un jour, levant la tête,
Je dis : « Eh ! quoi !
Tant de baisers pour une bête,
Et rien pour moi ? »

« *Allais, marchais*, dit la Normande
 Tout en jouant de son appeau,
 Est-ce en plein jour que l'on demande? »
 A minuit, je pris mon chapeau,
 Mon manteau couleur de muraille,
 Mes pistolets,
 Et, pour écarter la canaille,
 Mon *groom* anglais.

Je rimais alors, je vous jure,
 En novateur assez hardi,
 Et je déplaçais la césure
 Fort joliment pour un *dandy*;
 Mais j'eus beau siffler pour ma brune
 Vingt *boléros*,
 Je ne vis briller que la lune
 Dans ses carreaux.

Las de victoires trop faciles,
 Quand nous sortons du balbala,
 Nous autres séducteurs habiles,
 Nous avons de ces succès-là.
 Quant à Rose, veut-on connaître
 L'oiseau chéri
 Qu'elle appelle de sa fenêtre?
 C'est un mari.

Cette palinodie, où perce déjà une opposition conte-

nue aux principes du romantisme, n'épuisa pas complètement la rancune du chevalier contre l'école dont il abandonnait si malencontreusement le glorieux drapeau.

L'allusion ne lui parut bientôt plus une arme assez directe. Brûlant ce qu'il avait adoré (comme le fier Sincambre), il dessina carrément son hostilité en parodiant un des plus beaux morceaux de la poésie moderne.

Ce manifeste, lancé par le *Corsaire*, vécut en ce temps-là ce que vivent les roses. En lui rendant aujourd'hui cette vie éphémère, nous sommes sûr de ne point offenser un illustre poète, qui s'est trop souvent et trop sérieusement parodié lui-même pour refuser la même licence à qui ne l'a prise qu'une fois et en plaisantant.

LE RETOUR DU ROI D'YVETOT

ou

PARODIE DE QUELQUES PASSAGES D'UN POÈME LYRIQUE
DE VICTOR HUGO

I

Sire, vous reviendrez sans tambour ni trompette,
Sans tocsin, sans combat, dans cent ans au plus tôt,

Trainé par un roussin, sur une humble charrette,
En simple paletot.

Par la porte Maillot, où nul n'ira se battre,
Sire, vous reviendrez quand il fera moins froid ¹,
Gros comme Louis Dix-Huit, béni comme Henri Quatre,
Pour abolir l'octroi.

Paris, donnant pour rien de monstrueux cigares,
Paris, en votre honneur, affranchira le vin,
Et l'odieux tambour, le clairon, les fanfares,
Se tairont à la fin.

Ce peuple, qui semblait avoir perdu la carte,
Heureux de la payer pour en finir plus tôt,
Cessera de flotter du jeune Bonaparte
Au vieux roi d'Yvetot.

Reconnaissant en vous une âme honnête et bonne,
Il vous célébrera dans maint joyeux refrain,
Et vous remplacerez sur la haute colonne
La capote d'airain.

En vous voyant passer, chef du nouvel empire,
Les soldats ébahis tomberont à genoux,

¹ On se rappelle le temps qu'il faisait le jour de l'entrée solennelle des restes mortels de l'empereur Napoléon.

**Mais vous ne pourrez pas vous pencher et leur dire :
Je suis content de vous.**

**Les poètes Chauvins, pléiade famélique,
Vous proclameront grands, immortels; mais, hélas!
Tandis qu'on les lira dans l'arrière-boutique,
Vous ne les lirez pas.**

**Vous serez endormi, figure douce et fière,
De ce calme sommeil plein de rêves plaisants,
Dont Horace à Tibur dort couronné de lierre
Depuis dix-huit cents ans,**

**Le verre en main, l'œil clos, la lèvre encore émue
Par le dernier adieu de votre Jeanneton,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
Son bonnet de coton.**

II

**Chaillot mène à Passy, tout chemin mène à Rome,
Mais il faut pour entrer dans Paris, mon brave homme,
Enfoncer la Fayette et le juste-milieu,
Griser l'armée entière et le garde champêtre,**

Buveur infatigable, en un mot il faut être
Plus qu'une outre et presque un Romieu.

Oh! Paris coûte cher; c'est la cuve sacrée;
Paris, c'est la futaille, ample, démesurée,
Que ne peut épuiser la soif des bons garçons.
Pour entrer dans Paris, la ville de mémoire,
Il faut perdre la sienne, il faut boire
La mer et ses poissons.

III

Oh! te vider n'est pas facile,
France, cuvier toujours rempli,
Toi que Bacchus a pour asile,
Mère du beaune et du chably.
Au doux nectar que ton sein roule,
Tout l'univers s'abreuve en foule,
Esclave de ton jus divin;
Tonneau dont Paris est la bonde,
La France est la tête du monde,
Borgne dont l'œil pleure du vin.

Te boucher! ô rage insensée!
Crime, folie, impiété!

Ce serait rendre la pensée
A l'idiote humanité.
Te démolir ! Coupable audace !
Car, dans le cerceau qui l'embrasse,
Tous les peuples doivent s'unir.
L'Europe entière est déjà grise.
Qui donc ferait cette bêtise
De décapiter l'avenir ?

Te remplir d'eau ! S'il se rencontre
Des gens pour courir ce danger,
Vois donc la chose que leur montre
Ce roi chanté par Béranger.
Trop tôt, pacifique symbole,
Il voulut renverser l'idole
Qu'encense l'humaine fureur ;
Jacob ne luttait qu'avec l'ange ;
Mal inspiré par la vendange,
Il luttait avec l'empereur.

Mais enfin, épargnant la sève
Des peuples si lents à guérir,
Il va conquérir sans le glaive
Ce que le vin doit conquérir.
Hâte-toi, rival de Silène,
Pour que David n'ait pas la peine
De retailler le mont Athos,
Conjure la foudre qui gronde,
Donne enfin le repos au monde
Et délivre-nous du pathos.

Cette parodie, qui porte sa date avec elle, nous montre le poète conservant dans la soixantaine une partie de sa bonne humeur ; elle est cependant sa dernière production, et peut être considérée comme son testament littéraire.

La pièce suivante, antérieure de peu de mois, nous donnera le dernier mot du chevalier en politique.

PASTORALE

Ah ! si j'étais celui qu'on nomme...
Monsieur Hébert, tenez-vous coi,
Nous saurons éluder la loi ;
Celui qu'on nommait le jeune homme
En Écosse, quand la terreur
Avait Cromwell pour procureur.

Si j'étais, dis-je, à votre place
(Sire, pardon, ce sont des vers),
Loin de subir comme un revers
L'exil où Dieu retient ma race,
Je ne craindrais, heureux banni,
Que de le voir trop tôt fini.

Charmé qu'il sauve à ma jeunesse
Les soucis du métier de roi,

J'essairais de vivre pour moi,
Berger dans un coin de la Grèce,
Et j'achèterais un canton
De l'Arcadie au prince Othon.

Là, sous les yeux de la décence,
Mais sourds aux règles de Zénon,
Les murs d'un nouveau Trianon
S'élèveraient comme en cadence,
Nos maçons étant Rossini,
Grisi, Lablache et Rubini.

Les Phidias de nos écoles
(On parviendrait à les loger)
Pourraient, je crois, sans déroger,
Nous rendre les vieilles idoles
De ces dieux avec nous chassés,
Et qu'on a si mal remplacés.

L'urbanité, mode qui passe,
L'innocente malignité,
Le bon goût, la franche gaité,
L'antique honneur, la bonne grâce.
Dieux bannis par le genre anglais,
Vivraient sculptés dans mon palais.

Mais, pour décorer leurs chapelles,
Il faudrait qu'un jour de loisir

Paris voulut se dessaisir
De quelques-uns de ses Apelles.
Même on pourrait se contenter
D'un Mignard, s'il voulait rester.

Aux poètes — sans qu'on les cite
Chacun sait qui viendrait à moi, —
Je dirais : Enfants, point de roi,
C'est un ami qui vous invite,
Le moins sage parmi les fous,
Un vrai paresseux comme vous.

Venez, précieuses bergères,
Corsages sveltes et cambrés,
Teints diaphanes ou dorés,
Bouches en cœur, gorges sincères
(Un flacon au *National*,
Sa pudeur va se trouver mal)!

Venez, rendez-nous les paillettes
Et la poudre qui rajeunit ;
Ici, l'amour fera son nid
De chacune de vos fossettes.
Orphises, s'il en est encor,
Venez à moi, je suis Lindor.

En attendant qu'on nous rappelle,
Ce qui pourra tarder un peu,

Émignons où le ciel est bleu,
Suivons la gloire et l'hirondelle ;
Soyons la France à l'étranger,
Amusons-nous pour nous venger.

Venez aussi, langues subtiles,
Venez et retournez souvent,
Rhapsodes qu'emporte le vent,
Feuillets de toutes les sibylles,
Venez, Mercures de l'esprit,
Causeurs qui n'avez rien écrit.

Que, sans nous, ils cuvent leur crime,
Ces aimables petits bourgeois !
Sous le martinet de leur choix
Qu'ils insultent l'ancien régime !
Venez, laissons ces malheureux
Bâiller et se fesser entre eux.

Laissons-les, ces petits Hercules,
S'escrimer contre nos aïeux
Et les singer à qui mieux mieux,
Moins odieux que ridicules.
Pauvres souris, je vois là-bas
Le chat qui guette leurs ébats.

Que ses griffes leur soient légères,
Qu'ils s'en tirent à hon marché !

LE CHEVALIER D'ÂI.

Puissent-ils, malgré leur péché,
 Ne pas trop regretter nos pères !
 A ce prix, rois, peuple et marquis,
 Rions, ce droit nous est acquis.

Rions de tout avec Horace ;
 Sans rêver de tardifs retours,
 Passons le temps comme aux beaux jours
 Du Décaméron de Boccace ;
 Ressuscitons à l'Orient
 Le passé jeune et souriant.

ENVOI

Sire, une telle fantaisie,
 Si vous la vouliez prendre à cœur,
 En dépit d'un âge moqueur,
 Serait une ère en poésie,
 Et ce siècle, n'eût-il qu'un jour,
 Vaudrait Léon-Dix et sa cour.

Faute d'une armure à sa taille,
 Un noble cœur doit se loger
 Sous le hoqueton du berger.
 Clio, muse qui s'encanaille,
 Pourrait refuser son burin
 Aux exploits d'un tel souverain.

Mais un jour, conduit par Orphise
A la toilette des neuf sœurs,
Où sont tous les vrais connaisseurs,
Il verrait, charmante surprise,
Son règne illustré par Watteau
Sur un éventail d'Érato.



VII



Le chevalier d'Aï, quoique rarement infidèle à la poésie, avait composé pendant les dernières années de sa vie, sous l'inspiration d'une femme du plus grand monde, une sorte de roman politique dont le titre ne manquait ni d'ambition ni de grâce.

Le fragment que nous en offrons ici au lecteur a malheureusement seul échappé à la combustion présumée des *Commentaires de Césarine*.

Quelques personnes ont vu dans ce passage une aventure du chevalier, habillée avec les détours et les ménagements infinis dont il usait toujours vis-à-vis de soi-même, étant, comme lui disait un jour Th. Gautier, son propre *cavalier servant*.

.

« Quel est, dit Pérégrinus, cet homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, sur qui se porte en ce moment l'attention de quelques députés et surtout de la tribune des journalistes? il vient de se placer au centre droit... Tenez, le voici qui vous regarde et vous sourit avec un embarras mal déguisé.

« Le marquis, après avoir salué le personnage en question, dirigea vivement ses regards vers une tribune d'où une femme jeune et belle lui adressa un gracieux sourire. Il échangea avec elle plusieurs signes d'intelligence qui avaient évidemment rapport au jeune représentant désigné par Pérégrinus; et puis, le marquis, répondant enfin à l'interrogation de ce dernier :

« — Oh! fit-il, pour celui-ci...

« Et une suspension grosse de révélations piquantes rappela à Pérégrinus le *Quos ego* de son ami Virgile.

« — Eh bien, celui-ci? dit l'impatient questionneur.

« — Eh bien! dit le marquis en humant une prise avec la coquette lenteur d'un orateur sûr de son auditoire, cet homme, dont l'air noble vous intéresse, est pour le pouvoir une acquisition nouvelle, dont l'importance n'est appréciée que d'un petit nombre de gens, mais de gens forts, une acquisition réputée impossible jusqu'à ce jour parmi tout ce qui se mêle de ces sortes de marchés. Balancé par ses goûts aristocratiques et par ses sympathies radicales, il a servi tour à tour les deux oppositions, fidèle seulement à sa haine pour le gouvernement de Juillet. Fuyant la réputation d'écrivain avec autant de soin que d'autres la recher-

chent, ses travaux et surtout ses inspirations ont fait la fortune littéraire et politique de plusieurs publicistes dans les deux camps. Mêlé à toutes les intrigues politiques qui ont agité l'Europe dans ces dernières années, le duc Lionel de *** (permettez-moi de vous taire son véritable nom) vote aujourd'hui avec les centriers; le pendule s'est arrêté.

« — Mais, dit Pérégrinus, avec un titre comme le sien, avec des talents tels que ceux que vous lui accordez, et jugé digne des avances du pouvoir, comment ne siège-t-il pas à la Chambre des pairs?

« — Quant à son titre, auquel il n'a droit que depuis la mort récente d'un oncle, chef de sa maison, je vous dirai qu'il ne le porte pas plus que son véritable nom; celui-ci n'est connu que de quelques amis. Lionel est un député pseudonyme, et, quant à ses talents, ils sont assez réels et assez jeunes pour n'avoir pas encore besoin des Invalides; d'ailleurs ses évolutions politiques l'ont compromis, et il lui faut, pour regagner ses éperons, du temps et une arène sérieuse. Ses freddaines l'auraient même éloigné pour jamais de la scène modeste qui n'est pour lui qu'un marchepied, si une femme, à qui rien ne résiste, ne s'était mis en tête de persuader au pouvoir et à un homme de talent qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Tombé d'une vie fastueuse dans une médiocrité qui était pour lui la misère, Lionel résistait néanmoins à d'augustes avances, par dignité, par orgueil et par indolence; il a fallu, pour mener à bien la négociation, tout le savoir-faire du joli

maquignon en capote rose que vous m'avez vu saluer il n'y a qu'un moment.

« — Je vous avoue, dit Pérégrinus, que moi, qui ai vu tant de choses étranges, je ne puis me faire une idée nette d'une négociation de ce genre; je ne vous en demande cependant pas tous les détails, mais j'en attends de vous quelques-uns sur les augustes avances dont vous avez parlé. Où et comment un simple citoyen peut-il recevoir d'augustes avances? Comment cela se formule-t-il?

« — C'est une circonstance de sa vie, répondit le marquis, que Lionel a cru ne pouvoir trop entourer de mystère. Moi-même, occupé en ce moment à rédiger ses Mémoires sous son inspiration, je me vois forcé d'adopter pour cette scène la forme étrange qu'il lui donna en me la racontant.

« — Quoi! vous publiez les Mémoires de Lionel, et il y consent?

« — Je publie, d'après quelques notes de mon ami, les Mémoires de l'Éclectisme; tant pis pour qui s'y reconnaîtra. J'en ai justement sur moi quelques chapitres en *épreuves* qui pourront vous édifier sur l'objet de votre curiosité.

« — Nous les lirons en voiture, dit Pérégrinus.

« Et tous deux profitèrent pour s'esquiver d'un moment où la tribune venait d'être envahie par un orateur de quatrième ordre. Afin de gagner l'heure du dîner, ils se firent conduire au bois.

« — D'augustes avances! disait Pérégrinus, voilà

un titre qui me plaît beaucoup pour un chapitre.

« — Ce ne sera pourtant pas l'intitulé de celui-ci, répondit le marquis en dépliant la feuille encore humide; mais, patience, nous y arrivons.

« L'excellente calèche de Pérégrinus roulait sans bruit et sans secousse sur le sable des Champs-Élysées. Il faisait un temps magnifique; une foule d'élégants équipages, emportant des figures grotesques ou charmantes, promettait à l'auditeur de précieuses distractions.

« Le marquis commença sa lecture.

UN MONUMENT NATIONAL.

« Un matin qu'il avait pris une forte dose d'opium après une nuit sans sommeil, Lionel se vit tout à coup transporté dans un vaste palais désert et démeublé, où le nouveau propriétaire n'avait laissé que des portraits d'aïeux, assez mal peints en général.

« Ces nobles personnages moisissaient à loisir, les uns suspendus aux corniches comme des larrons laissés au gibet pour l'exemple, les autres étendus sur les dalles, comme, à la morgue, des noyés que nul parent ne réclame, que nul ami ne reconnaît. Parmi eux il avisa un commandeur de Malte qui avait fait merveilles à la bataille de Lépante, et une chanoinesse dont la beauté avait fait grand bruit à la cour du régent.

« Le commandeur et la chanoinesse étaient de la maison de Lionel, et avaient figuré jadis en effigie dans

les salles du château de R... Hélas ! le temps n'avait pas plus épargné les portraits que les originaux : un cancer dévorait l'œil gauche de la chanoinesse ; le commandeur avait un trou à la place du cœur. Lionel leur adressa une homélie sur la profanation dont ils étaient victimes, il leur parla comme s'ils eussent pu l'entendre, et ils entendirent en effet ; les toiles s'animèrent, et le commandeur et la chanoinesse répondirent à ses protestations enthousiastes par un silencieux et dédaigneux sourire.

« Puis les portraits reprirent leur immobilité, et Lionel effaré poursuivit sa marche à travers les galeries. Chacune d'elles portait le numéro d'un siècle. Au seuil du dix-neuvième siècle trônait, sur un vieux fauteuil vermoulu, un homme d'assez belle mine et d'une forte corpulence, en qui une dignité native luttait contre un costume et des manières un peu bourgeoises.

« Cet homme se leva et tendit la main à Lionel, qui parut hésiter à livrer la sienne.

« — Oh ! oh ! fit le gros homme, on veut se faire désirer. Nous sommes de bonne maison et nous attendons pour nous rallier des offres sérieuses. Eh bien, voyons, je suis en belle humeur ce soir ; combien vous faut-il, mon brave gentilhomme?... Là, ne nous effarouchons pas ; ne sais-je pas bien ce que c'est ? Vieux, on a des enfants à placer, des brus à satisfaire ; il n'y a que les gendres qui soient pires que les brus. Jeune, on a une maîtresse et des créanciers ; on a fait une étourderie

sur papier timbré... par honneur, par honneur ! je ne l'entends pas autrement, pour sauver un ami, pour payer une dette sacrée, pour tendre un cachemire à une jeune fille qui se noyait... Enfin, on s'est mis dans une position délicate ; alors on se rapproche, on tourne autour de moi ; je connais ces allures, et, bon homme, je tends la main, l'affaire est faite, et l'on frappe dans cette main loyale que je vous offre encore, jeune homme. Si vous saviez combien de gens de parti l'ont serrée avec l'effusion plus ou moins bien jouée de la reconnaissance, qui n'ont point cessé pour cela de passer pour incorruptibles ! Allons, jouons cartes sur table, combien voulez-vous de vos parchemins ? J'ai résolu de faire relier toutes les brochures de ma bibliothèque avec tous les parchemins de la noblesse de France ; ce sera encore un monument national. Tenez, je suis rond en affaires, moi ; vous avez de l'esprit, vous connaissez le monde ; nous vous donnerons une place dans nos haras ; mais d'abord il vous faut de l'argent ? Eh bien, j'offre mille francs par quartier et mille francs par illustration. Cela peut aller loin, je ne retiens jamais rien pour les mésalliances, ne vous indignez pas ; la mésalliance s'est glissée dans plus d'une grande maison ; les familles chapitrales sont rares aujourd'hui. Citez-en dix qui puissent mettre à Strasbourg ou à Remiremont !

« Lionel s'inclina légèrement et passa outre.

« La salle du dix-neuvième siècle, où il venait d'entrer, était moins vide et mieux décorée que les précédentes ;

les murs étaient tapissés de lithographies coloriées représentant, dans les diverses phases de sa vie, le type à jamais célèbre de Robert Macaire; des milliers de statuettes de plâtre étaient rangées au pied des lambris.

« — Vous arrivez de loin, dit à Lionel le gros homme, qui l'avait suivi, et je crains fort que vous ne compreniez pas mieux cette représentation de l'époque que vous ne paraissiez avoir compris l'époque elle-même et le personnage qui la résume? Croyez-moi, je n'ai pas dit mon dernier mot, et peut-être n'avez-vous pas dit le vôtre. Vous me plaisez, et je voudrais vous attacher à moi, car vous êtes, en vérité, la plus sérieuse bouffonnerie politique que j'aie vue de ma vie, moi qui ai enterré le *grand* citoyen et le prince... Vous savez?... Tenez, vous avez déjà l'air moins farouche... Ah! l'on ne m'approche pas impunément. Je suis parfois un peu bourgeois, cela étonne au premier abord les gens de votre éducation et de votre humeur; mais je sais être grand seigneur au besoin; et, d'ailleurs, qu'importe? Henri IV sentait le gousset, brutal, luxurieux, gascon: c'est le grand Henri aujourd'hui. J'ai été mis plus bas que lui; je remonterai aussi haut. On dit en parlant de moi: « Ce gros homme; » on dira un jour: « Ce grand homme. » Mais j'oublie que je suis ici votre guide, et que je dois vous expliquer la décoration de ce salon. Les fresques sont de M. Daumier; nous devons la plupart des statues à M. Dantan. Permettez que je vous présente les deux artistes qui ont le mieux

compris leur siècle, et que leur siècle a le mieux compris. J'ai posé souvent pour le premier; tout ce qu'il y a de célèbre dans ce temps-ci a posé sans le savoir pour le second.

« — Je connais ces croquis, dit Lionel en souriant; j'en ai admiré la collection à Tombouctou, où elle faisait fureur l'année passée. Quant à ces plâtres, leur signification est sans doute plus intimement liée aux notions de la vie parisienne.

« — Pas davantage, interrompit l'artiste; mes charges sont cosmopolites. Cette tête puissante, d'où un nain difforme extrait des pièces d'or, c'est le génie exploité par la médiocrité, cela se voit partout. Ces juges endormis sur leurs sièges sont, je crois, de tous les pays où il y a des avocats. Ce patriote énergumène, qui montre le poing à ses adversaires, c'est l'appel à la force brutale, dernier argument de tous les partis. Cet homme enfin qui, d'un air calme et froid, observe les effets du poison sur un chien qui se tord dans les convulsions de l'agonie, ce n'est pas plutôt un médecin illustre qu'un politique à la manière de Richelieu, de Robespierre et de tant d'autres.

« — A la bonne heure, interrompit le gros homme, qui avait eu la force de se taire depuis trois minutes, parlons politique et médecine. *Experiamur in anima vili*. Mon système est tout entier dans ces quatre mots, qui signifient : « *On ne saurait faire un grand bien sans un peu de mal.* » Ce siècle payera pour les autres et servira d'exemple à la postérité; car je veux achever

sur lui toutes les expériences politiques, si bien que les siècles suivants n'aient plus de fléaux à connaître, et que la théorie n'offre plus à l'homme un poison dont les effets ne soient connus. Chartes proprement dites, chartes-vérités, révolutions, usurpations, restaurations, changements de dynasties, émeutes, souscriptions nationales, sociétés en commandite, presse indépendante, abolition de la traite des noirs, abaissement du cens électoral, apothéose de la betterave, etc., etc., je veux mettre tout cela dans un sac avec la nation française. et secouer le tout si bien, que, de six cents ans, les peuples ne veuillent plus croire qu'aux jolies filles et au bon vin. On commencera à comprendre, avant dix ans, la grandeur de mes plans, le désintéressement de mes vues. L'Europe sera une grande Arcadie, les rois seront pasteurs des peuples, mon fils s'appellera Ménalque I^{er}. Si grand qu'un tel changement vous paraisse, je suis homme à l'accomplir et j'y travaille tous les jours. Quand on a dix ans à peine devant soi pour préparer de si grands résultats, au milieu des chaussetrapes et des embûches, croyez-vous qu'on ait le temps de choisir les moyens? Et, d'ailleurs, tous ne sont-ils pas justifiés par l'immoralité du siècle? Le grand malheur, en vérité, de mystifier un peu tous les sauteurs qui nous entourent! Aussi croyez que je leur conviens à merveille; et la preuve en est qu'ils me gardent comme ils me laisseraient partir. Je suis débonnaire, après tout. Aussi ne se plaignent-ils que pour la forme, et ne me changeraient-ils pas pour un meilleur. Savez-

vous ce que Bonaparte eût fait de toutes ces petites figures que Dantan vous a fait passer en revue tout à l'heure? Il en eût fait des poupées de tir. Et maintenant voulez-vous savoir ce que j'en fais, moi? Regardez.

« A ce mot, le gros homme tira de sa poche un cordon effilé en une multitude de soies presque invisibles, dont chaque bout accrochait une des statuettes adossées aux lambris. Il attacha ce cordon à son genou, et se mit à siffler la *Parisienne* en battant du pied la mesure et en tambourinant des doigts sur son chapeau de feutre gris.

« Aussitôt le bal commença, mais confusément, et sans plus de respect pour les lois chorégraphiques que pour celles qui divisent les rangs et les cercles parisiens.

« Odry valsait avec la reine d'Angleterre, Lepeintre jeune avec la Pucelle d'Orléans, et M. Véron avec mademoiselle Rachel; M. Dupin donnait du nez contre M. de Lamartine et contre M. Guizot, à qui M. Thiers en dansant montrait l'astre éblouissant de Grandvaux; Listz et Thalberg jouaient des quadrilles à quatre mains sur un accordéon et faisaient danser toute cette cohue; Frédéric Soulié battait la mesure, la canne de Balzac battait tout le monde; M. le Pr^t Séguier risquait avec Déjazet une cachucha des plus lestes; et, tandis que Taglioni, la légère sylphide, rasait du pied les têtes de la foule, M. Romieu, dans son lampion, bondissait au milieu des groupes comme un cul-de-jatté en goguette, et

se ruait sur les danseurs, hanneton égaré dans un bal champêtre. Il y avait là des rapprochements incroyables, des rencontres absurdes, inouïes, impossibles, de ces choses qui ne se voient qu'en rêve ou derrière les vitres de Susse, de ces antithèses vivantes qui ne peuvent être comprises qu'à Paris, la ville des contrastes et des héros à statuettes. Aussi Lionel s'amusa-t-il moins que le gros homme qui donnait ce bal impromptu. Dantan, plus sérieux, ne paraissait pas moins occupé : il pétrissait dans ses mains un morceau de terre glaise, où Lionel reconnut d'un coup d'œil l'ébauche de sa propre charge. Il s'élança vers l'artiste ; mais celui-ci le prévint et jeta la poupée au milieu des groupes de danseurs.

« Lionel tomba, sans se briser ni s'aplatir, auprès d'une jeune et charmante femme, qui, ne voyant en lui qu'un valseur, se leva de la meilleure grâce du monde et lui mit la main sur l'épaule ; puis la trombe parfumée les aspira comme deux fleurs, les berça longtemps dans la foule, et les déposa mollement sur une ottomane de soie.

« Les yeux noirs alors se levèrent sur les yeux bleus. qui s'ouvrirent de toute leur grandeur.

« — Lionel !

« — Césarine !

« — Quoi ! vous ici, aux Tuileries ! toi, mon Lionel !

« — Que parles-tu de Tuileries ? Que dites-vous, madame la baronne ?

« — Oh ! que je suis heureuse ! vous voilà donc de-

venu raisonnable, monsieur le boudeur? Êtes-vous bien honteux d'avoir hésité si longtemps à faire votre paix après tant d'augustes avances? Voyons, n'êtes-vous pas ici en assez bonne compagnie? C'est un peu mêlé, je le sais, la preuve en est que j'y suis moi-même; mais, après tout, si vous voulez des grands noms, nous n'en manquons pas non plus, il me semble; il y en a toujours pour tout le monde; mais je prêche ici un converti... Ça, mon ami, comment se fit l'affaire? Il paraît que vous avez su vous rendre utile; cette décoration...

« A ce mot, au geste de la baronne, Lionel, que l'étonnement avait rendu muet, recula d'un pas, baissa les yeux, et put voir le ruban rouge attaché à sa boutonnière. Stupéfait, il leva la tête et vit, à quelques pas, son *cicerone* qui riait démesurément. En même temps une sourde rumeur s'éleva du dehors, et, aux oreilles de Lionel confondu, résonna par deux fois ce mot : *Vendu!*

« Cependant on frappait à coups redoublés aux deux bouts de la galerie; l'orchestre était muet, les danseurs avaient fui, la salle était restée déserte. Le gros homme cessa de rire et cria d'un ton assez ferme :

« — Qui va là?

« A droite et à gauche une voix répondit : « Le prétendant! le prétendant! »

« La première voix ressemblait à celle d'un jeune homme; la seconde voix ressemblait à celle d'un peuple.

« — Repassez tantôt, mes amis.

« — Non, non, de suite. Ouvrez! — De par le droit!
— De par la force! ouvrez! ouvrez!

« — Ouvrez! s'écria Lionel en s'élançant.

« Mais, arrivé au juste milieu de la galerie, il s'arrêta indécis, et le vieillard lui dit d'un ton moqueur :

« — Croyez-vous donc qu'il soit si aisé de prendre un parti?

« Lionel atterré baissait les yeux et gardait le silence.

« — Il le faut cependant, reprit le guide; les faits marchent et n'attendent pas; que dois-je faire? le cas est grave : conseillez-moi.

« — Moi, vous conseiller! s'écria Lionel subjugué. Ah! je n'attends plus de vous que des leçons!

« — Je ne vous en donnerai qu'une, dit le gros homme.

« Et il se dirigea vers la porte qui fermait la galerie à gauche. Il l'entr'ouvrit, y passa la tête, et parla pendant quelque temps à demi-voix.

« — Soit, répondit la cantonade, nous attendrons encore un an.

« Puis il traversa de nouveau la galerie et arriva à la porte de droite, où il obtint le même résultat.

« — Soit, dit la cantonade, nous attendrons encore un an.

« — Cela me paraît fort bien joué, dit Lionel; mais dans un an que ferez-vous?

« — Un nouveau bail.

« — Il faudra pourtant que cela finisse.

« — Croyez-vous donc que je sois immortel ?

« — Je n'en doute pas.

« — Vous êtes un homme d'esprit. Touchez là !

« — Je n'ose.

« — Flatteur !

« — Pan !

« A ce bruit et comme s'il eût été un signal attendu, l'orchestre éclata en joyeuses fanfares, et les salles, magiquement repeuplées, offrirent de nouveau l'aspect d'une fête splendide. Lionel, devenu l'objet des regards furtifs et du doux gazouillement des femmes, circulait dans les galeries et passait en revue les principaux personnages de l'époque ; mais en vain son guide les lui désignait-il, chargés des plus amusants commentaires, Lionel, distrait, laissait deviner une forte préoccupation.

« — Je comprends et j'admire, dit-il enfin, la *politique au jour le jour*. Je ne suis plus assez jeune pour prendre feu aux théories, et je sais combien elles ont fait verser de sang et du plus pur ; je vois bien que, malgré les déclamations, je ne dirai pas des rhéteurs (il n'y en a plus), mais des rhétoriciens (il y en a trop), je vois bien, dis-je, que Paris se couvre d'édifices utiles. Je compte les nouvelles rues percées ou assainies et les anciens monuments restaurés ; j'entends résonner sous mes pas cet immense réseau de canaux purgateurs qui font de Paris souterrain une Babylone pour les rats ; mais, quand j'observe le mouvement des idées de mon siècle, et ce fiévreux besoin d'agitation dont palpitent

tous les cœurs et tous les esprits resserrés dans ces murs, je tremble de voir Paris éclater quelque jour comme une grenade trop mûre.

« — Rassurez-vous, le fruit est dans une main ferme.

« — Mais la mort glacera cette main tôt ou tard, et alors qu'arrivera-t-il? Que deviendra le système après vous?

« — Après moi... vous voulez le savoir? venez.

« Lionel obéit. Il traversa une salle en construction, et lut sur l'imposte d'une porte fort élevée ces mots écrits en lettres d'or :

SALLE DU VINGTIÈME SIÈCLE.

« — L'avenir est là, dit le gros homme. Séparé de nous par la mince étoffe de cette portière de soie, c'est lui qui vous répondra si vous osez m'adresser encore votre imprudente question.

« — Je l'oserai, dit Lionel; — après vous?

« Le gros homme sourit et redit :

« — Après moi...

« Une voix tonnante acheva pour lui :

« — La fin du monde!

« En même temps la portière s'ouvrit, et Lionel vit accourir du bout d'une galerie entièrement nue un cavalier monté sur un cheval pâle...

UNE INTERRUPTION.

« Sur ce dernier mot, le marquis reploya tranquillement la feuille d'épreuve, l'inséra dans la poche de son habit, et, se renversant en arrière :

« — Quel admirable temps! dit-il, une distraction de l'hiver; on se croirait au mois de mai.

« — Allez-vous me laisser en suspens, dit Pérégrinus, ou attendez-vous un éloge pour continuer? je ne suis pas flatteur, je vous en préviens.

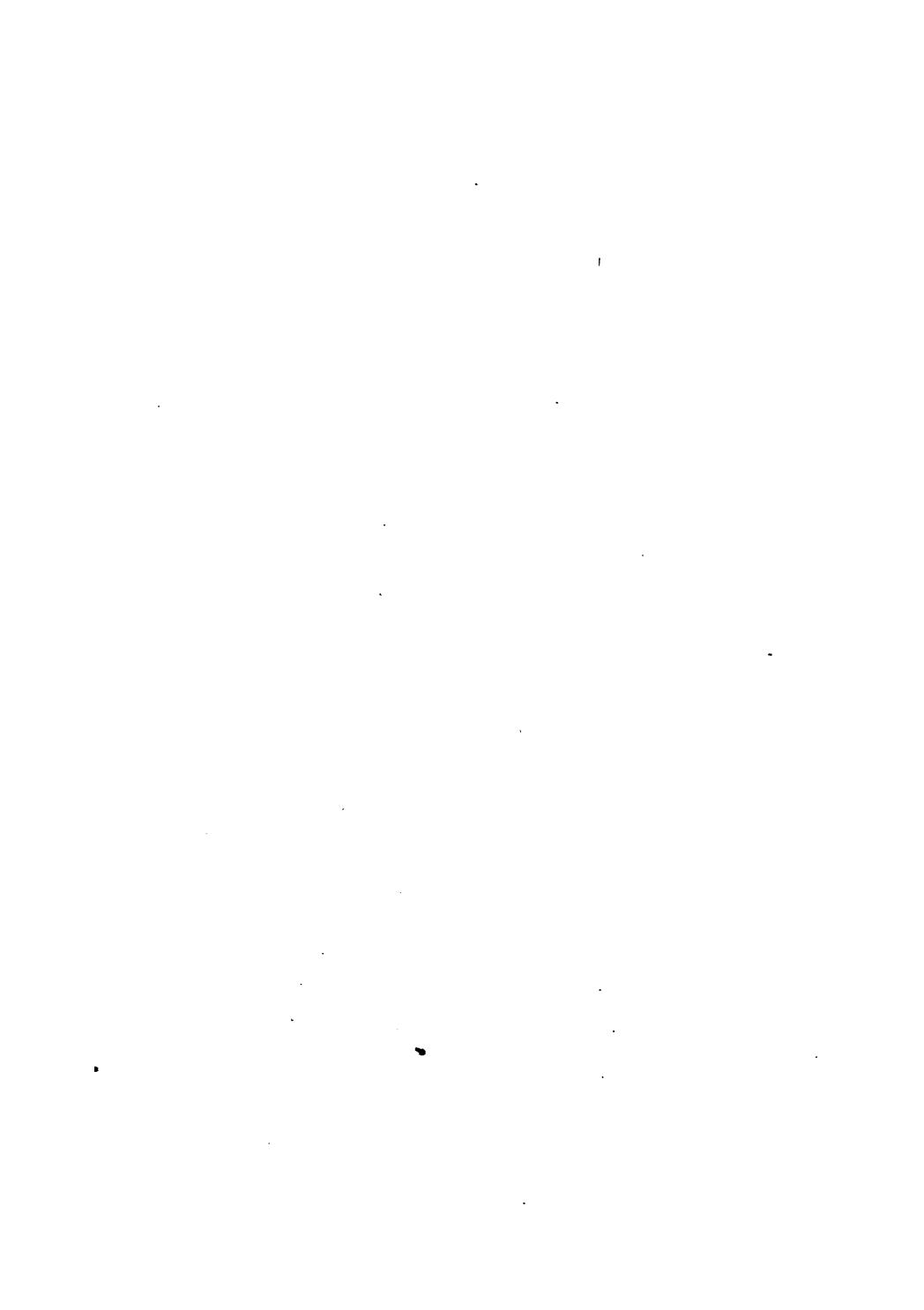
« — Oh! peu m'importe, je vous le jure, je m'arrête faute de texte. Et d'ailleurs votre curiosité doit être satisfaite; je vous ai lu tout ce que Lionel a bien voulu me confier.

« — Je sais en effet, maintenant, ce qu'il faut entendre par d'augustes avances, quoique je ne suppose pas qu'elles se produisent toujours aussi complaisamment. Votre Lionel...

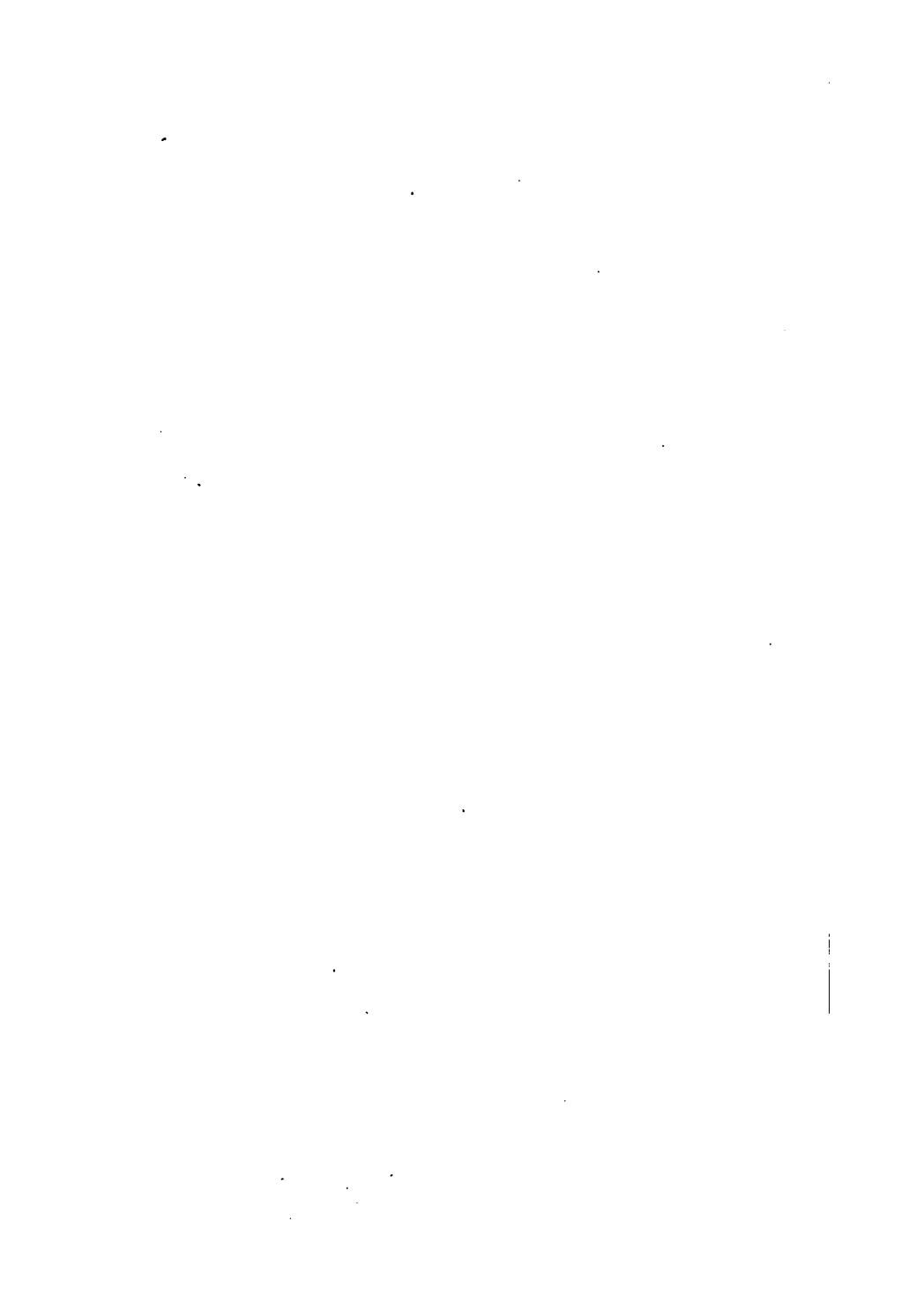
« — Ne mérite pas sans doute à vos yeux une telle condescendance. Je le comprends, mais n'oubliez pas qu'il est ici un être de raison, il représente l'éclectisme, et, comme tel, il a droit à quelques égards.

« — Mais ce cavalier monté sur un cheval pâle?... »

Ici s'arrête le fragment qui nous a été confié.



VIII



Les morceaux suivants, composés à diverses époques de la vie du chevalier, pouvant se passer de commentaires, nous les donnons réunis et sans réflexions au lecteur.

ENVOI ¹

Pauca raris.

Au rêve écrit de ma jeunesse,
J'ai fait un cercueil odorant,
Nef que j'abandonne au courant
Sans nom, sans lest et sans adresse.

¹ Vraisemblablement de quelque ouvrage qu'on n'a pas jugé à propos de nous communiquer.

Avant qu'il se perde à son tour
Dans cette mer où tout arrive,
Puissez-vous l'arrêter un jour
Sous quelque saule de la rive,

Et dans les feuillets déroulés,
Monument d'un vieil idiome,
Vous qui, d'enfance, le parlez,
Retrouver un reste d'arome!

Heureux si, promis à l'oubli,
Leur destin parfois vous alarme,
Et s'ils voguent, marqués d'un pli,
A quelque image qui vous charme.

Car bien fou serait d'espérer
Qu'aux bords du fleuve qui l'emporte
Beaucoup voulussent déchiffrer
Ce fragment d'une langue morte.

Trop de bateaux chargés de grains,
De fagots, de foin et de houille,
Occupent ces bons riverains,
Petit coffret, pour qu'on te fouille.

Art sublime d'un nœud, d'une tresse ou d'un pli,
Corsages à la fois voluptueux et chastes,
Toilettes d'un matin à défier l'oubli,
Étoffes dont le goût assortit les contrastes
Ou tempère l'éclat, à dessein affaibli ;

Adorables chiffons, terribles bagatelles,
D'inévitables traits arsenal chatoyant,
Gazes, crêpes, rubans, guipures et dentelles,
Moirs, velours, damas, satin clair et bruyant,
Brodés, glacés, brochés, lamés, nous disent-elles ;

Les fleurs, les diamants, ces soleils congelés,
La topaze, d'où sort comme une haleine chaude
L'opale nuageuse aux doux rayons voilés,
Le saphir, nom divin ! le rubis, l'émeraude,
Dont ses bras et son front ruissellent étoilés :

Tout ce que la nature a de riche et de frêle,
Tout ce qu'a pu rêver le goût le plus hardi,
Tout cet or répandu, tout cet art, tout ce zèle,

Pour que Suzon l'efface en robe d'organdi,
Ou qu'on dise : « Voyez comme elle est encor belle ! »

Paris, 1834.

A E... DE J...

SONNET

Notre petit ami, jaloux des grands courages
De qui l'Inde autrefois couronna les efforts,
Va, bravant du Cancer les feux et les orages,
S'offrir joyeusement aux épreuves des forts.

Il part ; nous qui restons, plus indolents que sages,
Pour que le ciel un jour le rende à nos transports,
Soumettons à ses vœux, par de nouveaux hommages,
Les dieux que notre lyre évoque sur ces bords.

Puisse-t-il de Java ramener la Fortune,
Qu'Hygia lui sourie en dépit de Neptune,
Sans offenser l'Hymen qu'il s'en tienne à l'Amour,

Et, pour que de si loin tout son cœur nous revienne,
Que Bacchus, son convive, et Pallas, sa gardienne,
De science et d'oubli l'enivrent tour à tour!

Montmorency, 1809.

SOUS UNE FLEUR ARTIFICIELLE

Fleurs qu'avril, à pleines corbeilles,
Jette aux bourdons comme aux abeilles,
Je ne suis point de vos pareilles,
Et mon éclat n'est qu'emprunté :
A vous l'éphémère beauté
Et l'encens qu'un soleil consume.
Le souvenir qui me parfume,
Au cœur de la muse abrité,
Vit des feux mêmes qu'il rallume.

A MADAME LA COMTESSE DE C...

De Gallus exilé vous plaignez les malheurs,
Il est heureux, Clélie, il fait couler vos pleurs ;
Des misères du jour sa disgrâce est la moindre ;
D'ailleurs, je le vois bien, vous irez le rejoindre
Moi qui resterai seul, nul ne me pleurera,
Et, son exil fini, le mien commencera.
Ignorez-le toujours, inconstante Clélie,
L'exilé véritable est celui qu'on oublie.

Vernouillet, 1810.

SONNET

Noblesse et poésie, en cette ère féconde,
A de nouveaux soleils ont cédé l'horizon :
L'industrie a vaincu, la presse nous inonde,
Et la rime, en fuyant, nous laisse la raison.

Nos bourgeois, nos docteurs, dont l'empire se fonde,
Ont proscrit à la fois la lyre et le blason ;

C'est dans l'ordre sans doute, et peut-être, en ce monde,
Les vers, comme les fleurs, n'ont-ils qu'une saison.

Pourtant plus d'un robin enrichi dans l'usure,
D'un voisinage illustre ornant son nom banal,
D'ache et de perle encor fleuronne sa roture ;

Et tel qu'on vit jadis chasser au madrigal,
Du Parnasse indigné rejeté dans la prose,
N'est devenu savant qu'en désespoir de cause.

Paris, 1859.

IDYLLE

IMITÉE DE BION

Je dormais encor, vaincu par l'ivresse ;
Vénus m'apparut en songe un matin ;
De sa blanche main la grande déesse
Soutenait d'Amour le pas incertain.
« Apprends, me dit-elle, ô pasteur que j'aime !
Apprends à chanter à l'Amour lui-même. »

Elle dit et part. Moi, simple bouvier,
Me flattant d'instruire un tel écolier,
J'obéis, j'entonne un chant bucolique,
Tout ce que je sais : que la flûte oblique
Est due au dieu Pan, la droite à Pallas,
La lyre à toi seul, petit-fils d'Atlas,
O savant Mercure ! et, trésor plus rare,
Au doux Apollon la molle cithare.
Or l'enfant divin point ne m'écoutait,
Mais, sur mes genoux, lui-même il chantait
Les amours des dieux et ceux de la terre,
Et, plus éclatants, les faits de sa mère,
Tant, que j'oubliai mes propres leçons,
Et retins d'Amour toutes les chansons.

Un garçonnet, à l'âge où le cœur tendre
N'ose s'offrir et brûle de se rendre,
D'un oisillon, un matin, s'empara ;
Par quel engin ? quelque autre le dira.
D'un fil de soie il lui fait une chaîne ;
Mais l'oiselet, voltigeant par la plaine,
En bel enfant tout à coup transformé,
D'un petit arc déjà s'était armé,
Et d'un oiseau n'avait plus que les ailes.
Or l'écolier, jeune encore et naïf,

Allait criant, traîné par son captif:
Accourez tous, j'ai de quoi plaire aux belles;
Voyez Amour dans ses propres liens;
Il est à moi, je l'ai pris, je le tiens.

N'en rions pas : tel croit d'une poupine
Guider les pas, qu'on fait trotter menu
Sans qu'il s'en doute, et tel qui s'imagine
Tenir l'Amour en est le mieux tenu.

Gai passager, sous un ardent soleil,
Je revenais d'un long pèlerinage;
Douze grands bœufs, lent et vil attelage,
Trainaient la barque où, d'un demi-sommeil,
J'entrevois à l'horizon vermeil,
Ombreux et frais, le terme du voyage;
Mais rude était le chemin de halage,
Et, malgré fouet, cris, jurons redoublés,
Nos bœufs en vain piétinaient essoufflés.
Lors un enfant, qui jouait sur la plage,
Se prit à rire en m'avisant de loin,
Et, détachant bœufs, licous et cordage,
Par un fil d'or, qu'il tendit avec soin,
Sans nul effort traina tout l'équipage.

« Quoi ! sans effort, déjà ! s'écrie un sage,
Hercule donc n'était rien à ce prix ? »
Ami lecteur, point n'en soyez surpris :
L'enfant, c'était Amour, ce maître mage,
Et le fil d'or un cheveu de Cypris.

IDYLLE

IMITÉE DE BION

Un oiseleur, enfant et sans malice,
A son métier s'essayant un beau jour,
Sur un bouleau d'écorce blanche et lisse,
Au fond d'un bois, tout à coup, vit l'Amour.
Vite il saisit ses roseaux, les assemble,
Tend ses appeaux amorcés avec art,
Et, confiant, il se range à l'écart.
L'oiseau pourtant, sous la feuille qui tremble,
Allait, venait, voltigeant, ramageant,
Lissant son aile au plumage changeant ;
Aux verts rameaux se berçant avec grâce,
Riant tout bas, le traître, et, quant aux lacs,
Les effleurant, mais ne s'y prenant pas.
A ce jeu-là toutefois le temps passe,

Et notre gars, las d'espérer en vain,
Perd patience, et, ses appeaux en main,
Jurant, pestant, s'en va l'oreille basse.
A quelques pas, il rencontre en chemin
Un laboureur, un vieillard; il l'arrête,
Lui dit la chose et lui montre l'oiseau.
Mais celui-ci, hochant alors la tête
Et souriant : « Ce n'est pas un morceau
Pour toi, dit-il; cette méchante bête,
Fuis-la sans cesse; un jour, beau jouvenceau,
Tu seras homme, et ce cruel oiseau,
Trop tôt viendra se poser sur ta tête. »

Du grec au latin il n'y a qu'un pas. Le chevalier avait fait comme tout le monde sa petite traduction d'Horace en vers, aussi libre et pas plus mauvaise que bien d'autres, et qui, éditée avec luxe, eût pu, comme celles de tant de magistrats et de colonels invalides, se vendre assez bien sur les quais. La modestie seule du poète a dérobé ce triomphe à un travail dont nous lancerons dans le public un léger spécimen pour faire désirer le reste. *Malo me Galatea petit...*

(HORACE, livre I, ode xxvii.)

Que la coupe aux jeux destinée
Arme l'ivresse forcenée
Du Thrace aveugle et menaçant.

LE CHEVALIER D'AÏ.

Loin de nous un barbare usage!
Bacchus, le dieu puissant et sage,
Vent-il des rixes et du sang?

Songez à l'horrible intermède
Qu'offrirait le sabre du Mède
Aux charmes d'un si doux moment.
Calmez ces ardeurs convulsives,
Et sur vos lits, heureux convives,
Restez accoudés mollement.

Faut-il qu'avec vous je partage
Ce Falerne dont je sais l'âge?
Amis, j'y consens, mais d'abord,
Frère de Mégilla, raconte
Ta défaite, et dis-nous sans honte
Quel trait chéri cause ta mort.

Non!... Je l'ai dit : pas une goutte!
Je ne bois qu'à ce prix. Écoute,
Enfant, quelque amour soit en jeu,
Ne rougis pas de nous l'apprendre:
Jamais ton cœur loyal et tendre
N'a brûlé d'un indigne feu.

Va, fidèles sont les oreilles
Que vont charmer tant de merveilles.
Parle... Ah! malheureux! que dis-tu?

Pauvre enfant, tu cours à ta perte.
Sous tes pas Charybde est ouverte.
Quel prix offert à ta vertu !

Qui te sauvera ? quel breuvage ?
Quelle sorcière ou quel vieux mage ?
Quel de nos dieux t'y peut servir ?
Pégase lui-même à grand'peine,
A la chimère qui t'enchaîne,
Risquerait de t'aller ravir.

(HORACE, livre I, ode XXXII.)

Ge n'est pas assez d'avoir fait entendre
En jouant, à l'ombre, un air doux et tendre,
Dont le vent qui passe emporte le bruit.
Donne encore un chant, courage, ô ma lyre !
Un vrai chant romain que puisse redire
L'âge qui nous suit.

Le rude guerrier que Lesbos vit naître
Sut dans ses loisirs te toucher en maître.
Quand les glaives nus rentraient aux fourreaux
Ou quand son vaisseau dormait au rivage,

Seule tu lassais, après le carnage,
La main du héros.

Sa voix, dont l'écho nous rappelle encore
Les premiers secrets du rythme sonore,
Avec toi chantait le libre Bacchus,
Les Muses, Vénus, l'enfant qu'elle amène,
Et les grands yeux noirs, les cheveux d'ébène
Du divin Lycus.

Gloire d'Apellon, lyre, poésie !
Du maître des dieux suprême ambrosie,
Repos enivrant, lyre aux douces lois,
Tant que dans mon sein aux rites fidèle,
Tant que sur ma lèvre un souffle t'appelle,
Réponds à ma voix !

(HORACE, livre III, ode vi.)

Romains, vous expirez le crime d'un autre âge,
Tant que la main des fils, rachetant les aïeux,
N'aura point relevé les temples de nos dieux
Et lavé sur leurs fronts l'incendie et l'outrage.

Ils ont soumis la terre à notre aveugle foi ;
Mais, trop tôt délivrés d'une crainte importune,
Leur culte négligé brise notre fortune,
Et le monde affranchi doute du peuple roi.

Eh ! qui donc, sans leur aide, eût rompu nos phalanges,
Moncesés, Pacorus, l'Aruspice écouté,
Aurait-ils, du butin par deux fois remporté,
Enrichi les colliers de leurs guerriers étranges ?

Qui de nous n'a tremblé quand Rome, dans ses murs,
Des partis opposés servant la haine impie,
Redoutait sur les flots la noire Éthiopie !
Et, sur terre, le Dace armé de traits plus sûrs ?

L'adultère a tout fait : source impure et féconde,
Il a souillé le peuple et flétri la cité ;
La famille et la race, il a tout infecté,
Comme un fleuve grossi débordé sur le monde.

Nos danseurs d'Ionie ont charge de former
Au geste provoquant la vierge à peine mûre ;
Elle livre en riant son corps à la torture,
Et médite l'inceste avant l'âge d'aimer.

De plus jeunes galants ne se font pas attendre :
Elle les prend gorgés des vins de son époux,

Sans choix, sans recourir à d'obscurs rendez-vous ;
Lui-même au plus offrant lui permet de se vendre.

Il la voit se lever et sortir du festin
A l'appel d'un traitant qui la suit ou l'entraîne,
Ou de quelque marin espagnol, capitaine
De navire, et l'époux a sa part du butin.

D'autres seins ont nourri cette bouillante audace
Par qui le nom de Rome est resté sans rival.
Pyrrhus, Antiochus, le cruel Annibal,
Ont péri sous les coups d'une plus forte race.

Tant de sang, dont la mer a vu ses flots noircis,
A coulé sous des mains qui remuaient la terre ;
Ces vainqueurs, seul espoir d'une famille austère,
Étaient fils de soldats à la glèbe endurcis,

Et portaient les fagots qu'une mère inflexible
Surchargeait à son gré, sans ménager leur dos,
A l'heure où le soleil remonte les coteaux
Et fait tomber le joug du bœuf lent et paisible.

Hélas ! tout se corrompt : lentement introduit,
Le mal germe, grandit, nous atteint, nous dépasse ;
Pires que nos aïeux, leur exemple nous lasse,
Et pire que nous-même est l'âge qui nous suit.

ÉPIGRAMME

TRADUITE DE CALLIMAQUE

Lycus, ardent chasseur, aux monts les plus déserts,
Bravant neige et verglas, poursuit lièvres et cerfs.
Un autre, plus heureux, lui présente la bête,
Mais Lycus la dédaigne et se remet en quête.
Tel je suis en amour, cœur avide, inquiet,
Fuyant de loin qui m'aime et cherchant qui me hait.

La pensée et le tour de l'original sont assez fidèlement reproduits dans cette épigramme. Notre poète est moins heureux quand il s'aventure, sans un tel appui, dans un genre si difficile. On en jugera par les pièces suivantes, qui sont plus souvent des jeux de mots sans prétention que des épigrammes proprement dites.

PROBLÈME

Cléon est ennuyeux, lâche, avare, idiot ;
Il a l'esprit, l'humeur et tout l'air, en un mot.

LE CHEVALIER D'ÂI.

D'un cuistre donneur de fêrules.
Tout son bien est en viager ;
Il ne donne point à manger,
Et Paris tout entier, qu'il reçoit dans ses mules,
Soir et matin vient l'assiéger.
Quel charme a donc ce juif pour vaincre nos scrupules,
Ses vices ou ses ridicules ?

UN HOMME POLI

Valmont aime Laïs et l'érige en Lucrèce ;
Amant naïf et bien appris,
C'est le seul homme de Paris
Qui dise *vous* à sa maitresse.

PROVISION

Laura n'a que treize ans et lit force bons livres :
Pour le siège à venir elle amasse des vivres.

QUESTION

On a soupé ; gloutons fameux,
Jean reste oisif et Paul dévore ;
Qui faut-il admirer des deux :
Jean, qui ne mange plus, ou Paul, qui mange encore ?

AUTRE

P., distrait, sourd, bavard et sot,
Au moindre mot qu'on dit, s'extasie aussitôt :
N'ayant rien entendu, qu'est-ce donc qu'il admire ?
Ce qu'il pense et ce qu'il va dire.

A QUELQU'UN

Auteur méchant de quelques bonnes pages,
Ne viens pas t'égaliser à moi :
Je vaudrais autant que tes ouvrages,
Et les miens valent mieux que toi.

A PLUSIEURS

Alcippe fait un vers, et flatteurs aussitôt
De crier au miracle : Alcippe est riche et sot,
J'en conviens; mais enfin un vers se laisse faire :
Midas en ferait deux, avec un secrétaire.

SUR UNE VEUVE

Alcine inconsolable, à son époux chéri,
Qui la laisse sans une obole,
Elève un monument digne de feu Mausole ;
Qui païra ? Le second mari.

COMPENSATIONS

Rose se donne à qui l'implore ;
Flore se vend : il le faut bien,

Chardin vend les roses à Flore,
Et Rose a les siennes pour rien.

Encore une heure, encore un regard en arrière
A la vieille maison, jadis hospitalière,
Dont croulent sous la hache et pendent les lambris,
Dont le seuil disparaît sous de fumants débris!
Oh! que ne puis-je au moins, banni de cet asile,
Accuser l'incendie ou la guerre civile!
Malheureux à demi celui dont les adieux
Contre un vil partisan, contre de nouveaux dieux,
Savent armer les pleurs d'une éloquente idylle :
Une fois en mille ans la muse d'un Virgile
Peut rencontrer l'oreille et le cœur d'un César.
Mais à quoi bon tancer l'insensible hasard?
Irai-je prodiguer l'injure et la menace
A l'heureux parvenu qui prend ici ma place?
Ces champs furent payés à qui les a vendus.
Qu'importaient mes regrets, mes vœux inentendus,
A la race nouvelle et déjà révéérée
Dont l'active opulence envahit la contrée?

Chambly, 1809.

Aucune aigreur ne perce, on le voit, dans ces re-

grets bien légitimes. Ce que le poëte déplore de n'avoir pu conserver, c'est moins encore le noble manoir de ses aïeux que le domaine où il a vu s'écouler son heureuse enfance et la vieillesse attristée de son père. Ce désintéressement ne lui fit point défaut dans des circonstances plus graves, et la légèreté avec laquelle il envisagea trop souvent les affaires publiques a du moins une sorte d'excuse dans l'insouciance qu'il montra toujours pour les siennes propres. Aussi, à la fin d'une carrière semée de bien des traverses, a-t-il pu adresser les vers suivants à sa plume, sans crainte d'être démenti par elle ni par aucune autre.

LE POËTE A SA PLUME

Ou bien ou mal taillée, ô ma petite plume!
 Dans le peu que tu fais connaissable à l'accent,
 Tu n'as jamais trempé ton bec dans l'amertume
 Ni piqué jusqu'au sang.

Pourtant le vouloir seul t'a manqué pour médire.
 Contre l'amitié vaine et l'amour qui trahit,
 Tu n'as ni maugréé ni poussé la satire
 Au delà du dépit.

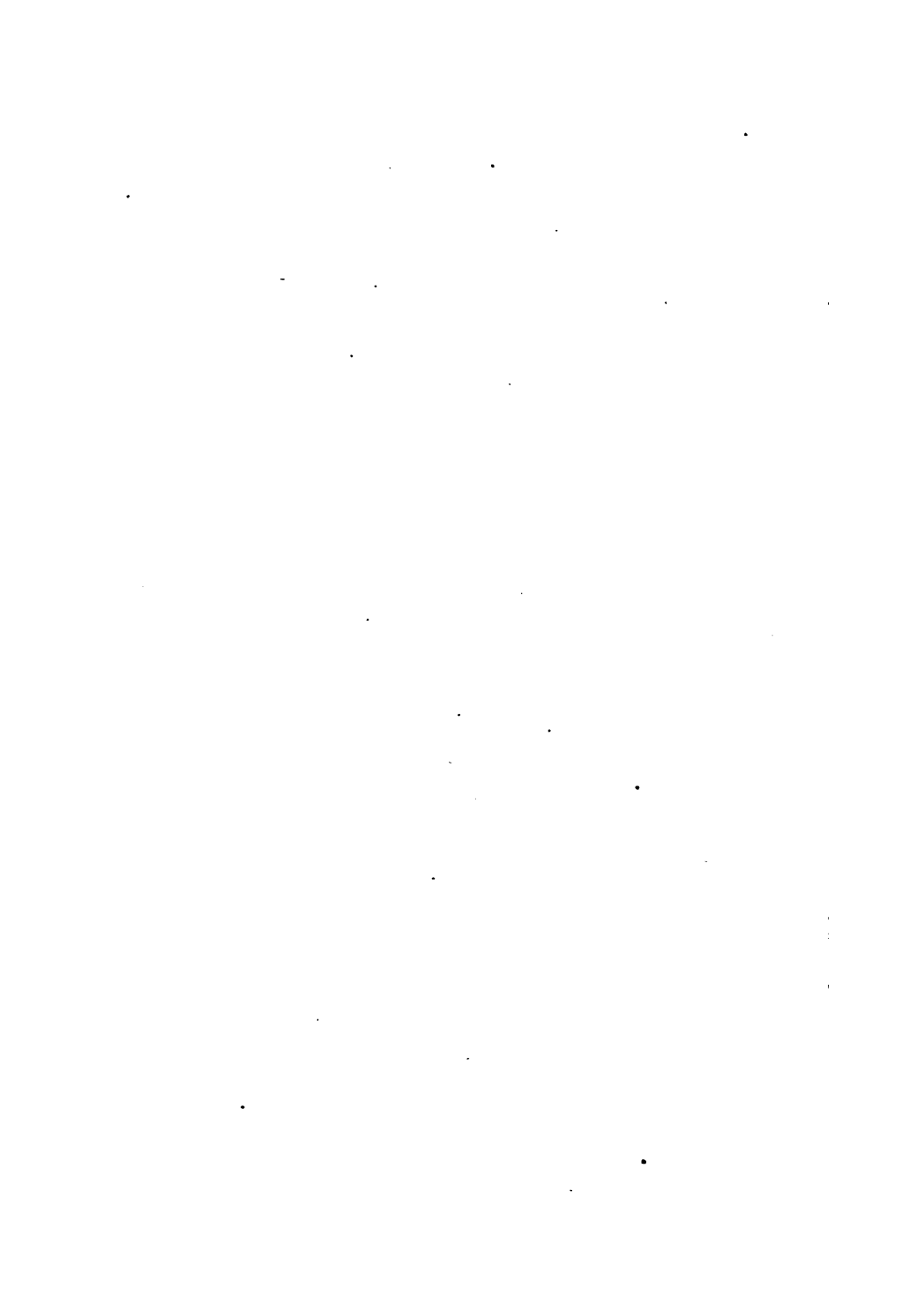
Cherchant la grâce encor, sans en trouver que l'ombre,
 N'ayant pas su l'atteindre et ne l'espérant plus,

Tu ne te plains pas même en m'inscrivant au nombre
De s's amants perclus.

Aussi, de tous mes maux humble consolatrice,
Ma première conquête et mon dernier trésor,
Fidèle à mes ennuis, fidèle à mon caprice,
Je te bénis encor.

Je ne t'ai demandé ni gloire ni fortune ;
Je t'aimais pour toi-même, et mon but est rempli,
Car tu me gardais mieux, et, faveur moins commune,
Tu m'as donné l'oubli.

Mais si quelques pédants à ta gaité posthume
Cherchent noise à l'abri d'un semblant de vertu,
Crache, crache sur eux, ô ma petite plume
Au bec noir et pointu !



Et qu'ici le lecteur ne compte pas en être quitte avec les vers et les aventures du chevalier d'Aï. Cette biographie serait trop incomplète, si nous ne disions pas quelques mots des tribulations dramatiques éprouvées par notre poète, partie peu connue de ses infortunes, dont une circonstance particulière fit de nous le confident unique.

En 1810, le chevalier, partant pour l'Italie, avait fait lire à la Comédie-Française une tragédie en cinq actes, intitulée *La Mort de Zoroastre*. Cette pièce, toute classique, avait été reçue avec enthousiasme, et Talma en avait accepté le rôle principal.

Qu'en de telles conditions, vingt-deux ans aient pu s'écouler sans que *Zoroastre* fût joué, c'est ce qui n'é-

tonnera point les familiers de la première scène française; nous renonçons à l'expliquer au commun des martyrs pour ne décourager personne.

Enfin, en 1832, le *Zoroastre* allait être mis à l'étude, quand le chevalier, qui en était alors au paroxysme de son trop court accès de fièvre romantique, s'opposa par huissier à la représentation d'un ouvrage peu digne de lui. Le Théâtre-Français soutint vigoureusement ses droits, et, par une transaction signée le 13 novembre 1833, le chevalier dut s'engager à remplacer le *Zoroastre* par un drame en trois actes qu'il venait d'achever.

Ce drame, intitulé *Le dernier jour de Sybaris*, fut reçu à l'unanimité. Mademoiselle Mars accepta le rôle de Dyctæa, qui disait ce beau mot de la fin :

. Va! tu n'es qu'un stoïque!

La pièce fut mise immédiatement en répétition, contrairement à des réglemens absolus qui sont rarement observés.

Le chevalier était ivre de joie.

Tout à coup la grande comédienne, par un de ces caprices qui lui étaient, dit-on, familiers, et dont elle n'a pas emporté le secret dans la tombe, se dégoûta du rôle, et le rendit à l'auteur après le lui avoir fait modifier de trente façons différentes.

Le chevalier fut d'abord atterré; mais on parvint à lui faire entendre que, si l'incomparable actrice avait

refusé un tel rôle, c'est qu'elle le trouvait au-dessus de ses forces.

Quelques jours après, M. M..., qu'il rencontre au café Valois, confia à l'auteur que madame Dorval se chargerait volontiers du rôle, qui avait plu à M. de V... Le chevalier fit les changements qu'exigea madame Dorval, et la pièce fut au moment d'être remise à l'étude; mais l'auteur avait compté sans mademoiselle Mars. L'illustre comédienne était du sentiment de ceux qui n'aiment pas qu'on épouse leurs veuves, et son influence fut telle, que la pièce glissa doucement et sans bruit dans les oubliettes du Théâtre-Français, où, malgré l'activité bien connue de M. Arsène Houssaye, *Le dernier jour de Sybaris* n'a jamais pu se retrouver.

Les vers seraient-ils donc plus cruels que les loups?

Le chevalier, trop facilement découragé, abandonna la carrière dramatique, — il n'en avait pourtant vu que les roses; — mais *qui a bu boira*, dit un proverbe, qui se serait sans doute exprimé autrement si le théâtre eût précédé le vin dans la théogonie des charmants fléaux de ce monde.

Dix ans après qu'il eut secoué la poussière de son cothurne, en 1843, la tentation rentra un matin dans la retraite du chevalier, sous la figure d'un jeune Alsacien, nommé Weill, porteur d'une comédie allemande, dont l'auteur désirait se voir traduit et représenté sur un de nos théâtres.

Touché d'une si flatteuse demande, le chevalier voulut bien lire la pièce en question ; l'ayant trouvée assez gracieuse et conforme à la tournure habituelle de son esprit, il consentit à en faire une traduction libre, et s'en tira ainsi qu'on va le voir.

Le lecteur, après avoir lu ou sauté ce petit ouvrage, saura quel fut le résultat de cette nouvelle équipée de l'aventureux chevalier d'AI.

SOUVENEZ-VOUS-EN

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES

MAURICE DE ***, chambellan, mari de Lucile.

HERMANN DE ***, conseiller, oncle de Maurice.

LUCILE DE ***, femme de Maurice.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

UN DOMESTIQUE.

La scène est dans la capitale d'un des petits cercles de l'Allemagne.

SOUVENEZ-VOUS-EN

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Salon. — Porte au fond, portes latérales, croisées, cheminée avec feu. —
Une table où sont des livres, ouvrages de femme
et un paquet de cigares. — Grande armoire à gauche ou à droite.
— Au lever du rideau, Maurice,
en uniforme, achève sa toilette devant la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, HERMANN

HERMANN, entrant.

En costume, Maurice ! A peine fait-il jour.

MAURICE.

Hélas ! oui, mon cher oncle, oui, je vais à la cour.

Un service obligé.

HERMANN.

Si matin? — Je devine.

MAURICE.

Oh! j'en suis d'une humeur!

HERMANN.

Le duc prend médecine?

MAURICE.

Vous riez, vous riez, et moi je ne ris pas,
J'enrage!

HERMANN.

De quoi donc?

MAURICE.

Parbleu! d'aller là-bas,
Aujourd'hui. — Je ne sais ce qu'ils ont dans la tête.

HERMANN.

Ni moi non plus.

MAURICE.

D'ailleurs, depuis cette comète,
Rien ne me réussit.

HERMANN.

Tout va mal, en effet.

MAURICE.

Demain, après-demain, cela ne m'eût rien fait ;
Mais aujourd'hui...

HERMANN.

J'entends : le vendredi t'offusque,

MAURICE.

Toujours moqueur.

HERMANN.

Et toi, mon neveu, toujours brusque.

MAURICE.

Pardon ! — Si vous saviez ! — Je souffre, voyez-vous !...

HERMANN.

Quoi! vraiment?

MAURICE.

Écoutez : je ne suis pas jaloux,
N'est-ce pas?

HERMANN.

Toi, jaloux? — Moins qu'Othello, sans doute.

MAURICE.

Oh! mon oncle!

HERMANN.

Eh bien, non, tu ne l'es pas. — J'écoute.

MAURICE.

Quand on aime sa femme, il est permis, je croi,
De se garder un peu.

HERMANN.

Contre qui? contre soi?

MAURICE.

L'homme, pour se garder, a dans son caractère
Des forces, un appui... mais la femme est légère;
C'est un roseau qui ploie, et le moindre zéphyr...

HERMANN.

L'image a fait son temps, mais elle peut servir.
De quel côté du ciel ce zéphyr qui te glace
Souffle-t-il aujourd'hui sur ton roseau?

MAURICE

D'en face.

HERMANN.

Ce jeune colonel? — Aurais-tu peur de lui?

MAURICE.

Hé! hé!

HERMANN.

Son régiment va partir aujourd'hui.

MAURICE.

Parbleu! je le sais bien, et c'est de quoi j'enrage;
J'ai peur de la visite et des adieux d'usage.

HERMANN.

Peur des adieux de qui ? Des visites de quoi ?
Du régiment ?

MAURICE.

Eh ! non, — du colonel.

HERMANN.

A toi ?

MAURICE.

A moi, non ; je m'en vais. — A ma femme, à Lucile.
Il sait vivre, après tout. Peut-il quitter la ville
Sans faire ses adieux ? et certe, en pareil cas,
Connaissant son devoir, il n'y manquera pas.
Il est aimable, ardent ; sous sa moustache noire
Brillant, quand il sourit, trente-deux dents d'ivoire ;
Il a vingt ans au plus ; ma femme en a dix-sept :
Moi, trente-neuf bientôt. Oh ! je sais ce que c'est.
Au fond, tous les malheurs dont les époux gémissent .
Viennent de ces adieux qui jamais n'en finissent .
L'un soupire et se tait, l'autre baisse les yeux,
Fripe un bout de mouchoir... Non, je hais ces adieux.
En de pareils moments la femme la meilleure...

HERMANN.

Çà, mon ami, voyons; tu disais tout à l'heure :
Je ne suis pas jaloux; mais ce que j'entends là,
Un Turc en rougirait.

MAURICE.

Les Turcs, en tout cela,
Sont des gens fort sensés, mon oncle; on les diffame
A tort; Mahomet seul a bien jugé la femme.

HERMANN.

En la mettant sous clef.

MAURICE.

Certe; on n'estime un bien
Que si, pour le garder, l'on ne ménage rien.

HERMANN.

Eh bien, cher musulman, veux-tu que je te dise? ..

MAURICE.

Oui, mon oncle, parlez, parlez avec franchise.

HERMANN.

De danger, je n'en vois pas ombre, et, toutefois,
Ces adieux, il les faut éviter.

MAURICE.

Ah! quel poids
Vous m'ôtez! Voyez-vous, je n'osais pas le dire
Le premier; mais vraiment je souffrais le martyre,
Comme vous, cependant, sans me croire en péril.

HERMANN.

Mais comment empêcher?... Ton moyen, quel est-il?

MAURICE.

Oh! j'ai compté sur vous. — Votre bonté, votre âge,
Votre haute raison, votre esprit, votre usage,
L'amitié que Lucile a pour vous...

HERMANN.

Eh! vraiment!
Tu flattes, pour un Turc, assez adroitement.

MAURICE.

Convenons bien de tout avant que je ne sorte.
Vous lui conseillerez...

HERMANN.

Quoi?

MAURICE.

De fermer sa porte.

HERMANN.

Ah! — mais ce colonel — car je dois tout savoir, —
Ta femme a-t-elle dit qu'elle voulait le voir?

MAURICE.

Non pas.

HERMANN.

Et lui, t'a-t-il annoncé sa visite?

MAURICE.

Il la fera quand même; il viendra, l'hypocrite :
C'est un homme bien né, qui sait ce qu'il nous doit ;
Nous l'avons rencontré partout où l'on se voit ;
Il est encor venu l'autre soir dans ma loge ;
Spirituel! Un ton!... Bon! je fais son éloge.

HERMANN.

Il n'est pas là, qu'importe?

MAURICE.

Il y sera bientôt,
Si vous n'interposez, mon oncle, un bon *veto*.
C'est l'unique moyen, car cet homme est un diable.
Depuis que chez le duc, pour la conduire à table,
Il a donné le bras à Lucile, il s'est mis
En tête, l'enragé, d'être de mes amis.
Petits soins, grands saluts, sourires pleins de grâce,
Rien n'y manque. Dix fois chaque jour, quand il passe,
Courbant sa taille fine et riant à part soi,
Il salue au balcon ma femme à travers moi.
Non, non, ne croyez pas qu'un pareil Lovelace,
Sans faire ses adieux, voudra quitter la place;
Il faut le consigner, mon cher oncle, j'y tiens.

HERMANN.

Les Turcs, en pareil cas, ont de meilleurs moyens.

MAURICE.

Je m'en rapporte à vous du choix de la formule ;
Mettez-y des façons, dorez-lui la pilule,
Sauvez du même coup la femme et le mari.
Ce beau colonel Rose, avec son nom fleuri,
Me prendrait à la fin pour un époux facile ;
Je ne veux pas de lui. S'il m'échauffe la bile,

Nous verrons. — En un mot, oui, là, j'en suis jaloux.
Si ma femme le voit, plus de bonheur pour nous.
— Huit heures!

Il sonne avec force.

HERMANN.

Sois tranquille.

MAURICE, allant, venant, faisant méprise sur méprise.

Allons, je perds la tête.

— Dites-lui bien...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur.

MAURICE.

Quoi?

LE DOMESTIQUE,

La voiture est prête.

MAURICE, à Hermann.

Dites-lui bien que je...

HERMANN.

Que tu?...

MAURICE, au domestique, puis à Hermann.

Bon ! — Que je veux...

HERMANN.

Quoi?

MAURICE.

Ce que vous voudrez ; faites tout pour le mieux.

Il sort précipitamment.

SCÈNE II

HERMANN, seul.

Certes, dans ce pays, les fous ne manquent guère :
Philosophes, savants, rimeurs, hommes de guerre,
D'État même, au bon sens combien ont dit adieu !
Mais je n'en sais pas un qui vaille mon neveu,

Non, rien, même à la cour, n'égalé sa sottise.
Sans remonter bien haut, que voit-on dans Moïse ?
Ce que pour toute femme est le fruit défendu ;
Et moi, je gagnerais où Dieu même a perdu.
Si la chose jamais arrive en Allemagne,
Je conseille au gagnant de faire Charlemagne.
A ce jeu difficile, où l'on ne connaît rien,
La femme est la plus forte, et l'unique moyen
De la garder, surtout quand elle est jeune et belle,
C'est de l'abandonner à sa propre tutelle.
Ne lui défendez rien, laissez tout à son choix.
Qu'est-ce qu'une défense ? une coque de noix ;
Nous sommes ainsi faits, jeune ou vieux, femme ou fille,
Si l'on aime les noix, l'on casse la coquille.
Cela ne manque pas. — Ah ! monsieur mon neveu,
Vous gagnez le gros lot à ce terrible jeu ;
Une femme à vous seul, bonne, aimable, jolie,
Qui, malgré vos défauts, vous aime à la folie,
Et vous la supposez... Ah ! pour un tel soupçon,
Que vous mériteriez une bonne leçon !
Et vous, ma nièce, vous, ma petite Lucette,
Vous avez le cœur bon, vous n'êtes pas coquette,
Vous ignorez le mal, et je vous l'apprendrais !
Par d'injustes soupçons je vous attristerais !
Sottise ! car enfin vous êtes fille d'Ève.
Seule et piquée au jeu, l'on se dépîte, on rêve.
On pense au colonel, qui sera loin ce soir.
On se dit : Le grand mal, après tout, de le voir !
Pour qu'on l'outrage ainsi, qu'a-t-il fait, ce jeune homme ?

Et puis vient le serpent, et l'on croque la pomme.
Voilà comme d'un rien quelquefois tout dépend.
Jouons-lui donc un tour, un vrai tour de serpent.

On entend Lucile qui chante.

Mais qui chante sitôt? — Ma nièce ou l'alouette?
Et cet autre là-bas qui veut que je la guette!
Ah! mon vieux cœur s'égayé à ce chant matinal!
Qui chante en s'éveillant ne songe point à mal.
Mon neveu cependant m'a fait promettre... Au diable!
Soupçonner cette enfant, vraiment c'est pitoyable.
Les jaloux ne le sont que trop tôt ou trop tard.
Que faire? — La voici. — Fions-nous au hasard.
Je m'en rapporte à lui pour me souffler mon rôle,
Et, s'il m'inspire bien, cela sera plus drôle.

SCÈNE III

LUCILE, HERMANN

LUCILE.

Mon cher oncle, bonjour.

HERMANN.

Bonjour, ma chère enfant,
Comme ta joue est rose, et quel air triomphant!

LUCILE.

Je dors si bien !

HERMANN.

Vraiment ! comme dorment les anges.
Et tu rêves ?

LUCILE.

Souvent. — Des rêves bien étranges,
Si drôles, que j'en ris quelquefois tout le jour. —
Tantôt que je suis reine et qu'on me fait la cour,
D'autres fois, au couvent, je vole, avec des ailes,
Et je fais enrager toutes ces demoiselles ;
Cette nuit, j'étais fleur, et, j'en riais tout bas,
Maurice me cherchait et ne me trouvait pas.
Puis, quand il s'éloignait, comme la mandragore
Qui chante, je chantais pour qu'il cherchât encore.
Oh ! c'est très-amusant. — Si j'avais des secrets,
Maurice me soutient que je les lui dirais,
Car je parle en rêvant.

HERMANN, à part.

Oh ! le rusé compère !

LUCILE.

Il me le dit du moins, mais je ne le crois guère,
Et si j'en avais un, là, sérieusement,
Je ne le lui dirais certes pas en dormant.
Je l'ai mis à l'épreuve.

HERMANN.

Et par quel artifice?

LUCILE.

Le plus simple de tous. C'était la Saint-Maurice,
Sa fête; le matin, je me lève et j'accours
Pour la lui souhaiter, comme je fais toujours;
Puis, d'un air soucieux : « Cher Maurice, lui dis-je
— En cachant mon offrande — une chose m'afflige :
Ce gilet que je t'ai brodé, bien sûrement
Je t'en aurai parlé quelque nuit en dormant. »
Et lui : « Voilà trois fois que j'en reçois les arrhes. »
Mais moi, tirant alors un beau porte-cigares :
« Ne vous fiez pas trop à ces rêves sournois ;
Comme de vrais maris, ils mentent quelquefois. »

HERMANN, à part.

Je la tiens.

Haut.

Merveilleux ! Ce diable de Maurice
A toujours dans l'esprit quelque étrange caprice.
Figure-toi... Mais non, vraiment c'est trop niais.

LUCILE.

Oh ! mon oncle, parlez !

HERMANN.

Non, non, rien. Je m'en vais.

Fausse sortie.

LUCILE.

Vous ne partirez pas, je garde votre canne.

HERMANN.

Non, vois-tu, c'est absurde. Il perd la tramontane.

LUCILE.

Vite ! vite !

HERMANN.

Il m'a dit de te défendre...

LUCILE.

Quoi?

Tout ce qu'il voudra. •

HERMANN.

Non, c'est ridicule à moi

De te le répéter.

A part.

Le feu prend à l'étoupe.

LUCILE.

Fi! c'est mal; vous offrez et retirez la coupe
A qui se meurt de soif. Le faites-vous par jeu?

HERMANN.

Oh! — d'abord il m'a dit de te gronder un peu.

LUCILE.

De me gronder! pourquoi?

HERMANN.

Pour cette même chose.

LUCILE.

Vous ne la dites pas.

HERMANN.

C'est que vraiment je n'ose.

LUCILE.

Vous m'effrayez. C'est donc bien grave

HERMANN.

Nullement.

Mais ce qu'il t'interdit plus sérieusement,
Une chose qui peut — je parle son langage —
Troubler à tout jamais le plus heureux ménage,
Amener entre époux de sérieux débats,
C'est — et sur ce sujet il ne plaisante pas —
Moi-même, je t'engage à te montrer docile;
Sa vie et son bonheur en dépendent, Lucile.

LUCILE.

Son bonheur! Qu'ai-je fait que l'on puisse blâmer?
Qu'est-ce qu'il me défend?

HERMANN.

De fumer.

LUCILE.

De fumer !

Riant aux éclats.

Ha ! ha ! ha ! moi, fumer ! fumer ! — Quel sacrifice
Il m'impose, grand Dieu ! me prend-il pour un Suisse
Ou pour un caporal de dragons ?

HERMANN.

Voilà bien

Ce que je lui disais, mais il n'entendait rien.

LUCILE.

Vous raillez, ou vous-même il vous a pris pour dupe.

HERMANN.

Non, non, depuis longtemps cela le préoccupe,
L'empêche de dormir, dérange son bonheur.

LUCILE.

Vrai, là ? vous le jurez, mon oncle ?

HERMANN.

Sur l'honneur.

Il me l'a répété ce matin.

LUCILE, haussant les épaules.

C'est bien bête.

HERMANN.

Un vertige l'a pris depuis cette comète.

LUCILE.

Une telle défense à moi ! Quelle pitié !
Comme si j'y pensais ! A-t-il donc oublié
Que je suis une femme ?

HERMANN.

Oh ! j'en sais, et plus d'une,
Qui fume à son balcon, le soir, au clair de lune,
Des *lionnes*, dit-on, qui font même fureur.
Maurice, vois-tu bien, a ce genre en horreur ;
Il voit prendre chez nous cette mode barbare,
Et redoute pour toi ce beau porte-cigare,
Dont l'ambre nuageux et le splendide émail
Semblent faits pour tenter des lèvres de corail.

LUCILE.

Quelle folie !

HERMANN.

Oh ! oui, c'en est une. J'abonde
Dans ton sens, mais qui n'a sa folie en ce monde ?

LUCILE.

Au fait, vous dites vrai : la mienne est de l'aimer.

HERMANN.

Garde-la.

LUCILE.

Quel plaisir est-ce donc de fumer ?

Prenant sur la table un paquet de cigares.

Quel plaisir de brûler et d'infecter ses lèvres
D'une herbe dont le goût ferait danser des chèvres ?
C'est singulier l'attrait qu'a pour nous le poison !

HERMANN.

Oh ! là-dessus encor je te donne raison.

Prenant une prise.

Et, comme bien des gens, je fais ce que je blâme.

A part.

Le poisson a mordu.

Haut. .

Mon bureau me réclame;

A tantôt !

A part.

J'ai bien fait de changer les appâts.

LUCILE.

A déjeuner, mon oncle !

HERMANN.

Oui, mais ne fume pas.

Il sort.

SCÈNE IV

LUCILE, seule.

Des craintes, des soupçons, une austère défense !

On me l'avait prédit ; c'est la fin qui commence.

Au fond, ce dont un homme est le plus entêté,
 C'est du cas que l'on fait de son autorité.
 Obéissons alors. Moi, je ne suis pas fière :
 Au moindre différend, je cède la première,
 Surtout quand il m'en coûte aussi peu qu'aujourd'hui.
 N'y pensons plus. Pourtant ce n'est pas bien à lui.
 Au lieu d'un mot flatteur, d'une bonne embrassade,
 Charger un grand parent de cet ordre maussade !
 Oh ! quand il rentrera, je lui ferai des yeux...
 Mais, bah ! bouder, c'est mal, et puis c'est ennuyeux.
 Et j'aime à rire, moi. Ce beau porte-cigare,
 Dont je lui fis présent, il en est bien avare.

Prenant le porte-cigare sur la table.

Il est beau, j'en conviens, trop beau pour un méchant,
 Mais, pour moi, craint-il donc qu'on l'use en le touchant ?
 A-t-il peur qu'en baisant cet ambre diaphane
 Ma bouche le ternisse ou qu'elle le profane ?

Elle approche le porte-cigare de sa bouche et tout à coup s'arrête.

Non, ce serait, ma foi, lui faire trop d'honneur.
 Travaillons.

Elle prend sa broderie et se met à l'ouvrage.

Travaillons pour mon maître et seigneur.

Elle chante.

Oh ! que j'irais loin si j'avais des ailes !
 Plus haut et plus loin que les hirondelles,
 J'irais comme un trait.
 Des astres en feu déchirant les voiles,
 Savoir dans le ciel et dans les étoiles
 Tout ce qui se fait.

— Il faut bien que ce soit très-agréable, en somme,
De fumer. Jeune ou vieux, l'on ne voit aucun homme
Se défaire jamais de cet étrange goût.
Et pourtant Dieu sait comme ils se lassent de tout.
Un amant quittera l'amante la plus chère,
Un père ses enfants, un fils sa vieille mère,
Tous changeront dix fois de patrie et d'amours ;
Mais, quoi qu'on leur promette, ils fumeront toujours.
C'est étrange, on n'a dit cela dans aucun livre.
Maurice me soutient qu'il ne pourrait pas vivre
Sans fumer. Franchement, cela m'étonne un peu ;
Mais qu'y faire après tout s'il respire du feu.
Aussi tous mes chapeaux, mes robes, mes dentelles,
Tout embaume, Dieu sait ! N'importe, bagatelles,
Cela plaît à monsieur. Comment lui dire non ?
— Il faut, en vérité, que cela soit bien bon.
Et puis cette vapeur qui s'envole en nuages,
On doit y voir passer de bien drôles d'images.
Quel plaisir, en effet, et comme ça va bien
A ces grands travailleurs qui ne font jamais rien !
Quel heureux excitant pour leurs billevesées !
— Mais je rêve à mon tour, et vais sur leurs brisées.
— On parle d'un pays, c'est l'Espagne, je crois,
Où les femmes ont pris, avec bien d'autres droits,
L'usage de fumer sans qu'un époux farouche
Se fasse, comme ici, le geôlier de leur bouche.
Écoutez-les pourtant, ces messieurs, au retour,
Rien ne vaut ces beautés qui fument nuit en jour.
On vante leurs façons, leur taille souple et fine,

Leur grâce qui retient, leur regard qui fascine,
 Leur tournure à fumer une hanche en avant,
 Et comme on est heureux quand on est sous le vent!
 Et comme on tient pour brave et pour la plus aimée
 Celle qui sait le mieux avaler la fumée!

Ainsi parle tout homme arrivant de Madrid.

Les femmes ont du cœur dans le pays du Cid;

Mais nous, le ciel nous fit d'une pâte plus molle.

— Pourtant, s'il me venait une envie espagnole?

Mon mari l'aurait bien mérité, franchement.

— Non. — Ce porte-cigare, essayons seulement

Quelle mine il me donne, et comment l'Allemagne

Porte en catimini les modes de l'Espagne.

— Attention, Gil-Blas, dona Sol, Camargo,

Basile, ai-je bien l'air d'un farouche hidalgo?

Maurice, quand il fume, est comme un saint de pierre.

Bouf! bouf! bouf!... Essayons de singer sa manière.

Non, je ne le ferais aujourd'hui qu'en tremblant.

Elle laisse le porte-cigare et se remet à son ouvrage.

Les premiers mois passés, qu'un homme est peu galant!

Veut-on rire de lui, sa morgue en est blessée.

Quel ennui! — Bon! voilà mon aiguille cassée

A présent! tout va mal. — Le mariage, au fond,

N'est pas ce qu'à douze ans nos rêves nous le font.

Elle chante.

Là-bas, au bord de l'eau,

Vois-tu ces pâquerettes?

Batelier, ton bateau,

Cueillons des... cigarettes.

Cigarettes! Allons, j'ai la tête à l'envers.
 Ce Maurice mē fait estropier les vers!
 Cigares et tabac, je n'ai plus autre chose
 En tête ce matin. Mais lui seul en est cause.
 Mon aiguille ou mon fil cassés à chaque instant,
 C'est sa faute; pourquoi ce message insultant?
 Ma gaité, mes chansons, mon repos, il s'en moque.
 Il défend et s'en va. Mais, puisqu'il me provoque,
 Il verra, ce monsieur, si je suis un enfant
 Et si je me permets ce que l'on me défend.
 Ah! vous me défiez, tyran, jaloux, barbare!
 Et je vous céderais? Non. Ce porte-cigare,
 Il pourrait bien rester claquemuré là-bas
 Cent ans que, Dieu le sait, je n'y toucherais pas.
 Mais, puisque l'on m'en fait l'objet d'une réserve,
 C'est un motif de plus qui veut que je m'en serve.

Elle ouvre l'armoire et y prend le porte-cigare.

— Ah!

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant à pas de loup.

Madame!

LUCILE, se retournant.

Grand Dieu!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame,

LUCILE.

Eh bien ! quels cris !

Tu marches comme un chat qui guette une souris.

Que veux-tu ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pardonnez ; l'ouvrière demande

Ce patron de corset...

LUCILE.

Laisse-moi, qu'elle attende !

Un autre jour, demain.

La femme de chambre sort.

Enfin ! c'est bien heureux !

Ces gens-là croient vraiment qu'on ne vit que pour eux.

Enfermons-nous.

Après avoir mis le verrou à la porte.

Là, bien. — S'il le savait, Maurice

Croirait que j'ai fumé ; mais je n'ai pas ce vice.

Je veux faire semblant seulement.

Examinant le porte-cigare.

Qu'il est beau !

M'interdire un objet dont je lui fis cadeau,

C'est aimable ! un bijou mieux fait pour une dame

Que pour lui, vieux jaloux, tyran de mélodrame !

Cela même, après tout, montre qu'il en fait cas.

N'importe, essayons-en; il ne le saura pas.

Elle met timidement le porte-cigare à ses lèvres.

— Quoi! c'est tout? Rien ne bouge après un pareil crime?

Je ne vois sous mes pas s'ouvrir aucun abîme?

Le ciel n'a point tonné! mais comprend-on cela?

Ah! j'y suis; il y manque un cigare...

Elle en adapte un au porte-cigare.

Voilà.

On frappe vivement à la porte.

Le tonnerre! Grand Dieu! mon mari! je suis morte!

HERMANN, du dehors.

Lucile!

LUCILE, se remettant un peu de sa terreur.

Ah! c'est mon oncle.

HERMANN, du dehors.

Ouvre-moi donc la porte.

Lucile pose le porte-cigare sur la table et va ouvrir.

SCÈNE V

HERMANN, LUCILE

HERMANN, entrant.

Quelle idée aujourd'hui te prend de t'enfermer?

LUCILE, avec embarras.

Rien, mon oncle.

HERMANN, à part.

Gageons que c'était pour fumer.

LUCILE.

Je me sentais sommeil.

HERMANN.

Ah!

LUCILE.

Oui, pas autre chose.

HERMANN.

Il n'est donc pas venu?

LUCILE.

Qui?

HERMANN.

Le colonel Rose.

LUCILE.

Non, pourquoi, s'il vous plaît?

HERMANN.

C'est qu'il part aujourd'hui.

LUCILE.

Eh! que m'importe à moi?

HERMANN.

Mais il importe à lui.

Il viendra, sois-en sûre.

LUCILE.

A son aise, qu'il vienne!

Et pourquoi s'en va-t-il?

HERMANN.

Pour ces troubles de Vienne.

A part.

Oh! le porte-cigare! On mord à l'hameçon.

Haut.

Le régiment est là, rangé sous ce balcon.

C'est d'un effet charmant: l'un rit, l'autre soupire.

LUCILE.

Vous partez?

HERMANN.

Je n'avais rien de plus à te dire.

SCENE VI

LUCILE, seule.

Le régiment par-ci, le colonel par-là...

Ah ! j'ai bien autre chose en tête que cela !

— Mais j'y pense, tant mieux ! la ville a trop à faire
Pour que personne songe à venir me distraire.

— Ça, voyons : le cigare est-il bien comme il faut ?

Non, sotté que je suis ! J'ai mis le bas en haut.

C'est un art, je le vois. Procédons avec ordre.

Bon ! Et le petit bout que j'oubliais de mordre.

— Là. — Du feu maintenant.

En essayant dix allumettes, qui ne vont pas.

La belle invention !

On décerne des croix et des prix Montyon

Au pompier le plus brave, au meilleur domestique,

Et rien à l'inventeur du briquet phosphorique.

Un chanteur est connu du Tibre à la Néva,

Et le nom de celui... Tiens ! pas une ne va !

Enfin !

Elle entend du bruit, pose précipitamment le porte-cigare sur la table
et se place devant.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Pardon, madame.

LUCILE.

Encore quelque chose ?

LA FEMME DE CHAMBRE, interdite.

Madame...

LUCILE, vivement.

Parle donc !

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est le colonel Rose...

Il voudrait vous parler et demande instamment...

LUCILE.

Demain, quand il voudra, mais pas en ce moment.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame, c'est qu'il part.

LUCILE, tranquillement.

Vraiment ! Eh bien, qu'il parte !

LA FEMME DE CHAMBRE.

En ce cas, il m'a dit de vous laisser sa carte,

LUCILE.

Laisse.

A la femme de chambre, qui veut poser la carte sur la table.

Pas là, pas là, malheureuse! va-t'en!

Eh bien! t'en iras-tu? Le colonel attend.

La femme de chambre sort.

C'est comme un fait exprès : de toute la semaine,

Je n'ai pas vu le nez d'une figure humaine,

Et, pour un jour que j'ai de l'occupation,

C'est une caravane, une procession.

Une femme du monde à présent, c'est bizarre,

N'a pas même le temps de fumer son cigare.

— Éteint! — Ce colonel, plaisant original!

Rêvant.

— On dirait que chacun pressent que je fais mal.

Eh bien, tant pis! du feu!

Elle allume un bougeoir.

Revenons à la charge.

Le cigare tombe.

Allons, bon! — Je comprends : l'embouchure est trop large.

Vite! la moindre chose, un peu de papier blanc.

Voyant la carte du colonel.

Cette carte, voilà... peut-être, en la roulant...

Pendant qu'elle apprête le cigare.

Pauvre colonel Rose! Il aura passé vite.

A quoi servent déjà ses cartes de visite?

L'idole de la cour, le héros des salons!

Il serait furieux, s'il le savait. Allons !

Du courage ! Tirons.

Elle fume un instant et s'interrompt pour tousser.

Hem ! hem ! fi ! quelle drogue !

Assez, assez fumer ! Je m'en tiens au prologue.

J'ai déjà mal au cœur. Quel plaisir insensé !

S'empoisonner ainsi !

Les clairons sonnent ; Lucile tressaille et laisse tomber le porte-cigare,
qui se brise.

Dieu ! le voilà cassé !

Maudits clairons ! — C'est lui, c'est ce colonel Rose,

Avec son régiment ! Voyez ce qu'il me cause !

Ces gens-là sont vraiment le fléau d'un pays.

Passer juste au moment où je... désobéis !

Ah ! la punition ne s'est pas fait attendre.

Mais tant pis, après tout ; pourquoi me le défendre ?

Une chose si sotté et d'un si mauvais goût !

Je suis perdue, hélas ! mon mari saura tout.

Il avait bien raison de craindre la comète ;

Elle nous a donné de sa queue à la tête.

Femmes, pour votre gloire et pour votre estomac,

Gardez-vous bien, mes sœurs, gardez-vous du tabac !

— La voiture, grand Dieu ! Comment cacher ma honte ?

C'est Maurice ; il revient, oui, je l'entends qui monte.

Mon trouble, ma rougeur, tout me dénoncera,

Et son porte-cigare, oh ! quand il le verra

Cassé, que dira-t-il ? Dieu ! combien je m'abhorre !

Ramassant le porte-cigare.

Mais non, non, grâce au ciel, il peut servir encore.

Cachons-le vite. Où donc? L'armoire; oui, c'est cela.

Maintenant, ouvrons tout. — De l'air!

Elle ouvre précipitamment les croisées et agite l'air avec son mouchoir.

SCÈNE VII

MAURICE, LUCILE

MAURICE.

Ah! me voilà!

Ma corvée est finie; à nous deux, chère belle;

Tout à vous pour un mois, vacance officielle!

Le cher duc!... Mais qu'as-tu? quel air embarrassé!

Tu ne m'embrasses pas?... Que s'est-il donc passé?

LUCILE.

Mon ami...

MAURICE.

Parle donc.

LUCILE.

Je me sens mal à l'aise.

MAURICE.

La migraine?

LUCILE.

Oh! bien pis. — Un secret qui me pèse.

MAURICE.

Ah! — Tu n'as pas?...

LUCILE.

Hélas! Maurice, mon ami,
Le meilleur d'entre nous n'est sage qu'à demi.
Je réclame aujourd'hui toute ton indulgence.

MAURICE.

Ah! je tremble, aurais-tu méprisé ma défense?
Tu ne me réponds rien!

LUCILE.

Ce n'est pas par mépris,
C'est par faiblesse, hélas!

MAURICE, à part.

Pour l'autre, j'ai compris.

Haut.

L'objet, certe, en est digne, et vaut qu'on le préfère.

LUCILE.

Il est brillant, fragile, et moi je fus légère;
Mais te le préférer!... Qu'importe à notre amour
Cet oubli d'un moment, ce caprice d'un jour?

MAURICE.

Un caprice! un oubli! je deviens fou sans doute!
Est-ce elle qui me parle? est-ce moi qui l'écoute?
Le vertige en personne est-il dans ma maison?
Ou nous rêvons tous deux ou je perds la raison.
Un caprice! dit-elle, un caprice! un caprice!
A son âge, déjà le langage du vice!
Une enfant criminelle avec naïveté,
Qui m'offre à moi, mari, la promiscuité!

LUCILE, à part.

J'oubliais la comète; il est fou, je respire.

Haut.

La pro-mis-cui-té, qu'est-ce que ça veut dire?

MAURICE.

Oui, comme je disais, l'innocence au milieu
Du crime. Ah! j'en mourrai. Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

LUCILE, effrayée.

Maurice!

MAURICE.

Laissez-moi, laissez-moi, je vous quitte

LUCILE.

Me quitter pour cela, cher Maurice!

MAURICE.

Hypocrite!

LUCILE.

Mon ami, calme-toi!

MAURICE.

Cherchez-les, vos amis,
Ailleurs, femme sans foi!

LUCILE.

Quel crime ai-je commis?

MAURICE.

Quel crime ! Éloignons-nous, j'en ferais un moi-même.

LUCILE.

Reste, je ne crains rien, tu sais trop si je t'aime.
Un vertige m'a prise.

MAURICE

Oh ! je sais quel aimant
Vous attirait tous deux l'un vers l'autre.

LUCILE.

Vraiment ?
L'ambre a-t-il, comme on dit, une vertu si forte ?

MAURICE.

L'ambre !... Oui, je me souviens qu'en effet il en porte.
Ah ! si je le tenais !

LUCILE.

S'il ne faut que cela,
Mets-le donc en morceaux.

MAURICE.

Quoi ? vraiment ! il est...

LUCILE, montrant l'armoire.

Là.

Mauricé court à l'armoire et jette au hasard toute la toilette de sa femme.
Mon chapeau de velours ! ma pelisse de moire!...

SCÈNE VIII

HERMANN, LES MÊMES

HERMANN, entrant, à Maurice.

Que diable fais-tu donc à cette pauvre armoire,
Don Quichotte ? On connaît la valeur de ton bras,
Pardonne à ces moulins.

MAURICE.

Ne comprenez-vous pas
Que Lucile l'a vu, que malgré ma défense...

HERMANN.

Il ne faut pas toujours en croire l'apparence.

Ta femme a fort bien pu, sans cesser de t'aimer,
Se permettre une fois...

MAURICE, hors de lui.

Vous aussi!

HERMANN

De fumer.

MAURICE.

De fumer?

HERMANN.

De fumer dans ton porte-cigare.
Voilà bien de quoi faire un pareil tintamarre!

MAURICE, abasourdi.

Comment? il s'agirait...

HERMANN.

Eh! oui, de ce bijou,
Qu'elle avait caché là

MAURICE.

Çà, mais je suis donc fou!

HERMANN.

Je n'ai jamais dit non.

MAURICE.

Et ce colonel Rose?

HERMANN.

Ta femme, dans l'esprit, avait bien autre chose;
On ne l'a pas reçu.

MAURICE.

Plus j'y songe, en effet...

HERMANN.

Sa carte, vois plutôt, vois ce qu'elle en a fait.
Il n'a vu d'aujourd'hui que ta porte fermée.
Le pauvre homme a fait moins de feu que de fumée.

MAURICE.

Je ne comprends pas bien, de grâce, expliquez-vous,
Mon oncle!

HERMANN.

J'ai changé ta consigne, jaloux!
Au lieu du colonel, j'ai proscrit le cigare.
Ai-je eu tort?

MAURICE.

Attendez.

Il ramasse le cigare et l'examine.

Non, ma foi ! c'est bizarre !

Elle a vraiment fumé. — Quel risque j'ai couru !

LUCILE, d'un ton carressant.

Pardonne-moi, Maurice !

HERMANN.

Allons, méchant bourru,

Embrasse-la bien vite, et que la paix soit faite.

MAURICE.

Lucile, oublions tout ; j'avais perdu la tête.

LUCILE.

Et moi, donc ! — Ne crains plus que je fume à présent.

HERMANN, au public.

Maris, portez-vous bien, et... *souvenez-vous-en.*

FIN

Dès qu'il eut terminé cette bagatelle, le chevalier daigna me la communiquer. Cette preuve de confiance n'était pas aussi désintéressée que je l'imaginai d'abord. Mon vieil ami, malgré ses quatre-vingts ans, n'avait pas encore absolument renoncé à la carrière dramatique. Paris a plusieurs de ces phénomènes.

La réaction littéraire, qui préparait dès lors l'avènement de la grande école du bon sens, paraissait vouloir donner quelques chances au *Zoroastre* du chevalier. Revenu à ce qu'il appelait des opinions plus saines, il avait relu en conscience cette œuvre, trop légèrement condamnée par lui, et convenait y avoir trouvé des beautés du premier ordre. La bluette qu'on vient de lire, destinée à un succès aimable, n'était à ses yeux qu'un ballon d'essai, à la faveur duquel, traîné au grand jour de la rampe, le réformateur du magisme eût pu sortir des limbes, où l'envie et l'intrigue le retenaient depuis si longtemps.

Le plan du chevalier ne manquait assurément ni d'habileté ni d'audace; forcé d'en convenir, j'acceptai la mission délicate de présenter le petit acte sous mon nom. Il s'agissait de ne pas compromettre les cheveux blancs de mon vieil ami, et aussi de mieux dissimuler ses vues ultérieures.

Assez mal accueilli au Théâtre-Français, qui ne voulut pas même accorder lecture à un inconnu, je crus devoir taire au chevalier cette première disgrâce, et, recommandé par un ami, auteur lui-même de plusieurs quarts de vaudevilles, j'adressai la pièce au directeur

du Gymnase-Dramatique, la lui donnant pour ce qu'elle était.

L'aimable *impresario* à qui je m'étais adressé fut aussi empressé, aussi gracieux que possible. Trois jours après la remise du manuscrit, il me répondit en ces termes :

« Monsieur,

« Les vaudevillistes connaissent parfaitement le répertoire des théâtres étrangers. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, et la lecture de la pièce allemande que vous avez traduite me confirme dans l'opinion qu'il n'est pas, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit en Espagne, d'œuvre dramatique de quelque valeur qui puisse échapper à leur vigilance. *Souvenez-vous-en* n'est pas autre chose qu'*Une fille d'Ève*, vaudeville de M. Dumanoir, représenté au théâtre des Variétés il y a peu d'années.

« Je ne saurais trop vous mettre en garde contre le théâtre étranger ; il y a à Paris deux cents auteurs qui l'étudient très-attentivement.

« Agréez, etc. »

A ce coup inattendu, le chevalier jeta au feu *Zoroastre* et le *Dernier jour de Sybaris*, et il renonça pour

⁴ Au moment de mettre sous presse, une lettre de M. Laube, directeur du Théâtre-Impérial de Vienne, nous apprend que la pièce allemande a au moins vingt-trois ans de date.

A. de B.

la vingtième fois à ses espérances dramatiques. Je dois dire qu'il s'exécuta galamment et rit beaucoup de l'aventure ; mais l'impression en fut sur lui plus profonde qu'il n'y parut d'abord.

Peu de mois après, dans la maladie qui termina ses jours, on l'entendit répéter souvent à demi-voix et d'un air triste : *Souvenez-vous-en... Zoroastre...* D'où, contrairement aux amis dévoués qui l'entouraient, je conclus qu'il conserva jusqu'au bout le parfait usage de sa raison.

X



Éloignons vite une image pénible, reportons-nous aux riants débuts du chevalier sur le théâtre de la vie. Voilà précisément un fragment retrouvé de ses *Commentaires de Césarine*, où il est en scène au premier rang. — On sait qu'il n'aimait pas à se perdre de vue. — Avant de clore ce recueil, laissons parler encore une fois le chevalier d'Ãi lui-même ; il va se montrer sous un jour inattendu pour le lecteur.

.

« — Alors, chevalier, vous croyez à la grâce ?

« — Oui, madame, parfaitement.

« — Sans jeu de mots ? car vous en faites.

« — Sans jeu de mots.

« — A la grâce, comme l'entend l'Église?

« — Comme l'entend l'Église.

« — Et aux miracles?

« — Et aux miracles.

« — Vous en avez donc vu ?

« — Plusieurs.

« — Oh ! racontez-m'en un, je vous en prie.

« — Qu'à cela ne tienne, madame. »

Le chevalier s'enfonça lentement dans sa bergère, et la baronne dans la sienne, où elle disparut complètement. Un moment on n'entendit que le petillement du feu, le ronflement de la bouilloire, et la pluie qui fouettait les vitres. Enfin le chevalier commença à peu près de la sorte :

« Anvers, hier hollandaise, aujourd'hui belge et demain française, était encore, avant-hier, je veux dire avant la Révolution de France, une ville tout espagnole, pour qui n'avait pas vu l'Espagne ; superstitieuse et galante, courant du salut à la sérénade ; s'escrimant à ravir de la guitare et de l'épée, des castagnettes et du pinceau ; saluant la madone à chaque coin de rue ; folle de sermons et de tableaux, de reliques et de tulipes, de malvoisie et de faro.

« Il y avait bien par-ci, par-là, à travers Mores et Castellans, quelques bourgmestres ventrus, quelques faces vermillonnées, avec des yeux d'un bleu faïence, quelques perruques de filasse qui sentaient leur septentrion ; mais, par moments, on pouvait s'y mépren-

dre, quand, au milieu du minerai flamand, scintillait tout à coup un filon de l'or des Castilles.

« C'est ce qui m'arriva tout justement, un soir, pendant l'hiver de 1788.

« J'avais alors, à Anvers, une grand'tante abbesse, et mon père avait exigé qu'avant de partir pour Malte, où j'étais attendu, j'allasse prendre congé de cette respectable dame, propre sœur de sa mère, et par qui il avait été en partie élevé.

« Mes camarades des mousquetaires ne m'ayant point laissé aller sans recommandation, je descendis chez le vicomte de Carlonne, qui était au prince de Ligne.

« Ce jeune officier, d'origine française et qui tenait à en justifier, s'empara si bien de moi au débotté, qu'après une semaine de plaisirs je n'avais pas encore trouvé une heure pour rendre mes devoirs à ma tante.

« Je m'habillais un matin dans cette louable intention, n'ayant plus que peu de jours à passer à Anvers, quand le vicomte entra bruyamment dans ma chambre avec un paquet d'invitations si attrayantes, que je remis encore au lendemain mes devoirs en souffrance.

« Il me quittait pour son service, quand, se ravisant tout à coup :

« — Ah! me dit-il, j'allais oublier encore aujourd'hui de vous faire voir une madone de Corrège, égérée, je ne sais comment, à Anvers, et pour laquelle je donnerais volontiers tout Rubens avec ses grosses blondes. Je vous la montrerai ce soir, elle gagne aux

lumières. Ce sera, en outre, pour vous l'occasion de voir une maison charmante, où ne va pas qui veut, et où les étrangers de votre figure et de votre humeur sont toujours les mieux accueillis. A dix heures, je vous prendrai chez les Van-Osborn, où vous dinez. — Ayez sur vous de l'or, — on joue, — et ne négligez rien à votre toilette, car nous ne serons pas entre hommes.

« A l'heure dite, Carlonne me trouva dans mon habit de mousquetaire, que je ne pouvais plus me décider à quitter, d'autant plus que, aujourd'hui je puis vous l'avouer, madame, il ne me seyait pas trop mal. Le vicomte, qui donnait aux bagatelles toute l'attention qu'elles méritent, ne trouva rien à reprendre à ma tenue.

« Nous partîmes de la place Verte, où demeuraient les Van Osborn, et il me sembla que nous allions à l'extrémité de la ville, du côté de la citadelle. Enfin, nous descendîmes devant une maison d'assez froide apparence.

« Au-dessus de la porte, un fanal éclairait le numéro 13.

« Le vicomte renvoya notre carrosse, qui était de louage, gratta d'une façon particulière, et, la porte refermée sur nous, je fus agréablement surpris de me trouver dans un vestibule où se carrait le luxe des fleurs dans toutes ces aises charmantes que savent lui donner les Flandres.

« Dans une antichambre plus sérieuse se tenaient

deux laquais sans livrée ; l'un d'eux ouvrit la porte d'un salon blanc et or, d'où jaillit une clarté vive, et je fus introduit, sans avoir été annoncé, au milieu d'une compagnie où je n'aperçus que des femmes.

« Toutes me parurent jolies, excepté la maîtresse de maison, qui avait pu l'être, et deux ou trois autres qui n'étaient que belles.

« — Le chevalier de Sémillant, dit le vicomte; et le ton léger dont il me présenta me dispensa d'un excès de cérémonie.

« La tenue de ces dames me sembla, du reste, parfaite. De brillants ouvrages d'aiguille, épars sur le sofa ou abandonnés sur les chiffonnières, un clavecin de Stummel encore ouvert et chargé de musique choisie, quelques brochures sur une table, un carlin de l'espèce la plus camarde, paisiblement couché sur une immense bergère de damas rose tendre, un épagneul aux yeux vairons, flairant des gimblettes dans un cornet de satin blanc, tout annonçait l'habitude et le goût des élégances de la vie.

« Quelques hommes étaient arrivés depuis nous, tous de façons irréprochables, et plusieurs connus du vicomte. La conversation, d'abord générale, répondit, quoique vive et des plus enjouées, à l'air de bonne compagnie qui m'avait frappé en entrant; mon introducteur ne tarda pas à l'amener sur la madone de Corrége, qu'il ne voyait plus à sa place; mais, au premier mot qu'il en dit, le chagrin et l'embarras se peignirent sur tous les visages, et une de ces dames, qui s'était

mise au clavecin, étouffa la réponse, s'il y en eut une, dans un prélude étourdissant.

« — Notre bonne mère nous a quittées, me dit presque à l'oreille une voix d'une douceur extrême.

« Carlonne, qui aimait assez peu la musique, me rejoignit à ce moment-là.

« — Je crains, dit-il en s'asseyant auprès de nous, qu'un malheur ne soit arrivé, si j'en juge surtout à votre air boudeur, belle Maria.

« — Vous ne vous trompez pas, vicomte, répondit ma jolie voisine, un malheur, oui, un grand malheur ! La madone n'est plus chez nous. Le plus gros de nos bourgmestres nous trouve indignes de prier devant une si belle image.

« — A-t-il proféré ce blasphème ? dit Carlonne d'un ton railleur.

« Cela me déplut. La figure de Maria fut comme un ciel où le soleil se voile ; des larmes roulèrent dans ses yeux. Le vicomte ne s'en aperçut même pas, et poursuivit d'un ton de galanterie moqueuse :

« — Vous êtes ici la moins à plaindre, Maria, vous en qui respirez l'œuvre du grand Corrège, vous qui semblez avoir posé devant lui dans une vie antérieure. Pour contempler à votre aise cette chère madone, il vous suffira d'un miroir.

« Et, ravi de son madrigal, il se leva et s'alla mettre à une table de pharaon. Il fit bien, je l'aurais battu.

« Je n'ai jamais aimé le jeu et encore moins ces réunions où il a pour amorce les charmes insultés des

femmes; aussi, voyant manqué le but de ma visite, ne l'aurais-je pas prolongée s'il eût été dans ma nature toute française de voir souffrir un être doux et faible sans tâcher de le soulager.

« Après un moment de silence, je levai donc les yeux sur Maria, qui s'était promptement remise, et l'expression à la fois tendre et virginale, oui, virginale, de ses traits me causa un étonnement douloureux.

« Mystères de la destinée !

« — J'ignore, lui dis-je enfin avec un ton de politesse grave qui me gagna sa confiance, j'ignore ce qu'il en est de la ressemblance dont on parle ; mais, à coup sûr, madame, le divin Corrége lui-même eût été bien heureux...

« J'allais sombrer dans la banalité, quand Maria vint à mon aide par une interruption adroite.

« — Cette ressemblance, dit-elle, toute grossière qu'elle soit, je ne peux pas la méconnaître, — j'en étais honteuse et ravie. — Ah ! monsieur le chevalier, mon âme est partie avec cette image. Si du moins je pouvais la suivre ! nous nous entendions, ses yeux me parlaient :

« — Prie ! espère ! me disait-elle. Qui me dira cela à présent ?

« — Mais vous pourrez la revoir, Maria, l'église ou le musée qui vous l'ont prise ne vous seront pas interdits.

« — Une église ! un musée ! Ah ! monsieur le chevalier, et le provisoire, vous ne savez pas ce que c'est ? Ce bourgmestre, Van Huysum, sous prétexte qu'il des-

cend d'un peintre, il est fou de notre madone, qu'il a fait déposer chez lui, et il la gardera, provisoirement, aussi longtemps que bon lui semblera.

« — Quel homme est-ce donc ce bourgmestre?

« — Un vieux garçon avare, gourmand, très-galant, à ce qu'on raconte, et dévot avec tout cela.

« — Vous a-t-il vue?

« — Jamais. Pourquoi?

« — Rien. — Vous dites donc que cette ressemblance..

« — Dieu ! vous me donnez une idée!...

« Et, avec la mobilité d'esprit et de visage qu'ont les femmes et les enfants, elle éclata d'un rire qui me fit mal, tant il me sembla naturel. Puis, aussi brusquement, sa figure reprit son expression douce et grave.

« — Nous nous sommes compris, dit-elle, monsieur le chevalier, vous m'aidez, n'est-ce pas? — Et, me serrant la main à me blesser, car je l'avais fort délicate, — revenez demain dans la journée, nous conspirerons plus à l'aise.

« Elle se leva et s'alla perdre au milieu des groupes rieurs. Attaquant et se défendant avec grâce, elle écoutait et répétait mille folies, vive, animée, insoucieuse.

« Je la suivis des yeux un instant avec une pitié qui donna le change à Carlonne.

« — Chevalier, me dit-il, vous êtes un enfant.

« Il se trompait : j'étais homme.

« Après avoir jeté quelques louis sur une table, où ils ne restèrent pas longtemps, je me disposais à quitter la place, quand, au milieu d'un silence d'attente, résonna une voix céleste. Aux premiers accords, j'étais fou.

« Cette voix, que je n'ai entendue que deux fois dans ma vie, et encore y a-t-il bien longtemps, la Malibran seule me l'a par échos rappelée, dans les notes basses surtout, et, faut-il vous le confier, madame, mon enthousiasme pour cette grande cantatrice, mon assiduité à ses représentations, dont vous m'avez tant de fois plaisanté, les larmes que j'ai données à cette chère morte... une ressemblance ! un souvenir !

« Cette voix donc que j'entendis, vous savez quelle voix c'était ; mais le charme, non, Césarine, non jamais !...

« Elle chantait le grand air d'*Orphée*, c'est vous dire assez d'où vient que Gluck est pour moi le maestro par excellence.

« Et pourtant, Césarine, je n'ai pas été amoureux de cette femme, non, certes, je ne devais pas, je ne pouvais pas en être amoureux.

« Bien que son chant n'eût rien de commun avec sa voix parlée, aux premières notes j'avais reconnu la Maria, que ses auditeurs me cachaient.

« Quand elle eut cessé de chanter, un monceau d'or était devant moi ; j'avais joué et gagné sans m'en apercevoir.

« — Assez ! assez ! me disait Carlonne à ma droite.

« — A demain ! me disait la voix à l'oreille gauche.

« — *Reste !* criai-je à un Anglais pâle qui tenait la banque.

« Et je perdis.

« J'étais fatigué ; je me levai ; Maria sortait de la salle.

« Aussitôt les lustres pâlirent, la maîtresse de maison se mit à loucher. Une de ces dames prit du tabac, les autres me parurent barbouillées de rouge et de blanc, une odeur fade me saisit à la gorge, l'air me manquait, j'allais étouffer.

« — Que diable ! chevalier, me dit tout bas Carlonne, on perd son argent mieux que ça ! Vous en verrez bien d'autres, pardieu !

« Je n'essayai pas de le détromper, et je m'esquivai doucement.

« Le lendemain, au matin, les impressions de la veille s'étaient entièrement dissipées. Il fallait du reste que le trouble eût été profond, car je jouissais d'une façon toute particulière du calme qui renaissait en moi. Je déjeunai chez le prince de Ligne, qui m'avait fait l'honneur de m'inviter, et, après avoir pris congé de lui, car j'avais résolu de partir le surlendemain au plus tard, je me dirigeai vers l'abbaye pour m'acquitter enfin de mes devoirs envers la tante de mon père.

« Parti sur une indication aussi vague que compliquée, je ne tardai pas à tomber dans la rêverie, ce qui

m'arrive quelquefois, quand, subitement, et comme si une main m'eût touché à l'épaule, je me retournai et vis juste en face de moi ce même fatal numéro 13 que j'avais remarqué la veille au soir. La porte était la même, et aussi l'aspect sombre de la maison.

« Sans réfléchir, sans hésiter, je frappai; on ouvrit, j'entrai.

« — C'est singulier, dit Maria, j'avais reconnu votre pas dans le vestibule.

« Elle ne m'avait jamais entendu marcher; il ne me vint pourtant pas à l'esprit qu'elle pût mentir. Nous causâmes avec beaucoup de calme, et, après avoir dressé toutes nos batteries, nous convinmes qu'à minuit moins un quart je l'attendrais à la porte avec un carrosse.

« Deux heures après cette visite, le bourgmestre Van Huysum recevait le billet suivant, qu'accompagnaient une bourriche et un panier de vin d'Espagne :

« Si le plus aimable des bourgmestres veut bien
« prendre la peine de faire accommoder à sa guise les
« truffes et le faisan ci-joints, une personne qui lui
« veut toute sorte de bien viendra lui demander à mi-
« nuit une place à sa table. La dame, étant de condition
« à tout redouter d'un éclat, et voulant souper dé-
« masquée, entend, pour cette fois, n'être servie que
« par celui qu'elle aime. »

« Je ne suis pas un capucin, vous le savez, et, sur certaines choses, je n'avais pas en 88 les mêmes idées qu'aujourd'hui. Pourtant, si étourdi que je fusse dans

ce temps-là, quand Maria m'apparut plus morte que vive, dans le costume traditionnel... quand ce même fanal, qui éclairait ce numéro 13, me montra cette femme... ma main trembla, — moins que la sienne encore, j'ai hâte de le dire.

« J'allais reculer; une fausse honte ou, j'aime mieux le croire, un pressentiment me retint.

« Le carrosse s'arrêta à vingt pas de notre destination, Maria descendit seule, je la suivis de près et la vis disparaître sous le portail du bourgmestre.

« Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, sur le seuil de pierre grise, reparut Maria, pâle comme la lune qui la frappait en plein visage. Elle portait à deux mains la toile de Corrége, détachée de son cadre ovale. La ressemblance ne me parut pas aussi frappante qu'on me l'avait dit. Il est vrai qu'une transformation étrange s'était opérée dans les traits de la pauvre fille. Son visage avait pris la blancheur diaphane et la rigidité du marbre; ses yeux, entourés d'un cercle bleuâtre, ne semblaient plus voir qu'en dedans. Je lui parlai sans qu'elle m'entendit. L'idée d'un sommeil magnétique me traversa l'esprit; disposé à tout croire, je résolus de la laisser agir. Aussi bien, n'étais-je pas sûr d'être éveillé moi-même.

« Elle se mit enfin en marche dans la direction de sa demeure; mais, après quelques pas, je la vis s'arrêter brusquement, comme si elle se fût heurtée contre un arbre ou une muraille. Craignant une rencontre qui

eût été aussi fâcheuse pour elle que pour moi, je la pris par le bras au moment où elle marchait dans un sens opposé au chemin que nous devions suivre, et je m'efforçai de la conduire vers le carrosse qui attendait. Mais, soit que j'eusse perdu toutes mes forces, soit qu'elle en eût acquis de surnaturelles, je ne réussis pas mieux que si j'eusse tenté de déplacer une colonne.

« Je pris alors le parti de la suivre, pour la protéger au besoin, et nous marchâmes assez vite, le dos tourné à la citadelle; la lune s'était cachée, l'obscurité était complète.

« Après un temps dont la durée m'échappe, le bruit d'un marteau me fit tressaillir. Comme j'avançais les mains pour tâcher de me reconnaître, je sentis glisser entre mes doigts une étoffe légère, un vêtement de femme. Puis une porte massive se ferma à grand bruit, et je me trouvai seul dans une nuit profonde.

« Je commençais à en avoir assez. Une réaction d'incrédulité railleuse se fit dans mon esprit. Le mousquetaire revint sur l'eau, le mousquetaire de vingt ans.

« — Va te faire lanlaire! fis-je en riant d'assez bon cœur, et je repris bravement ce que je croyais être mon chemin. Je me trompais sans doute, car ce ne fut qu'après avoir bien marché pendant trois grandes heures que je pus enfin m'étendre dans mon lit.

« Seulement j'y restai six fois vingt-quatre heures avec une fièvre de tous les diables.

« — C'est épidémique, me dit Carlonne quand je pus l'entendre, beaucoup de personnes sont frappées, on

déraisonne à faire plaisir. Le bourgmestre Van Huy-sum n'en est pas encore remis ; il dit des choses incroyables.

« — Ah ! dans quel genre ?

« — Dans le genre sacré. Il prétend que la sainte Vierge lui est apparue et qu'elle a emporté le tableau de Corrége sous son bras. Il en sera pour dix mille livres.

« — Vraiment ! il dit cela ? et Maria ?

« — Enlevée, disparue.

« — C'est drôle.

« Dès que je fus en état de sortir, n'ayant plus un moment à perdre, je me fis conduire aux Ursulines, où ma grand'tante me reçut avec une tendresse qui me causa bien des remords.

« — Je vous attendais pour mourir, me dit-elle ; mais, à présent que je vous ai vu, je sens que j'en ai pour du temps encore.

« Le jour même avait lieu une prise d'habit, à laquelle le rang de la novice donnait une grande importance. On voulut bien m'y inviter. L'âge et les infirmités de ma parente ne lui permettant pas d'officier comme elle l'aurait dû en sa qualité d'abbesse croisée et mitrée, j'assistais auprès d'elle dans une tribune d'honneur à cette imposante cérémonie.

« La musique était d'un choix parfait et d'une exécution égale.

« — Ce n'est rien encore, me dit ma bonne tante,

qui jouissait de ma surprise, vous allez entendre une voix!...

« Elle n'avait pas achevé, que la voix... mais à quoi bon achever moi-même?

« — Mon Dieu! mon enfant, me dit ma tante après le *Kyrie*, vous êtes bien sensible à la musique: il faudra combattre cela.

« — Oh! répondez-je, ma chère tante, je ne suis pas toujours aussi nerveux; mais cette voix... la maladie que je viens de faire... Qui est-ce donc qui chante ainsi?

« — Une de nos converses, la dernière arrivée, il y aura cette nuit dix jours. C'est une histoire bien édifiante.

« — Oh! vous me la direz, ma tante?

« — Oui, si vous êtes sage, et à condition que vous n'en parlerez à personne.

« — A personne, je vous le jure, à moins que, par hasard, je ne la connaisse déjà.

« Vous voyez, Césarine, que j'ai tenu parole. »

• • • • •
• • • • •

Cette aventure du chevalier, que le hasard n'a pas seul rejetée aux dernières pages de ce volume, indique, je crois, suffisamment les sentiments fidèles qui, déposés chez lui en germe par une heureuse éducation,

retinrent parfois sa jeunesse, dominèrent sa maturité et consolèrent son déclin.

La religion comme l'honneur étaient cependant pour le chevalier une affaire de sentiment plutôt que de doctrine ; naturellement honnête homme et chrétien, il ne se mettait point, comme l'on dit, martel en tête, et il allait un peu, je ne dirai pas au hasard, mais tout au moins à la grâce de Dieu. Elle ne lui fit pas défaut, et, comme son ami Don Quichotte, le chevalier eut l'insigne bonheur de vivre un peu fou et de mourir à peu près sage.

Moins réel qu'apparent fut le désaccord de ses mœurs avec ses idées. Il ne croyait pas qu'un homme bien élevé pût se dispenser de parler d'amour à une jolie femme ; mais, ce devoir rempli, le chevalier d'Aï égalait au moins en réserve le chevalier de la Triste-Figure.

Ce qu'on pourra trouver d'un peu trop léger dans ses œuvres l'est d'ailleurs bien plus dans la forme que dans le fond, où il ne faut voir le plus souvent qu'une supposition de circonstances ou de personnes.

Dans la forme même, quelque étourderie qu'elle affecte, les lecteurs de bonne volonté distingueront peut-être un élément étranger à la poésie du dernier siècle, et qui relève souvent la nôtre, même dans ses plus grands écarts. Disons donc aux poètes contemporains, pour la plupart nos amis ou nos maîtres, que si cet élément, qui est leur souffle, nous eût paru manquer totalement au chevalier d'Aï, nous n'aurions pas songé à publier ses petits vers, et à demander cette vie d'un

jour, à peine méritée, pour des pastiches dont l'unique valeur est dans leur infidélité.

Mais quoi ! nous avons dit que le chevalier était mort. Un recueil tel que celui-ci doit se fermer sur un tel mot ; à peine nous reste-t-il le droit d'y glisser encore un quatrain, que notre poète avait composé pour lui-même, et que ses amis et sa veuve ont fait inscrire sur sa tombe :

ÉPITAPHE DU CHEVALIER D'AÏ

COMPOSÉE PAR LUI-MÊME

D'aucun éloge mensonger,
Amis, ne surchargez ma pierre.
Sur la terre je fus léger,
Que la terre me soit légère.

FIN

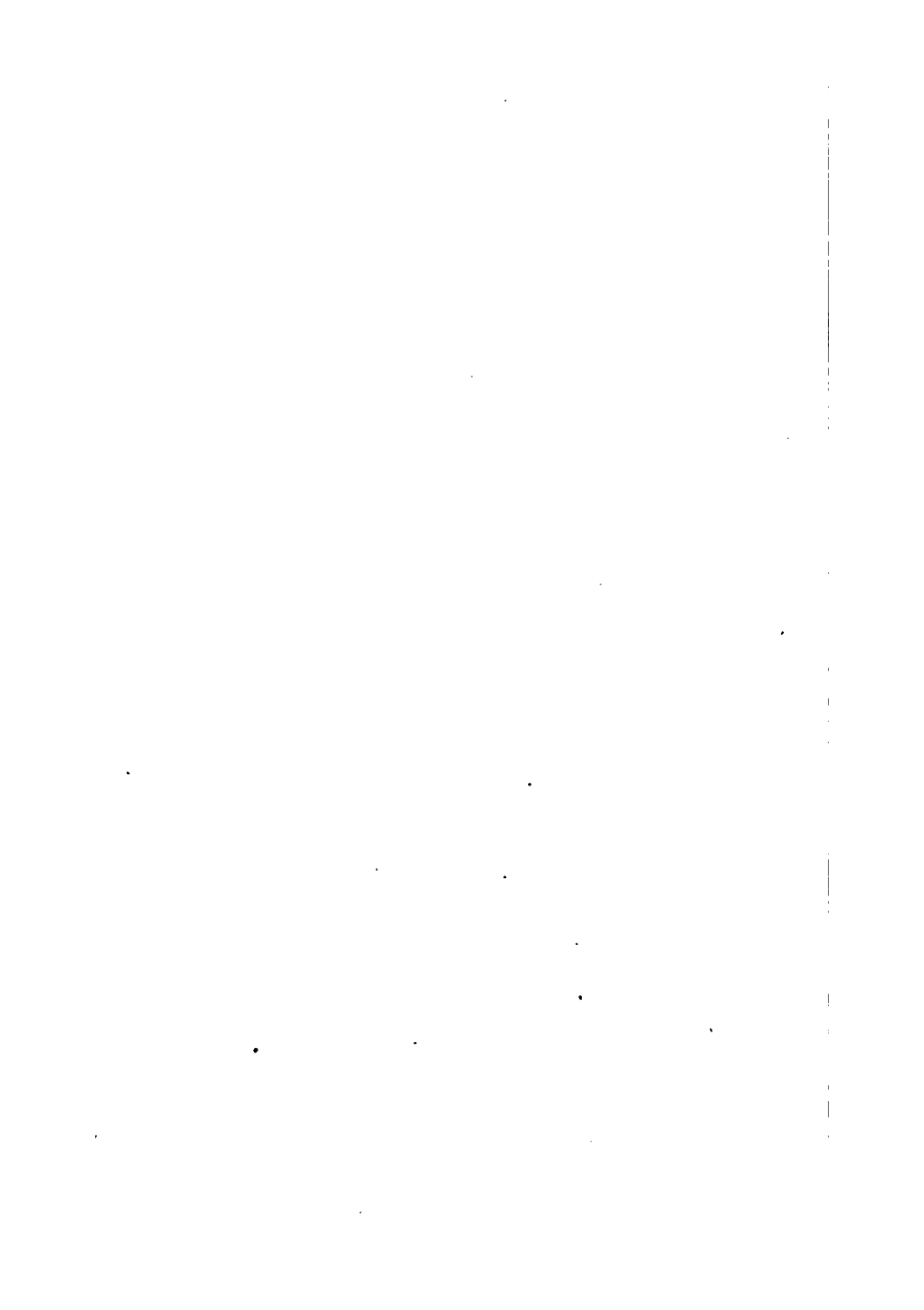


TABLE
DES POÉSIES DU CHEVALIER D'AÏ

LIVRE I	5
JE VOUS HAIS. — Chanson.	10
LE DERNIER MARQUIS DE GIEN. — Triolet.	14
A MADemoisELLE D...É.	17
Nina, ma belle ricuse.	18
LA CHASSE D'AMOUR. — Ronde.	20
Sous le masque jaloux.	24
DÉPIT.	25
Croirai-je encor.	26
Rose.	26
UN SOIR A LA FENÊTRE DE LA COMTESSE DE M***.	29

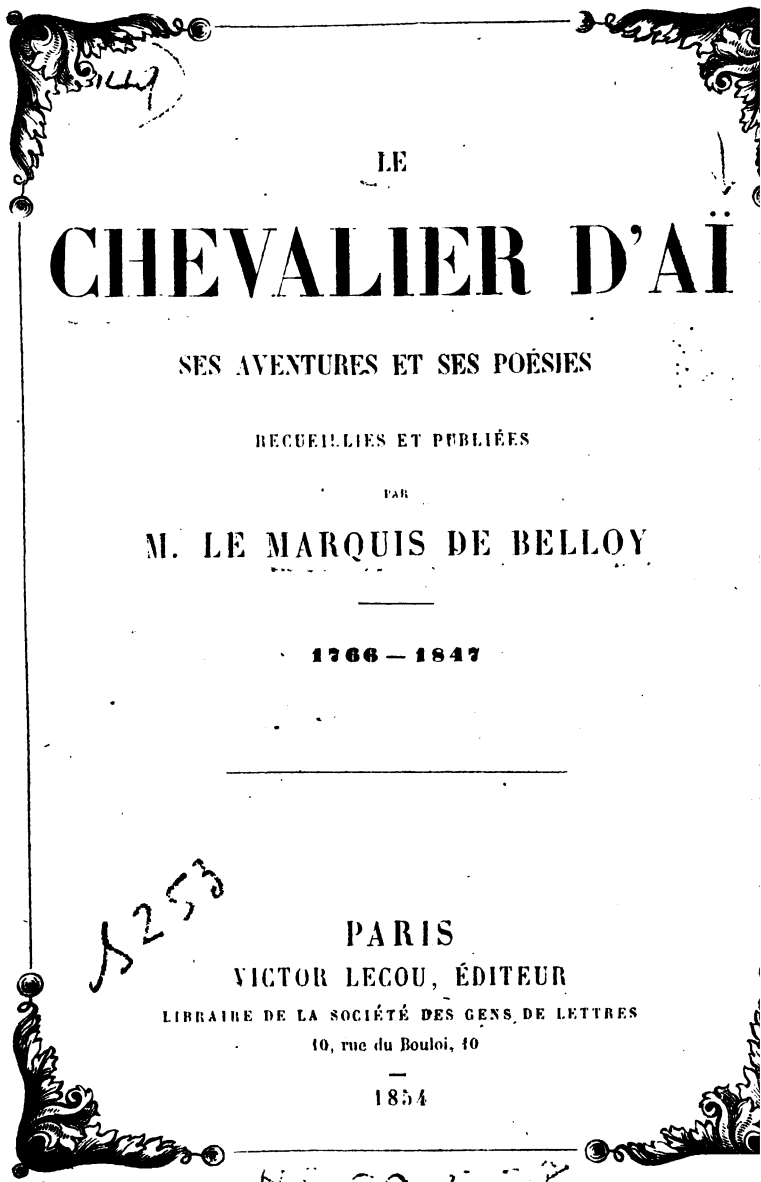
LIVRE II.	35
Se, dal canto armonioso.	37
RIPOSTA.	38
SUR LES RUINES DE CAATHAGE.	41
A LA BELLE PERSANE.	44
SUR L'ALDUM DE CORA, négresse favorite	44
CHANSON.	45
Quoi! toujours belle.	48
LIVRE III.	49
En amitié. — Rondeau.	55
Rien qu'un regard furtif. — Sonnet.	56
Sans y songer. — Rondeau.	57
STANCES.	57
Exalter sa déesse. — Sonnet.	60
Allons, mon cœur. — Sonnet.	61
DIAMANT-NOIR. — Poème.	62
LIVRE IV.	93
Oui, mes amis, point ne m'en veux desdire.	96
LE MOULIN A PAROLES.	100
ALLA SIGNORA PERSIANA. — Sonnet.	104
CLAIR-OBSCUR.	107
Allons, Fanny, l'aube s'éveille.	108
LES GRAINS DE GRENADE. — Sonnet.	111
LIVRE V.	115
A MADAME LA COMTESSE C... DE V...	118
A UNE BELLE PARLEUSE.	120
PLUS TARD A LA MÊME. — Sonnet.	121
J'ai rencontré la feinte. — Sonnet.	122
Appeler le progrès chimère.	124

TABLE.

285

LIVRE VI.	125
BIANCA CAPELLO.	130
LA TORPILLE.	133
YVONNE.	136
L'ÉMOTION DE BARBEROUSSE.	142
LA NORMANDE. — Palinode.	145
LE RETOUR DU ROI D'YVETOT.	149
PASTORALE.	154
LIVRE VII.	161
LIVRE VIII.	181
ENVOI.	183
Art sublime d'un nœud.	185
A E... DE J... — Sonnet.	186
SOUS UNE FLEUR ARTIFICIELLE.	187
A MADAME LA COMTESSE DE C...	188
Noblesse et poésie. — Sonnet.	188
IDYLLE, imitée de Bion.	189
Un garçonnet, à l'âge où le cœur tendre.	190
Gai passager, sous un ardent soleil.	191
IDYLLE, imitée de Bion.	192
Ode d'Horace, livre I, xxvii (traduction).	193
Ode d'Horace, livre I, xxxii (traduction).	195
Ode d'Horace, livre III, vi (traduction).	196
ÉPIGRAMME, traduite de Callimaque.	199
PROBLÈME.	199
UN HOMME POLI.	200
PROVISION.	200
QUESTION.	201
AUTRE.	201

	A QUELQU'UN.	201
	A PLUSIEURS.	202
	SUR UNE VEUVE.	202
	COMPENSATION.	202
	Encore une heure. — Fragment.	203
	LE POÈTE A SA PLUME.	204
LIVRE IX.	207
	SOUVENEZ-VOUS-EN, comédie en un acte et en vers.	213
LIVRE X.	263
	ÉPILOGUE DU CHEVALIER D'AI.	281



LE
CHEVALIER D'AI

SES AVENTURES ET SES POÉSIES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

M. LE MARQUIS DE BELLOY

1766 — 1847

S253

PARIS
VICTOR LECOQ, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
10, rue du Bouloi, 10

1854

N. 5. 79 u. 128



LIBRAIRIE DE VICTOR LECOU

COLLECTION FORMAT IN-18 ANGLAIS.

VOLUMES A 3 FR. 50 C.

LAURI (Adr.)	Éléments de Géographie, 8 cartes.	1 v.
JALMAG (H. de)	Théâtre.	1 v.
	Contes dramatiques	1 v.
JASSANVILLE.	Voyage en Turquie	1 v.
JASTIAT.	Harmon. 4 ^e édit.	1 v.
JELLYM & STOWE.	La Case de l'oncle Tom.	1 v.
JELLOY (de)	Chevalier d'Al.	1 v.
JERANGER.	Œuvres complètes	2 v.
JILBOQUET.	Mémoires.	3 v.
JLANQU	Economie politici.	2 v.
JREWART (Le D)	Œuvres complètes.	1 v.
JYRON (Lord).	Œuvres complètes, trad. B. Larocbe.	4 v.
JARREI (Aim.).	Œuvres littéraires (Notice par Charles Rouison).	1 v.
CASTELLANE (C ^o de).	Souvenirs de la vie militaire en Afrique. 2 ^e édit.	1 v.
CASTILLE (Hip).	Les Hommes et les Meurs en France.	1 v.
CHAMPLEURY.	Contes domestiques.	1 v.
	C. de Printemps.	1 v.
	Contes d'Élé.	1 v.
	Contes d'Automne	1 v.
CLAIRVILLE.	Chants et Poésies.	1 v.
CRÉTEINAC-JOLI.	Œuvres d'Italie et de Vendée.	1 v.
DANTE.	La Divine Comédie, trad. Fiorentino.	1 v.
DUCAMP (Max).	Le Livre posthume	1 v.
	Le Nil (l'Égypte).	1 v.
DUMAS fils.	La Dame aux perles	1 v.
DROZ (Joseph).	L'Art d'être heureux. 7 ^e édition.	1 v.
	Economie politique. 3 ^e édition.	1 v.
EYMA.	Femmes du N. M. 1 ^o	1 v.
	Deux Amériques.	1 v.
FERRY (Gabriel).	Le Coureur de bois. 4 ^e édition.	2 v.
	Caval l'indien.	1 v.
	Nouv. mexicaines.	1 v.
FÉVAL (Paul).	Les Parvenus.	1 v.
FRANKLIN.	Mélanges de morale, d'économie, etc.	1 v.
GAUTIER (Th.).	Un Trio de romans 1 ^o	1 v.
	Caprices et zigzags	1 v.
	Halia.	1 v.
GAUTIER, MAX.	Ducamp, etc. Salmis de nouvelles.	1 v.
GÉRARD DE NEUVAIL.	Les Illuminés.	1 v.
	Les Filles du feu.	1 v.
	Lorely.	1 v.
GIRARIN (E. de)	Liberté du mariage	1 v.
GOZIAN (Leon).	George III.	1 v.
	La Reine de Belverano.	1 v.
	Mœurs théâtrales.	1 v.
	Neuf h. à minuit.	1 v.
	Contes et Nouvelles	1 v.
GRESSET.	Œuvres, édit. ill.	1 v.
HEINE (Henri).	Reisebilder.	1 v.
HILDRETH.	L'Esclave blanc.	1 v.
	Deux Wally.	1 v.
HUGO (Victor).	Œuvres complètes, Nouvelle édit., revue et augmentée.	1 v.
	Notre-D. de Paris.	1 v.
	Théâtre.	2 v.
	Har d'Islande. Mélanges.	1 v.
	Orientales. Rayons et les Ombres. Voix intérieures.	1 v.
	Odes et ballades.	1 v.
	Époules d'automne.	1 v.
	Ch. du crépuscule.	1 v.

HOLLARD.	De l'Homme et des Bases humaines.	1 v.
HOMÈRE.	L'Illiade et l'Odyssée, trad. Giguet.	1 v.
HOUSSAYE (A.).	Portraits du 18 ^e siècle. 5 ^e édit.	2 v.
	Philosophes et Comédiennes. 4 ^e édit.	2 v.
	Poésies complètes.	1 v.
	Belles de Jour et Belles de nuit.	1 v.
KARR (A'ph.).	Les Guêpes.	1 v.
	La Famille Allain-Fa Dièse.	1 v.
	Feu Bressier. Hortense.	1 v.
	Contes et Nouvelles	1 v.
	Montagne.	1 v.
	Clovis Gosselin.	1 v.
LAFARGE.	Heures de prison.	1 v.
LAMARINE.	Méditations poétiques.	2 v.
	Harmonies.	1 v.
	Jocelyn.	1 v.
	Châte d'un Ange.	1 v.
	Recueils.	1 v.
	Voyage en Orient.	2 v.
	Raphaël.	1 v.
LELLEUR (Th).	Proverbes dramats.	5 v.
LUMINE (Louis).	Ici l'on aime.	1 v.
MERCIER.	Tableau de Paris.	1 v.
MERY.	Mélanges poétiques	1 v.
	Contes et Nouvelles	1 v.
	Nouvelles nouvelles.	1 v.
	La Turquie et l'Asie Mineure.	1 v.
	Matinées du Louv.	1 v.
MORNAND.	Le Vie des eaux.	1 v.
MONSELET.	M. de Cupidon.	1 v.
MONTAIGNE.	Essais.	1 v.
MONTEIL (Al.).	Histoire de Français.	5 v.
MOLÉ-GENTILHOMME.	Catherine II.	1 v.
MONTFORT (Cap).	Voyage en Chine, notice par G. Bell.	1 v.
MOREAU DE JONNES.	Éléments de statistique.	1 v.
NODIER (Ch.).	Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.	1 v.
ORSAY (C ^o d')	L'Ombre du bonheur.	1 v.
OSSIAN.	Poèmes gaeliques.	1 v.
PAULIN LIMAYRAC.	Coups de plume sincères.	1 v.
PREFFEL.	Fables et Poésies.	1 v.
PITRE-CHEVALIER.	Les Chroniques de la Fronde.	1 v.
REYBAUD (L.).	Études sur les réformateurs.	2 v.
	Vie parisienne.	1 v.
ROQUEPLAN.	Les Nuits de Rome	1 v.
SAINT-FÉLIX.	Histoire littéraire.	1 v.
SAINT-PARCAT.	Récits dans la tourelle.	1 v.
SAINTE (X.-B.).	Le Mutile. — Belle Cordière.	1 v.
SJUBO.	Critique et littérature musicales.	1 v.
SEBOND (Albéric).	Contes sans prétention.	1 v.
SOLTYKOFF.	Voyage dans l'Inde et en Perse.	1 v.
STARL (P.-J.).	Bêtes et Gens, étud.	1 v.
SUDRE (Alfred).	Histoire du communisme.	1 v.
TOPFFER (R.).	Le Freshyère. — Nouvelles genevoises. — Rosa et Gertrude.	1 v.
ZACCOENE.	Mamus propos.	1 v.
	Le Vieux Paris.	1 v.

VOLUMES A 2 FR.

DELABERT.	Vaux villes maud.	1 v.
FLORIAN.	Fables.	1 v.
GENOUBE.	La Sainte Bible.	2 v.
GOINOT.	Soirées d'Avril.	1 v.
HORACE.	Traduction Goupy.	1 v.
LA FONTAINE.	Fables.	1 v.
LAMENNAIS.	Les Évangiles.	1 v.
LECOURT.	Mérite des femmes	1 v.
LEGRAN D'H.	H. de l'islamisme.	1 v.
LEPNE (E. de).	Contes et Nouvelles	1 v.
MOLIÈRE.	Œuvres complètes (8 vol. en 1).	2 v.
MOPIAS.	Promen. en France et en Suisse.	1 v.
SAINTE-AUGUSTIN.	Confessions.	1 v.
SOUVESYRE (E.).	Au coin du feu.	1 v.
	Sous la Tonnelle.	1 v.
	Au bord du Lac.	1 v.
	Pendant la Moisson	1 v.
	Récits et Souvenirs	1 v.
	Mend. de S.-Roeh.	1 v.
	Mât de Cocag. (2 f.)	1 v.
	L'Homme et l'Argent (3 fr.)	1 v.
SWIPT.	Voy. de Gulliver.	1 v.
WET.	Bouquet de cerises.	1 v.
ZACCOENE.	Langage des fleurs, avec 18 grav. col.	1 v.

ŒUVRES COMPLÈTES DE G. SAND
Nouvelle édition, revue et augmentée.
A 2 FR. LE VOLUME.
En vente:

Piccinini, etc.	2 v.
La Dernière Aldini.	1 v.
Simon.	1 v.
Teverino.	1 v.
Leons Leoni.	1 v.
Horace.	1 v.
Lucrezia Floriani.	1 v.
Lavinia.	1 v.
Jacques.	1 v.
Le Château des Désertes.	1 v.
Isidora.	1 v.
Valentine.	1 v.
Cor.	1 v.
Le Meunier d'Anghault.	1 v.
Jeanne.	1 v.
Indiana.	1 v.
Melchior.	1 v.
François le Champi.	1 v.
Les Mosatas.	1 v.
La Mare au Diable.	1 v.
André.	1 v.
La Fayette du Docteur.	1 v.
Les Noces de campagne.	1 v.
La Petite Fadette.	1 v.
La Marquise.	1 v.
Mouly Robin.	1 v.
Monsieur Rousset.	1 v.
Les Sauvages.	1 v.
Mauprat.	1 v.
Mélicola.	1 v.
Compagnon du tour de France.	1 v.
Le Peché de monsieur Antoine.	1 v.
Pauline.	1 v.
L'Orco.	2 v.

